



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

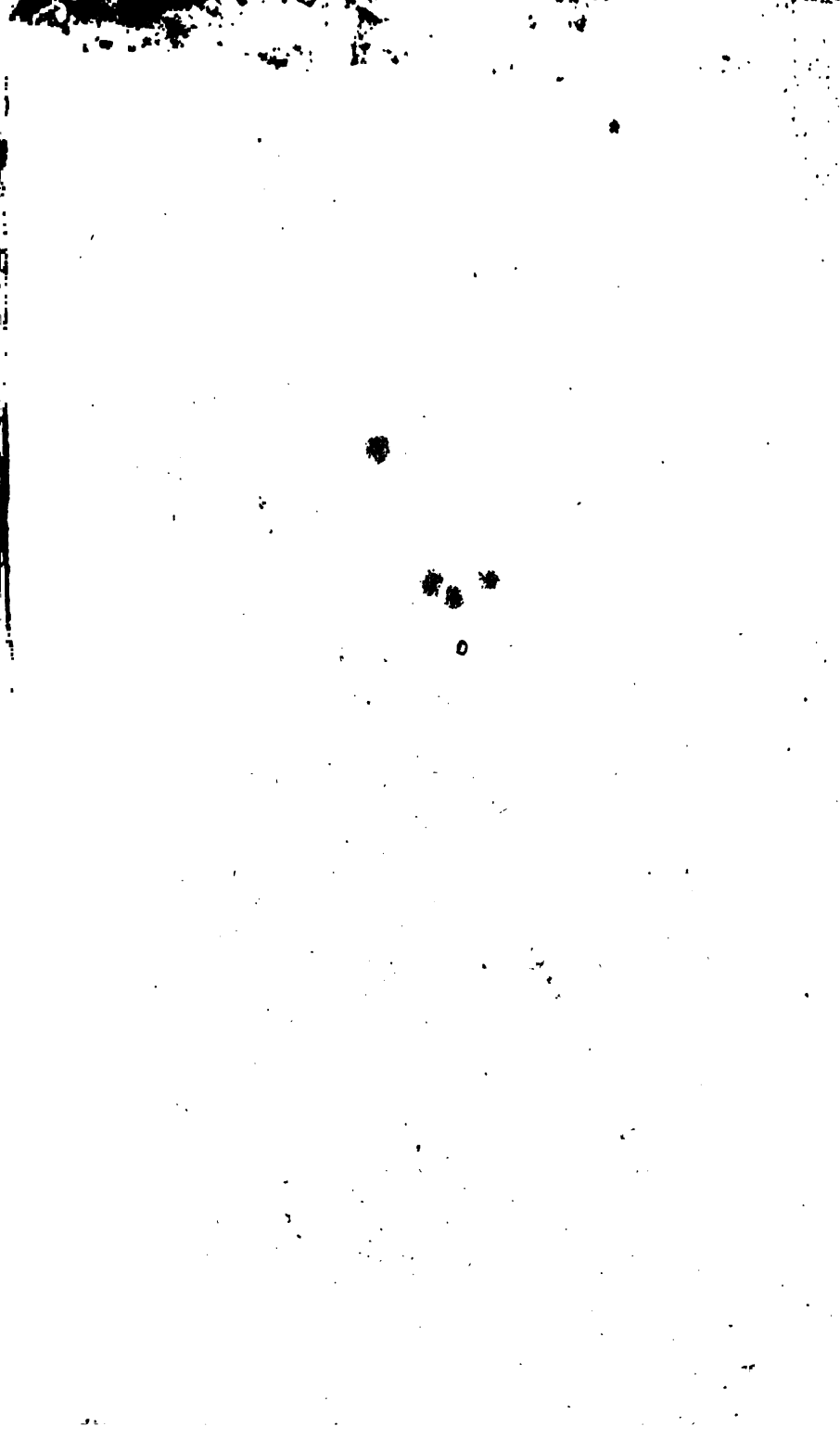
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



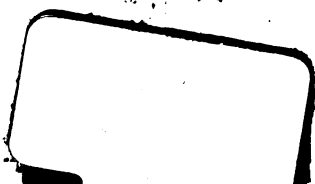
Vet. Ger. II B. 164

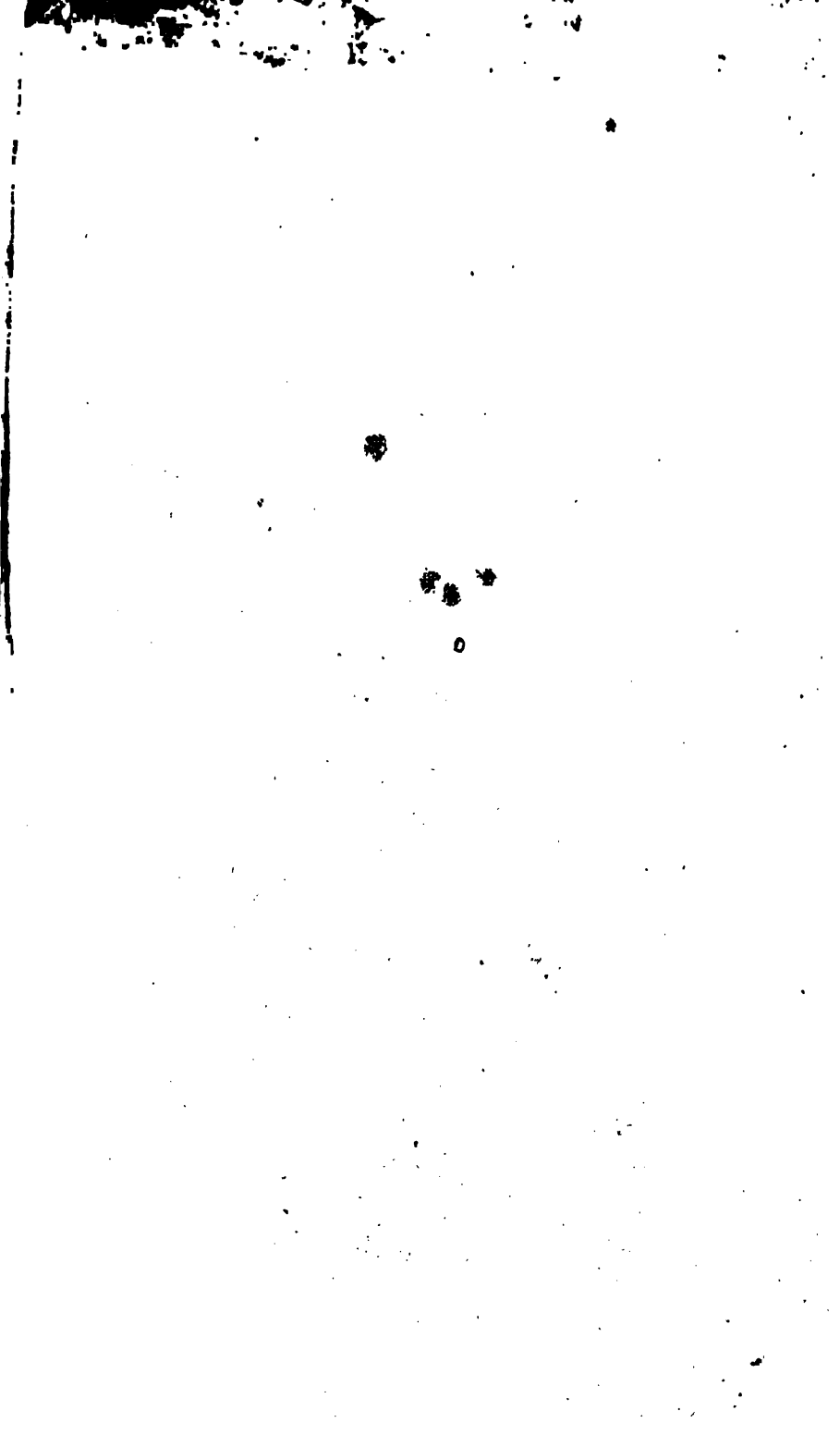


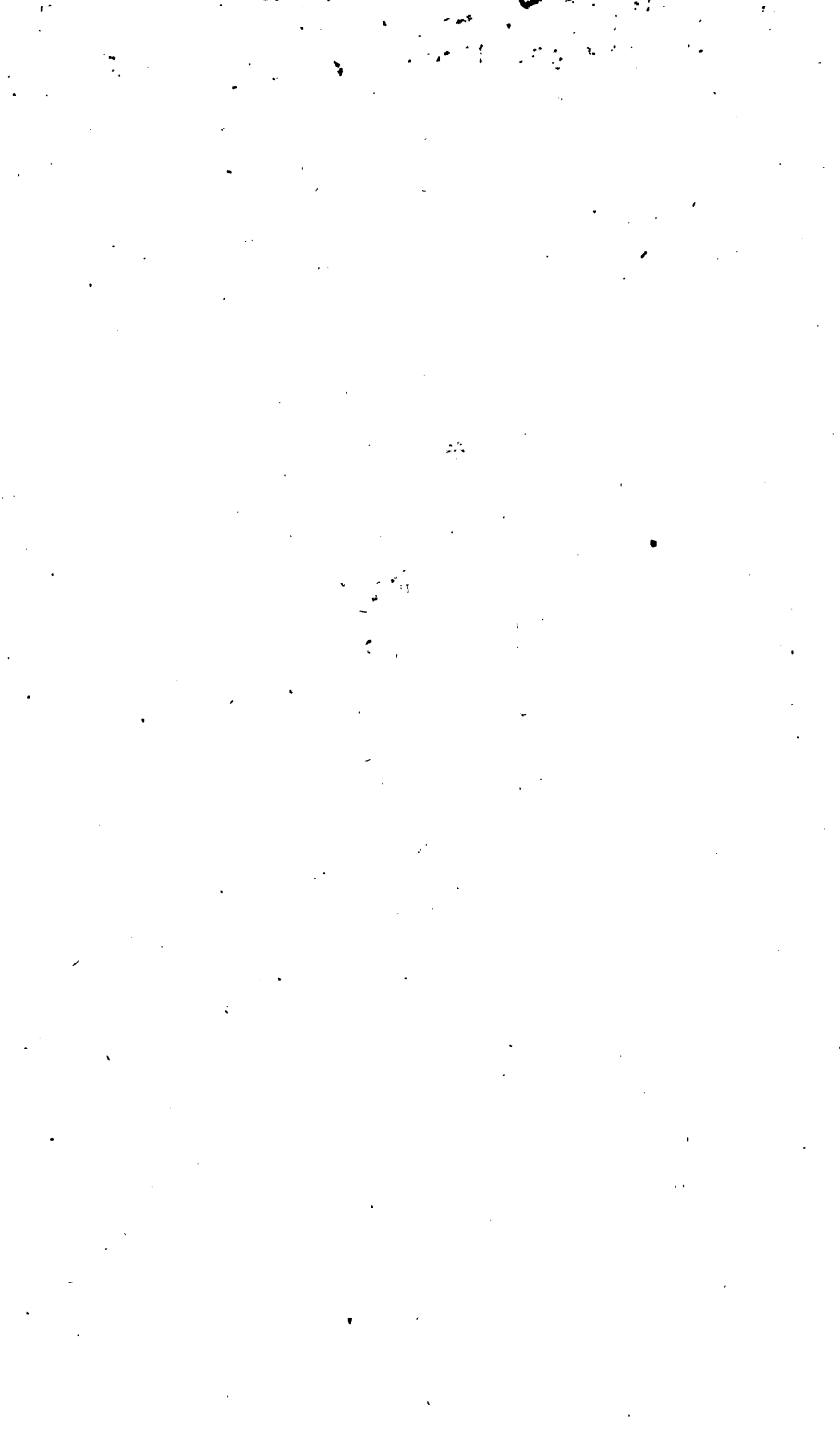




Vet. Ger. II B. 164











O E U V R E S
C O M P L E T T E S
D E
F R É D É R I C II,
R O I D E P R U S S E.

T O M E T R O I S I E M E.



MEMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME SECOND.

1790.



HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS.

PREMIERE PARTIE.

Guerre de 7 ans. P. I.

2



AVANT-PROPOS.

J'AVAIS tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Silésie et en Bohême ; c'était l'ouvrage d'un jeune homme, et la suite de cette démangeaison d'écrire qui en Europe est devenue une espèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746, j'avais renoncé à l'histoire, parce que des intrigues politiques, si elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de considération que des tracasseries de société ; et quelques détails sur l'administration intérieure d'un Etat ne fournissent pas une matière suffisante à l'histoire. La guerre qui survint en 1756, me fit changer de sentiment ; elle avait été préparée avec tant d'art et d'artifice ; le nombre des ennemis qui nous la firent, était si supérieur aux forces prussiennes, qu'un sujet aussi important ne me parut pas indigne d'être transmis à la postérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne, je dressai des mémoires sur les événemens qu'elle avait produits et dont j'avais le souvenir tout récent ; mais ces faits se trouvant fort liés

avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue, dans cet ouvrage, deux objets principaux : l'un de prouver à la postérité et de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre ; que l'honneur et le bien de l'Etat m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure : l'autre de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté et de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des situations avantageuses ou peu favorables qui se trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connaissance des lieux qu'il occupe, et de l'art avec lequel il fait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi de prendre des postes qui pourraient le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables à ses desseins ; la lecture de

ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on apercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines positions, et celui que les Prussiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée et aussi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés. Lorsque la Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Silésie, en entrant tout de suite avec l'armée en Bohême. C'est dans une occasion semblable où les camps de la Saxe et de la Bohême, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'usage, et abrègeront le travail de ceux qui conduiront les armées ; car une des choses les plus difficiles à la guerre, c'est lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de savoir s'y orienter d'abord. On est souvent contraint de prendre des positions au hasard, faute de connaître les bonnes

qui se trouvent quelquefois dans le voisinage; on ne fait que tâtonner, et si l'on se campe mal, on s'expose aux plus grands risques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus sûr, et l'on procède plus méthodiquement. J'observerai cependant que les camps sont bons ou mauvais relativement aux circonstances; par exemple, celui de Torgau est admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il est défectueux, si vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affaiblit par conséquent, et que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp est comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choisir, il vaut mieux avoir du monde de reste, qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il est d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent défectueux, si l'ennemi, par ses mouvemens, change de direction; par exemple, le camp de

Landshut, tout admirable qu'il est pour couvrir la basse Silésie, devient mauvais et de défense nulle; aussi-tôt que les Impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas semblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher sur-tout que l'imitation ne devienne servile, et par cela même mauvaise; pourquoi? parce que deux hommes ne se trouvent jamais dans une situation tout à fait semblable. Il y aura quelque chose de comparable dans leurs positions, je le veux; mais examinez-les bien, ces positions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout sens, ne fait pas les mêmes physionomies, et ne répète pas les mêmes événemens. Ce serait donc mal raisonner que de dire: M. de Luxembourg s'est trouvé dans le cas où je suis; il s'en est tiré de cette manière; donc je ferai la même chose. Les faits passés sont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire. C'est un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement

doit passer au creuset pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent servir qu'à augmenter le magasin des idées militaires, et à constater quelques positions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, et que la nature ne fera pas bouleversée. Il est très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun, (qui est sans contredit la bonne) et qu'à la première guerre on les trouvera aussi attentifs à se bien poster, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'observer qu'un général aura tort, s'il se hâte d'attaquer l'ennemi dans des postes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La nécessité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité ; mais lorsqu'on fait une guerre à puissance égale, on peut se procurer des avantages plus sûrs par la ruse et par l'adresse, sans s'exposer à d'aussi grands risques. Accumulez beaucoup de petits avantages ; leur somme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poste bien défendu est un

morceau de dure digestion ; vous pouvez facilement être repoussé et battu. Vous ne l'emporterez qu'en sacrifiant des 15 et des 20,000 hommes ; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, supposé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des soldats que vous avez perdus. Votre pays se dépeuple en renouvelant votre armée ; vos troupes dégènerent, et si la guerre est longue, vous vous trouvez enfin à la tête de paysans mal exercés, mal disciplinés, avec lesquels vous osez à peine paraître devant l'ennemi. A la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une situation violente ; la nécessité seule peut faire recourir aux remèdes désespérés ; comme on donne de l'émétique au malade, lorsqu'il n'est aucune autre ressource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut, selon moi, procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'avec poids et mesure, parce que celui qui, à la guerre, donne le moins au hasard, est le plus habile.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire

sur le style que j'ai adopté. J'ai été si excédé du Je et du Moi, que je me suis décidé à parler en troisième personne de ce qui me regarde. Il m'aurait été insupportable, dans un aussi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reste, je me suis fait une loi de m'attacher scrupuleusement à la vérité, et d'être impartial, parce que l'animosité et la haine d'un auteur n'instruit personne, et qu'il y a de la faiblesse, et de la pusillanimité même, à ne pas dire du bien de ses ennemis, et à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent. Si, malgré moi, je me suis éloigné de cette règle que je me suis prescrite, la postérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, serait superflu, et peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de personnes, pouvait se passer tout à fait d'avant-propos.

A Potsdam, le 3 de mars 1764.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

*Des arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche
durant la paix.*

LA paix dont jouissait l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs Etats. Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, et à faire pour son armée des amas de toutes les armes et fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, et qui était devenue très-injuste, méritait des soins et une attention particulière. L'on s'était accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faisaient un trafic honteux de la bonne foi; il suffisait d'être riche pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus

intolérables, demandaient nécessairement une réforme, tant pour les personnes des juges, des avocats et des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il fallait éclaircir, et dont sur-tout il fallait retrancher ces formalités, qui, ne touchant point au fond de la cause, prolongent les procédures.

Le roi chargea son grand chancelier de Cocceji de ce travail: c'était un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine; savant et éclairé, il semblait, comme Trébonien, être né pour la législation, et pour le bonheur des hommes. Ce savant jurisconsulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail assidu les cours souveraines de justice, purgées de tous les sujets qui en avaient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code des lois, pour toutes les provinces de la domination prussienne, fut achevé, et après qu'il eût été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées. On étendit ses vues jusques sur l'avenir, et comme l'expérience des choses humaines apprend que les meilleures institutions se corrompent, ou deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, et si l'on ne ramène pas ceux qui peuvent les observer aux premiers principes qui en ont posé les fondemens, on régla qu'il se ferait tous les trois ans une visite générale des cours souveraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles lois, et pour punir les officiers de justice qui auraient prévariqué: cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermir le bonheur des citoyens,

en assurant les possessions de chaque famille ; chacun put vivre en paix à l'abri des lois , qui régnèrent seules.

Quelques soins que le feu roi se fût donné pour régler et arranger les finances de l'Etat, il n'avait pu tout faire ; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage , et ce qui restait à perfectionner était immense , tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir , le commerce à étendre et l'industrie à encourager. Les premières années du règne du roi furent données à la guerre , et il ne put tourner son attention sur l'intérieur , qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avait le long de l'Oder , depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin , de vastes marais , qui peut-être de tout temps avaient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kustrin jusqu'à Wrietzen , qui saigna ces terres marécageuses , où deux mille familles furent établies. On continua depuis Swedt jusqu'au-delà de Stetin ces établissemens , et douze cents familles y trouvèrent une vie aisée et abondante ; cela fit une nouvelle petite province , que l'industrie conquit sur l'ignorance et sur la paresse. Les fabriques de laine , qui étaient assez considérables , manquaient cependant de fileurs ; on en fit venir des pays étrangers , et l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'était un usage immémorial , que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte , après laquelle ils s'en retournaient chez eux. Le roi leur donna des établissemens dans

le duché, et fixa ainsi dans ses États un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, et en fit en même temps un port, nommé Swinemunde à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal, et en nettoyant ce bassin. La ville de Stetin y profita le péage qu'elle payait autrefois aux Suédois en passant à Molgast par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place qui leur convenait le mieux à Berlin; les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinait à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante. A Francfort sur l'Oder on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg et à Potsdam des bas et des mouchoirs de soie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les personnes attachées aux églises donnèrent l'exemple aux cultivateurs, et leur enseignèrent à élever cet insecte précieux qui originellement vient des Indes, et dont le duvet fait la soie. Dans les lieux où il y avait du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchait de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux forteresses et aux besoins de l'armée

des canons de fer, des boulets et des bombes. On trouva dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark de nouvelles salines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y construisant, pour la gradation du sel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'industrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces. Le roi remit en vigueur le droit d'étape que les Saxons avaient disputé à la ville de Magdebourg, et par le moyen de quelques douanes établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes fut presque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stetin, Königsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il résulta de ces diverses opérations de finances, que, sans compter les revenus de la Silésie et de l'Ost-Frise, sans que le roi chargeât ses peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne se trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; et d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre se monta à 5 millions d'ames. Comme il est certain que le nombre des sujets fait la richesse des Etats, la Prusse pouvait alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avait été dans les dernières années de Frédéric-Guillaume, père du roi.

Les finances et la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du roi; le militaire, cet instrument de la gloire et de la conservation des Etats, ne fut pas négligé. Le roi le surveilla de près, pour que la discipline et la subordination fussent rigoureusement

maintenues dans chaque province. Les troupes se rassemblaient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressait aux grandes évolutions et aux manœuvres. L'infanterie s'exerçait aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages et de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçait aux différentes attaques ferrées et à intervalles, aux reconnaissances, aux fourrages verts et secs, aux différentes formations, et à prendre des points de vue sur des alignemens prescrits. On poussa, dans quelques régimens dont les cantons étaient les plus peuplés, le nombre des furnuméraires par compagnie à 36 hommes, et à 24 au moins: quoiqu'on ne fit aucune nouvelle levée, le nombre de ces furnuméraires faisait sur le total de l'armée une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avaient à leur tête de vieux commandans, officiers éprouvés, pleins de valeur et de mérite. Le corps des capitaines était composé d'hommes mûrs, solides et braves. Les subalternes étaient choisis; plusieurs étaient pleins de capacité et dignes d'être élevés à des grades supérieurs. En un mot, l'application et l'émulation qui régnaient dans cette armée, étaient admirables. Il n'en était pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avait, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On suivait l'ordre du tableau

pour l'avancement, de sorte que l'ancienneté du service et non les talens décidaient de la fortune. Cet abus était ancien ; il n'avait porté aucun préjudice dans les guerres précédentes , parce que le roi , n'agissant qu'avec une armée , n'avait pas besoin de faire beaucoup de détachemens , et que les troupes et les généraux autrichiens auxquels il eut à faire , n'étaient que médiocres , et avaient entièrement négligé la tactique. Le roi fit une bonne acquisition en attirant de Russie le maréchal Keith à son service. C'était un homme doux dans le commerce , ayant des vertus et des mœurs , habile en son métier , et qui , avec la plus grande politesse , était d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avait été augmenté. Le roi le porta à trois bataillons , dont le dernier était destiné pour les garnisons. Il était bien exercé et en bon état , mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie et de bouches à feu que la mode introduisit bientôt dans les armées. Il aurait fallu le doubler ; mais comme cela n'avait point été usité dans les guerres précédentes , et que ces deux bataillons avaient suffi au service qu'on en demandait , on ne songea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on construisit les ouvrages de Schweidnitz , et l'on perfectionna ceux de Neisse , de Cosel , de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devait servir de dépôt pour l'armée , au cas que la guerre se portât en Bohême sur cette frontière ; et comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défense des places , on se contenta de construire légèrement ces ouvrages ; ce qui était dans le fond

très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvait garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne, le lui enseignât et le rendît commun? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, et d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part on prévît qu'une armée en bon état et bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'habiller, et la renouveler, pour ainsi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons etc. On conservait dans l'arsenal 50,000 fusils, 20,000 sabres, 12,000 épées, autant de pistolets, de carabines et de bandoulières; en un mot tout ce qu'il faut sans cesse renouveler, et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir assez promptement dans le besoin. On avait fait fondre de la grosse artillerie, consistant en 80 pièces de batterie, et en 20 mortiers, qui fut déposée dans la forteresse de Neisse. Les amas de poudre à canon que l'on avait faits, montaient à 56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magasins d'abondance étaient remplis de 36,000 winspels de farine et de 12,000 d'avoine; de sorte que par ces mesures et par ces arrangemens préalables tout était préparé pour la guerre qu'on prévoyait, et qui ne paraissait pas éloignée. Dans l'année 1755 le roi fit même une augmentation dans les régimens

de

de garnison. Ceux de Silésie furent portés à huit bataillons, ceux de Prusse à trois, ceux de la Marche électorale à deux ; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le souverain ne trouve pas de ressources dans la bourse de ses sujets, et son devoir est de suppléer par sa prudence et sa bonne économie aux dépenses extraordinaires, qui deviennent indispensables. Les fourmis amassent en été ce qu'elles consomment en hiver, et le prince doit ménager durant la paix les sommes qu'il faut dépenser dans la guerre. Ce point, malheureusement si important, n'avait pas été oublié, et la Prusse se trouvait en état de faire quelques campagnes de ses propres fonds ; en un mot elle était prête à paraître dans l'arène au premier signal, et à se mesurer avec ses ennemis. Vous verrez dans la suite combien cette précaution fut utile, et la nécessité où se trouve un roi de Prusse, par la situation bizarre de ses provinces, d'être armé et préparé à tout événement, pour ne pas servir de jouet à ses voisins et à ses ennemis. Il aurait fallu au contraire en faire davantage, si les facultés de l'Etat l'avaient permis ; car le roi avait dans la personne de l'impératrice-reine une ennemie ambitieuse et vindicative, d'autant plus dangereuse, qu'elle était femme, entêtée de ses opinions, et implacable.

Cela était si vrai, que dès lors elle préparait dans le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette princesse, dévorée d'ambition, voulait aller à la gloire par tous les chemins ; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, et non-seulement répara par de bons arrangemens

ce qu'elle avait perdu par les provinces cédées au roi de Prusse et au roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ses finances. Sous son administration les revenus de l'impératrice montèrent à 36 millions de florins, ou 24 millions d'écus. L'empereur Charles VI, son père, possesseur du royaume de Naples, de la Serbie et de la Silésie, n'en avait pas eu autant. L'empereur son époux, qui n'osait se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles du négoce; il ménageait tous les ans de grosses sommes de ses revenus de Toscane, et les faisait valoir dans le commerce. Il établissait des manufactures, et prêtait sur gages; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux, et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale, associé avec un comte Boltza et un marchand nommé Schimmelmänn, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, et en l'année 1756 il livra même le fourrage et la farine à l'armée du roi, qui était en guerre avec l'impératrice son épouse. Durant la guerre l'empereur avançait des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissements. Il était en un mot le banquier de la cour.

L'impératrice avait senti dans les guerres précédentes la nécessité d'une meilleure discipline; elle choisit des généraux actifs, et capables de l'introduire dans ses troupes; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des pensions et remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. On formait toutes les

années des camps dans les provinces , où les troupes étaient exercées par des commissaires inspecteurs bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre ; l'impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague et d'Olmütz , pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités ; elle savait faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix ; elle récompensait les officiers qui lui étaient recommandés par ses généraux , excitant par-tout l'émulation , les talens , et le désir de lui plaire. En même temps se formait une école d'artillerie sous la direction du prince de Lichtenstein ; il porta ce corps à six bataillons , et l'usage des canons à cet abus inoui auquel il est parvenu de nos jours ; par zèle pour l'impératrice il dépensa pour cet objet au-delà de cent mille écus de son propre bien. Enfin , pour ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport au militaire , l'impératrice fonda près de Vienne un collège où la jeune noblesse était instruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre ; elle attira d'habiles professeurs de géométrie , de fortification , de géographie et d'histoire , qui formèrent des sujets capables ; ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée. Par tous ces soins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu sous les empereurs de la maison d'Autriche , et une femme exécuta des desseins dignes d'un grand homme. Cette princesse , qui portait ses vues sur toutes les parties de l'administration , peu satisfaite de la manière dont les affaires étrangères et politiques s'étaient jusques-là traitées , fit choix du comte

les Français , qui les poursuivaient , pussent les entamer.

1747. Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne suivante par la prise de la plupart des places de la Flandre hollandaise. Louis XV se rendit en personne à l'armée. La présence du roi et de ses ministres fut un surcroît d'embarras pour le comte de Saxe et une charge pour l'armée. Les courtisans remplissaient le camp d'intrigues , et contrecarraient le général ; une cour aussi nombreuse demandait par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Versailles , ni les ennemis de la France ne purent empêcher le comte de Saxe de conserver la supériorité durant cette campagne. Il avait d'abord formé le projet d'assiéger Mastricht ; pour en imposer à l'ennemi , il feignit d'en vouloir à Berg-op-Zoom. Le duc de Cumberland s'aperçut de la feinte , se mit en marche et gagna promptement les environs de Mastricht. Le comte se voyant prévenu , quitta en hâte son camp de Malines , et se porta au-delà de St Tron sur les hauteurs de Henderen. Les alliés , qui se trouvaient dès la veille à la commanderie de Yons , négligèrent d'occuper cette hauteur importante ; indécis sur le choix de leur champ de bataille , et vacillans dans leurs résolutions , ils mirent le feu à des villages et l'éteignirent ; garnirent ces villages de troupes , qu'ils retirèrent ensuite ; et après avoir embrasé le village de Lawfeld le matin de l'action , ils l'éteignirent encore et y placèrent du monde , quoiqu'à 2,000 pas au devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe , témoin des mouvemens inconsé-

quens des alliés, crut que Lawfeld était vide de troupes ; il se proposa de s'en saisir , et le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença sur le champ , et à force de la renouveler et de sacrifier du monde , les Français emportèrent le village , ce qui décida l'action. Les alliés se retirèrent à Mastricht , sans que le maréchal de Saxe les poursuivît , parce que M. de Clermont-Tonnerre se dispensa de charger l'ennemi avec sa cavalerie , malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus ; cette désobéissance à son général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le stérile avantage de camper sur le champ de bataille , et le duc de Cumberland , quoique battu , garantit Mastricht d'un siège. Pour ne pas laisser néanmoins écouler inutilement la campagne , le comte de Saxe se rabattit sur Berg-op-Zoom Il chargea M. de Lœwendahl de cette difficile entreprise. Les excellens ouvrages de Cœhorn , et l'art admirable avec lequel il avait construit les mines de cette place , la défendirent presque seuls. M. de Cronstrœm en était gouverneur ; il avait 90 ans ; son esprit était caduc et son corps infirme. La garnison n'était pas des meilleures , et les officiers sans expérience ne savaient s'ils devaient employer les mines ou l'inondation pour leur défense ; ils eurent le sort de cet âne fameux dans l'école , qu'on dit être mort de faim entre deux boisseaux d'avoine , pour n'avoir pu faire un choix. Les Français donnèrent l'assaut à la place , et l'emportèrent sans trouver presque de résistance ; à peine le gouverneur eut-il le temps de se sauver en bonnet de nuit

et en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les succès des Français en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux Impériaux en Italie et en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit à la vérité manquer l'expédition du comte de Braun sur Toulon. Cette révolution se fit par hasard. Les Autrichiens maltraièrent quelques bourgeois qui travaillaient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, soutint ses concitoyens insultés, et, dans les premiers accès de sa fureur, chassa de Gènes le marquis de Botta et toute la garnison autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres et de munitions, et obligea M. de Braun à vider cette province. Il mit à son retour le siège devant Gènes ; mais cette ville le soutint sans succomber ; la France y envoya des secours sous M. de Boufflers et depuis sous le duc de Richelieu ; ils prirent tous deux de si justes mesures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françaises et espagnoles, combinées sous M. de Belle-Isle, voulurent, après la retraite de M. de Braun, se rouvrir le chemin de l'Italie. Les Français s'approchèrent les premiers du Col de l'assiette ; M. de Belle-Isle trouvant ce poste faiblement défendu, jugea qu'il pourrait l'insulter ; il manda les Espagnols pour l'attaquer à forces réunies, et les Espagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendaient cette gorge, qu'il lui importait si fort de conserver : sur cela les Espagnols arrivèrent, et quoique les conjonctures ne fussent plus les mêmes que

lorsque M. de Belle-Isle avait mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti ; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur , et après avoir employé tout ce que lui pouvait inspirer le courage et l'audace , il se fit tuer en arrachant de ses mains une palissade du retranchement ennemi ; ne pouvant surmonter les obstacles que la nature et l'art lui avaient opposés , ses efforts ne servirent qu'à augmenter ses pertes. Les troupes des deux couronnes furent par-tout repoussées , et le nombre d'officiers de condition et des plus grandes maisons , qui périrent , mit toute la France en deuil. Le public , souvent injuste , rempli de préjugés , et apparemment mal instruit , taxa cette entreprise de témérité ; elle n'était que hardie , et n'aurait pas manqué , si M. de Belle-Isle eût pu exécuter son projet lorsqu'il le conçut , et si la lenteur des Espagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il était près de cueillir.

Cependant les Français se dédommageaient en Flan- 1748.
dre des mauvais succès qu'ils avaient eus vers les Alpes. Le génie du comte de Saxe avait pris de l'ascendant sur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant son armée en marche sur plusieurs colonnes. L'une menaçait Luxembourg, l'autre Bois-le-duc , une autre Venlo ; leurs mouvemens vinrent se réunir à Mastricht , dont elles formèrent l'investissement et firent le siège. Mais quelques brillans que fussent les succès du comte de Saxe , ses triomphes mêmes commençaient à devenir onéreux à la France. On en était à la huitième campagne , et la durée d'une guerre dont les commencemens avaient été funestes , épuisait la nation.

Paix
d'Aix-la-Chapelle.

Toutes les puissances belligérantes s'en lassaient de même; après avoir souvent changé de cause, elle n'en avait aucune à la fin. Le moment de la frénésie était passé; elles pensèrent sérieusement à la paix, et entrèrent en négociation; chacune sentait ses plaies secrètes et avait besoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglais craignaient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronostique une faillite entière. La cour impériale, soutenue des subsides de l'Angleterre, aurait à la vérité continué la guerre aussi long-temps que ses alliés lui en auraient fourni les moyens; cependant elle consentit à la paix, afin de ménager ses ressources pour un projet qui lui tenait plus à cœur que la guerre de Flandre. La France se ressentait de ses grandes dépenses; elle avait de plus à craindre que la disette n'occasionnât la famine dans ses provinces méridionales, dont les ports étaient bloqués par les flottes anglaises. A ces raisons d'Etat, que le ministère de Versailles alléguait en public, se joignaient des causes secrètes, qui furent ses plus puissans motifs. Depuis peu madame de Pompadour était devenue la maîtresse du roi; elle appréhendait que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à se mettre tous les ans à la tête de son armée. Les absences sont dangereuses pour les favoris et pour les maîtresses; elle comprit que pour fixer le cœur de son amant, il fallait écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle; en un mot qu'il fallait faire la paix; et dès lors elle y travailla de tout son pouvoir. Lorsque M. de St. Séverin partit de Versailles pour Aix-la-Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots : "*Au moins*

„*souvenez-vous, Monsieur, de ne pas revenir sans la*
„*paix, le roi la veut à tout prix.*” Le congrès s’assembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Mastricht se rendit et la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maison d’Autriche toutes ses conquêtes en Flandre et en Brabant ; moyennant quoi l’impératrice céda les duchés de Parme et de Plaisance à don Philippe, réversibles toutefois à la maison d’Autriche, puisqu’il était stipulé que lorsque don Carlos monterait sur le trône d’Espagne, don Philippe lui succéderait au royaume de Naples ; et il est remarquable que cet article ainsi conçu fut ratifié sans la participation ni le consentement du roi d’Espagne, de celui de Naples, et de don Philippe. Aussi témoignèrent-ils leur mécontentement, en protestant contre toutes les mesures prises à Aix-la-Chapelle, contraires à l’indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France et de l’Angleterre furent réglés dans le 7^{me} article, où l’Angleterre s’engage à rendre le Cap Breton aux Français, et où les deux couronnes se garantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d’Utrecht ; elles convinrent toutefois de nommer des commissaires pour vider quelques différens sur les limites du Canada. Enfin l’article 22 contient la garantie de la Silésie par toutes les puissances.

Il est visible, pour peu qu’on y donne d’attention, que cette paix faite à la hâte était l’ouvrage d’un mouvement précipité, et que les puissances sacrifiaient à l’embarras présent de leurs affaires les intérêts de l’avenir. On éteignait d’une part l’incendie qui embrasait l’Europe, et de l’autre on amassait des

matières combustibles, propres à prendre feu à la première occasion. Il ne fallait que la mort du roi d'Espagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux prises avec les Anglais. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, terminerait pour long-temps les querelles des souverains; mais on préféra les palliatifs aux topiques, et une trêve que l'on signe par impatience à une paix solide.

De la
cour de
Vienne.

La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Silésie, de Parme et de Plaisance; elle souffrait impatiemment cette diminution de puissance; et comme elle en jetait la faute principale sur les Anglais, qu'elle n'accusait pas sans raison de sacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtait de cette alliance et la portait à sonder le terrain à la cour de Versailles, afin d'essayer de détacher cette puissance de la Prusse, et en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, duquel ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à M. de St. Séverin, en lui disant, par manière d'insinuation, que si la France voulait s'entendre avec la maison d'Autriche, il y aurait des engagements de bienveillance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre et le Brabant pourraient demeurer en propriété à sa Majesté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Prusse à restituer la Silésie à l'impératrice-reine. L'appât était bien

propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de sorte que M. de St. Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étaient.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité et une adresse infinie à faire revenir les Français de cette haine irréconciliable, qui depuis François I et Charles-Quint subsiste entre les maisons de Bourbon et de Habsbourg; il répétait souvent aux ministres, que l'agrandissement des Prussiens était leur ouvrage, qu'ils en avaient été payés d'ingratitude et qu'ils ne tireraient aucun parti d'un allié qui n'agissait que pour ses propres intérêts; d'autres fois il leur disait, comme si la force de la conviction lui eût arraché ces paroles: " Il est temps, „ Messieurs, que vous sortiez de la tutelle où les „ rois de Prusse et de Sardaigne et nombre de petits „ princes vous tiennent; leur politique ne tend qu'à „ semer la zizanie entre les grandes puissances, ce „ qui leur procure des moyens d'agrandissement: „ nous ne faisons la guerre que pour eux; il n'y a „ qu'à nous entendre, et nous prêter mutuellement „ à des arrangemens qui, en ôtant tout sujet de „ différent entre les premières puissances de l'Europe, „ servent de base à une paix solide et permanente." Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avait pris l'habitude, par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Quoiqu'il le ministère français se sentit

flatté de l'idée de ces grandes puissances qui donneraient des lois à l'Europe, et de cette paix perpétuelle, cependant d'autres considérations le retenaient encore. Le comte Kaunitz, sans se rebuter, revint souvent à la charge; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France se familiarisant avec ces idées, vint à se persuader insensiblement que ces deux grandes maisons n'étaient pas aussi incompatibles que leurs ancêtres l'avaient cru. Il fallait du temps à ce germe pour se développer et pour se fortifier. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des prosélytes, et causa quelques refroidissemens entre la cour de Versailles et celle de Berlin. On le remarqua sur-tout à la mission de milord Tirconel à Berlin. Ce ministre, effarouché de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avait tant rebattue, parlait sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens était : *Pour peu que le roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber et il sera écrasé.* Les Français conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienveillance vis-à-vis du roi, quoique la cour de Versailles, ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'impératrice-reine comme impossibles, ne se sentit plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglais obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

De la
Russie.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'était promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en

mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie, et pour brouiller l'impératrice Elisabeth avec le roi de Prusse; un ministre russe était sûr que sa haine contre la Prusse lui était payée, et les Autrichiens en augmentaient le salaire, à mesure qu'il y mettait plus d'aigreur. Ceux qui étaient à la tête du gouvernement, ne cherchaient donc qu'à semer la discorde entre les cours de Pétersbourg et de Berlin, et une chose innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le Nord avait déterminé la France, la Prusse et la Suède à faire une triple alliance. Le comte Bestuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'impératrice d'appréhensions, et porta les choses au point, que tout de suite les Russes formèrent des camps considérables en Finlande sur les frontières des Suédois, et en Livonie vers celles de la Prusse. Ces démonstrations se renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures aussi critiques il s'éleva un différent entre la Russie et la Suède 1750. touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avait pas assez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnait aux Russes la liberté de commencer la guerre, lorsqu'ils le jugeraient à propos. La cour de Vienne fomenta ces dissensions, dans le dessein d'inquiéter le roi de Prusse, et de l'induire à quelque fausse démarche, qui pût le commettre avec la Russie. Cependant l'impératrice-reine se contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, sans précipiter le moment de la rupture. La situation où le roi se trouvait, était délicate et embarrassante; elle aurait pu devenir dangereuse,

s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des desseins les plus secrets de ses ennemis, en se procurant toute la correspondance des ministres de Saxe avec les cours de Vienne et de Pétersbourg. Le comte de *** se sentait humilié par la paix de Dresde ; il était jaloux de la puissance du roi , et travaillait de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg , pour y communiquer la haine et l'envie dont il était dévoré. Ce ministre ne respirait que la guerre ; il se flattait de profiter des premiers troubles de l'Europe , pour abaisser un voisin dangereux de la Saxe ; il comprenait que cet électorat ne ferait pas épargné , et que les premiers efforts des Prussiens s'y porteraient , et toutefois il laissait dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas si sa conduite fut bien conséquente ; il ne devait pas ignorer que tout Etat se trompe , qui au lieu de se reposer sur ses propres forces , se fie à celles de ses alliés.

Il n'y avait donc rien de caché pour le roi , et les fréquentes nouvelles qu'il recevait , lui servaient comme de boussole pour se diriger au milieu des écueils qu'il avait à éviter , et l'empêchaient de prendre de pures démonstrations pour un dessein formé de lui déclarer incessamment la guerre. L'ascendant de la cour de Vienne sur celle de Pétersbourg augmentait cependant de jour en jour ; il devait s'accroître rapidement , parce que l'esprit du ministre était préparé à recevoir favorablement les impressions qu'on pouvait lui donner des Prussiens. Le comte de Bestuchew avait soupçonné M. de Mardefeld , ministre du roi , d'être d'intelligence avec M. de la Chétardie , pour lui faire perdre son poste. Afin

de

de se venger de ces offenses particulières , il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne et de Londres. Ce traité était avantageux à la Russie par deux raisons ; premièrement parce que l'union de la maison d'Autriche était convenable à la Russie , pour s'opposer conjointement aux entreprises de la Porte ; et en second lieu par les subsides de l'Angleterre , qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choses étant ainsi disposées , il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correspondance entre la Prusse et la Russie. Ni les ménagemens que le roi gardait dans ces circonstances scabreuses , ni une conduite toujours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg , ne purent empêcher que les choses n'en vinssent bientôt à un éclat.

Un homme d'une extraction obscure , revêtu du caractère de ministre de Russie , fut l'instrument dont M. de Bestuchew se servit pour brouiller les deux cours. Ce ministre , chargé de saisir la première occasion d'en venir à une rupture , prit le premier prétexte qui se présenta pour remplir les intentions de sa cour. Le roi donnait des fêtes à Charlottenbourg à l'occasion du mariage du prince Henri avec la princesse de Hesse. Les ministres étrangers y parurent ; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à souper ; il s'acquitta de sa commission , mais il ne put trouver le ministre russe , qui était parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce ministre déclara le lendemain qu'il ne paraîtrait plus à la cour après l'affront fait à l'impératrice en sa personne , et qu'il attendrait le retour de son courrier de Pétersbourg pour régler sa conduite ultérieure sur les ordres

qu'il en recevrait ; ce courrier arriva , le ministre russe partit sur le champ et furtivement de Berlin , escorté pendant qu'il traversait la ville par les secrétaires de légation autrichiens et anglais. L'évasion de ce ministre obligea le roi à rappeler également son ministre de Pétersbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Russie d'un ministre prussien qui les gênait , ils lâchèrent la bride à leur mauvaise volonté , et n'eurent point honte de débiter les mensonges et les calomnies les plus atroces , pour envenimer l'esprit de l'impératrice Elisabeth contre le roi. Ils lui persuadèrent que ce prince avait tramé un complot contre sa vie , afin d'élever le prince Ivan sur le trône. L'impératrice , qui était d'un caractère indolent et facile , les crut sur leur parole , voulant s'épargner la peine d'examiner la chose ; et conçut pour le roi une haine irréconciliable. La France n'avait dans ce temps aucun ministre à Pétersbourg ; celui que la Suède y entretenait , était plus russe que suédois , et par conséquent peu propre à servir le roi ; de sorte qu'il n'y avait aucune voie pour parvenir à l'impératrice , et pour la tirer de l'erreur où la jetait le ministre d'Autriche et ses créatures. La cour de Vienne , satisfaite des sentimens de haine et d'animosité dont elle avait rempli la cour de Pétersbourg contre la Prusse , était trop habile pour pousser les choses plus loin ; elle se contenta d'avoir disposé les esprits à la rupture , mais n'en voulut pas précipiter l'événement , pour achever ses arrangemens intérieurs , et pour attendre qu'une occasion favorable lui permit de mettre au jour ses vastes projets. C'était ainsi que la cour de

Vienne agitait toute l'Europe, et tramait sourdement contre la Prusse une confédération que le premier événement important devait faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avait avec la Russie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable ; mais vers la fin de l'année 1756 il se fit dans ce royaume une espèce de révolution, dont nous ne saurions nous dispenser de parler en peu de mots, parce que ses suites refluerent sur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'était depuis long-temps brouillée avec les sénateurs du parti français, à cause d'une place de major-général vacante, que le roi destinait à M. de Lieven, et le sénat à M. de Ferfen. Le sénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occasions le parti français. Les comtes de Brahé 1755. et de Horn, et le Sr. de Wrangel, avec nombre de seigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent espérer la supériorité à la diète, en faisant élire un maréchal qui fût entièrement à sa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute opposée, et le comte Ferfen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues et l'appui de la faction française. Dans cette diète, commencée le 17 octobre 1755, le sénat, fier de sa supériorité, présenta un mémoire aux Etats, pour décider le grand différend qui subsistait entre lui et le roi au sujet de la distribution des charges. Comme les juges étaient à la disposition de l'ambassadeur de France, le sénat triompha ; il abusa de sa victoire, et s'en servit pour

diminuer cette ombre d'autorité dont le roi avait joui jusqu'alors selon les lois du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne, et de ceux qui lui avaient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine, ces sénateurs féditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impressions sur la cour et sur ceux qui lui étaient attachés, principalement sur l'esprit des comtes Brahé et Horn et du Sr. de Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, et résolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le roi n'eut pas assez d'ascendant sur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avaient pris; leurs mesures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore; et par un mélange d'audace et de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte; quelques amis faibles, auxquels ils s'étaient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses, pour se mettre à l'abri de toute entreprise. Le comte Brahé fut arrêté; le Sr. de Wrangel et quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du roi parut dans la déposition des conjurés. Enfin le comte Brahé, et plusieurs personnes d'une naissance obscure, périrent sur l'échafaud, et le roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur et lui avaient joui selon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès lors M. d'Havrincourt, ambassa-

deur de France, fut véritablement roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, et l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, et opposée aux constitutions du gouvernement; ce qui ne serait pas arrivé, si le roi légitime avait conservé l'autorité dont il devait jouir selon les lois. Tout le service que le roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles qu'il serait fâcheux de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettait toute la Suède en combustion; mais la France aimait mieux voir M. d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en était le roi légitime.

L'année précédente il était survenu un autre dé-^{Du Danemarck. 1754.} mélé, mais moins fâcheux, entre la Prusse et le Danemarck. C'était au sujet d'un procès que la comtesse de Bentinck avait avec son mari. Cette femme avait cédé au comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ost-Frise, et depuis elle s'était repentie du contrat formel qu'elle avait passé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le séquestre; le roi, en qualité de directeur du cercle de Westphalie, devait en être chargé; la cour de Vienne en donna la commission au roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le roi de Danemarck prit feu, et il aurait employé des menaces, si sa modération ne l'avait retenu. Cependant cette affaire fut apaisée par la médiation de la France. Tout le monde était content; mais la comtesse de Bentinck, qui aimait à chicaner, rompit l'accord qu'on avait moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans son comté;

et comme personne ne parut disposé à se mêler de ses affaires, son procès demeura indécis.

De Il semblait qu'il se fût répandu en Europe durant
l'Angle- cette paix un esprit de discorde qui divisa toutes
terre 1754 et les cours. Il survint au roi des différens avec l'An-
1755. gleterre, qui pensèrent le commettre avec cette cou-
ronne. Durant la dernière guerre les armateurs
anglais avaient enlevé quelques vaisseaux apparte-
nans à des marchands prussiens. Les Anglais étaient
juge et partie dans leur propre cause, de sorte que
le tribunal de leur amirauté déclara ces vaisseaux de
bonne prise. Le roi, après avoir fait les représen-
tations convenables à la cour de Londres, mit l'af-
faire en négociation. Les Anglais ne se relâchèrent
point, et tinrent peu de compte de ce qu'on allé-
guait sur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après
avoir inutilement épuisé toutes les voies de conci-
liation, il ne resta d'autre expédient, pour indem-
niser les sujets prussiens, que de mettre en séquestre
la somme que le roi devait aux Anglais, selon qu'il
s'y était engagé par la paix de Breslau. C'était le
remboursement de 1,800,000 écus, que la maison
d'Autriche avait empruntés sur la Silésie, pour sou-
tenir la guerre contre la Porte en 1737 et 1738. Le
dernier terme qui restait à acquitter des 300,000 écus
fut arrêté. Les Anglais en furent irrités; cela don-
na lieu à des déclarations assez vives de part et
d'autre; le ministre d'Autriche à Londres se donna
de grands mouvemens pour envenimer cette affaire,
et peut-être aurait-elle eu des suites, si une que-
relle beaucoup plus grave entre la France et l'An-
gleterre au sujet du Canada n'y eût fait diversion.

Il n'y eut pas jusqu'au duc de Mecklenbourg qui, ^{Duc de Mecklenbourg 1755.} se reposant sur la protection dont il jouissait de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le roi. Il s'agissait des levées de soldats dont les ancêtres du roi avaient été en possession de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc, à l'instigation de la cour de Vienne, s'y opposa, et le roi se fit justice à lui-même; on enleva quelques soldats Mecklenbourgeois, et l'on arrêta quelques bail- ^{1756.} lis qui s'étaient opposés aux enrôlemens. Le duc fit grand bruit; mais voyant que ses éclats n'aboutissaient à rien, il prit le parti de s'accommoder, et l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'impératrice-reine vit la guerre sur le point de s'allumer entre l'Angleterre et la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Prusse, elle persuada au duc de Mecklenbourg de porter ses plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne aurait voulu faire passer la chose pour une violation de la paix de Westphalie, et se servir de ce prétexte pour déclarer la guerre au roi, et pour réclamer en même temps le secours des puissances qui avaient garanti cette paix. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occasion qu'elle désirait avec impatience, ne tarda pas à se présenter; elle la saisit avec empressement. Lorsque les souverains veulent en venir à une rupture, ce n'est pas la matière du manifeste qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, et laissent à quelque jurisconsulte laborieux le soin de les justifier.

Ce que la France gagnait par ce traité valait plus que toutes ses possessions dans cette contrée stérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent apaisés, les Anglais et les Français interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs possessions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, sans cependant que ces querelles fourdes dégénéraissent en hostilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle on aurait dû applanir toutes les difficultés. M. de St Séverin et ses collègues obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la signature des préliminaires, renvoyèrent la discussion des limites de ces colonies à l'examen des commissaires que les deux cours nommeraient après la conclusion de la paix : ces commissaires s'étant assemblés, loin que leurs conférences rapprochassent les esprits des deux nations, le mécontentement et l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambassade du duc de Mirepoix, et la négociation qu'il entama à Londres, ne produisit rien ; on se reprochait mutuellement de la mauvaise foi ; les troupes anglaises et françaises dans l'Amérique en venaient à des hostilités ; elles s'enlevaient des forts, et on se faisait déjà la guerre sans se l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglais ne manquaient pas de rejeter la faute de leurs violences sur les Français ; ils envoyaient de part et d'autre des factums, pour justifier leur conduite ; la ville de Londres en était inondée. La nation anglaise, facile à s'enflammer lorsqu'elle croit avoir à se plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne respirait que la guerre ; la conduite

du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyait que le grand âge du roi son père l'approchait des bornes de la vie; pour augmenter son crédit, et pour avoir plus d'influence dans le règne suivant; il avait formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures, et de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Il s'était déterminé dans son choix en faveur du Sr. Fox, qu'il destinait à la place de chef de la trésorerie, et à tous les emplois dont le duc de Newcastle était revêtu, mais cette élévation du Sr. Fox ne pouvait avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcastle, et cela était d'autant plus difficile, que ce seigneur jouissait d'un grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il était considéré dans le parlement par ses longs services, par sa vertu et par son bon naturel, qu'il était estimé de la nation à cause de ses immenses richesses, de toutes les places qu'il avait à donner, et enfin du nombre de membres du parlement que ses possessions lui donnaient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcastle ses grands emplois, serait d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettrait le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement était déjà surchargé; ce qui fournirait des griefs à l'opposition: ou bien il se flattait de profiter des mauvais succès possibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, et le déterminer, à force d'inquiétudes et de persécutions, à renoncer de lui-même à ses emplois. Ce projet était

vaſte et compliqué. Pour le mettre en exécution, il fallait commencer par envenimer les querelles des deux nations, et les porter à rompre la paix. Cela fut facile; au ſeul nom de Français le peuple de Londres entre en fureur; les matières combuſtibles étaient rasſemblées, elles ſ'embrasèrent bien vite; ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna inſenſiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des repréſailles, et dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le miniſtère de Verſailles agit avec plus de meſure et de modération, et que les mauvais procédés venaient tous de la part des Anglais.

Les deux rois ſe voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en reſſerrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le roi fut alors recherché par les Français et par les Anglais. Son alliance avec la cour de Verſailles n'était point expirée; toutefois les poſſeſſions des Français aux Indes étaient exceptées des garanties de la Pruſſe; et dans ces conjonctures il paraiffait que le partage des Pruſſiens ferait de demeurer neutres pendant ces troubles, et d'en être les ſimples ſpectateurs. Ce n'était pas ce que l'on penſait à Verſailles; la cour paraiffait croire que le roi de Pruſſe était, à l'égard de la France, ce qu'eſt un deſpote de Valachie à l'égard de la Porte, c'eſt-à-dire, un prince ſubordonné, et obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle ſe perſuadait de plus qu'en portant la guerre dans l'élec-

torat de Hanovre , elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne , et terminerait ainsi au centre de l'Empire les différens qui subsistaient aux Indes entre elle et les Anglais. M. Rouillé , alors ministre des affaires étrangères , dit un jour à M. de Knyphausen , dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diversion : " Ecrivez , Monsieur , au roi de Prusse ,
" qu'il nous assiste dans l'expédition de Hanovre ;
" il y a là de quoi piller ; le trésor du roi d'Angle-
" terre est bien fourni , le roi n'a qu'à le prendre ;
" c'est , Monsieur , une bonne capture. " Le roi lui fit répondre que de pareilles propositions étaient convenables pour négocier avec d'autres , et qu'il espérait qu'à l'avenir M. Rouillé voudrait bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avait à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le roi George , informé du dessein des Français , alarmé de l'orage qui menaçait son électorat , se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer était de conclure une alliance défensive avec la Prusse ; il savait que les liens qui unissaient le roi de Prusse au roi de France étaient sur le point de finir , parce que le terme du traité de Versailles expirait au mois de mars de l'année 1756 , et il chargea milord Holderness , son secrétaire d'Etat , d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Milord Holderness , incertain des dispositions du roi de Prusse sur cette alliance , pour ne point exposer son maître à un refus direct , en hasarda les premières propositions par le duc de Brunswic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger

dont la menaçait une guerre prochaine. On demandait au roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer et affermir la tranquillité publique. Cette proposition tirait à grande conséquence : dans la situation où se trouvait alors la Prusse, le parti qu'elle allait prendre, influait sur la paix et sur la guerre. Si l'on renouvelait le traité avec la France, il fallait attaquer l'électorat de Hanovre ; ce qui était s'attirer sur les bras les forces des Anglais, des Autrichiens et des Russes. Si l'on concluait une alliance avec l'Angleterre, il était probable que les Français ne porteraient point la guerre dans l'Empire, et que la Prusse se trouverait liée avec la Grande-Bretagne et avec la Russie ; ce qui semblait obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Silésie, et quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussi-tôt que l'occasion le lui permettrait. Avant que de se déterminer, le roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie ; mais comme il avait dans la personne du chancelier Bestuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas possible de tirer des éclaircissemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours était rompue ; il eut donc recours au Sr. de Klinggræff, son ministre à la cour impériale, et à milord Holdernes lui-même, pour savoir dans quels termes la Russie était avec l'Angleterre, et sur-tout si c'était la cour de Vienne ou celle de Londres qui avait plus d'influence à Pétersbourg. Le Sr. de Klinggræff répondit que les Russes étant une nation intéressée, il n'y avait aucun doute

qu'ils ne fussent plus attachés à ceux qui pouvaient les acheter , qu'à ceux qui n'avaient rien à leur donner ; que l'impératrice-reine manquait souvent de ressources pour ses propres dépenses ; qu'ainsi les Russes s'en tiendraient aux Anglais , que des richesses immenses mettaient en état de leur payer de gros subsides. La réponse de milord Holdernes portait que l'intelligence entre l'Angleterre et la Russie étant parfaite , le roi George comptait fermement sur l'amitié de l'impératrice Elisabeth. Les informations que le roi tirait de son ministre à la Haye , se trouvèrent quadrer si bien avec ce qu'on lui avait écrit de Vienne et de Londres , qu'il crut que tant de personnes ne pouvaient se tromper toutes sur le même sujet , et que leurs conjectures étant les mêmes , elles devaient être justes. Ce fut ce qui le détermina ; il entra en négociation avec l'Angleterre , et fit répondre à milord Holdernes qu'il n'était pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des mesures innocentes , défensives , et uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puissances se trouvant d'accord sur les principes de leurs liaisons , elles parvinrent bientôt à la conclusion du traité , qui fut signé à Londres le 16 janvier 1756. Ce traité contenait quatre articles , dont les trois premiers étaient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puissances se donnaient pour la sûreté de leurs propres Etats ; le dernier regardait directement l'Allemagne , et portait des engagements pour empêcher que des troupes étrangères n'y entraissent. Il y avait deux articles secrets ; on convenait par l'un que les Pays-bas autrichiens

seraient exceptés de la garantie de l'Allemagne, et par l'autre l'Angleterre s'engageait à payer 20,000 livres sterling aux négocians prussiens qui avaient à prétendre un dédommagement des prises non restituées que les Anglais avaient faites sur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva signé à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fût rendu. Louis XV envoyait ce seigneur au roi, pour renouveler l'alliance de Versailles dont le terme allait finir, et plus encore pour faire entrer la Prusse dans le projet que la France méditait contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le roi dans cette alliance et dans cette guerre, fut de lui offrir la souveraineté de l'île de Tabago. Il faut savoir qu'après la guerre de 1740 les Français avaient donné cette île au comte de Saxe; et comme les Anglais en parurent très-mécontents, il fut stipulé qu'elle demeurerait déserte et ne pourrait être cultivée par aucune nation. Cette offre était trop singulière pour être reçue. Le roi tourna la chose en plaisanterie et pria le duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance et la guerre dont il avait été question, et pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagements qu'il avait pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois le traité qui venait d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance causa une vive sensation à Versailles

dans

dans l'esprit de Louis XV et de son conseil ; peu s'en fallut qu'ils ne dissent que le roi de Prusse s'était révolté contre la France. Examiné par un esprit impartial , le fait était différent. L'alliance de la Prusse avec la France allait expirer dans deux mois ; le roi , en qualité de souverain , était autorisé à contracter des liaisons avec des peuples qui pouvaient assurer à ses Etats leur plus grand avantage. Il ne manquait donc ni à sa parole ni à son honneur en s'unissant avec le roi d'Angleterre , sur-tout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangements et ses Etats et toute l'Allemagne. Mais les Français n'entendirent pas raison ; il ne s'agissait à Versailles que de la défection du roi de Prusse , qui abandonnait perfidement ses anciens alliés ; et la cour se répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne bornerait pas son ressentiment à de simples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruses et de souplesse la cour de Vienne tâchait de se rapprocher de celle de Versailles , et avec quelle application le comte Kaunitz avait profité de son séjour à Paris , pour familiariser l'esprit de la nation française avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, et la mode qui s'introduisait dans le conseil de Versailles de déclamer contre le roi de Prusse , firent tout d'un coup germer cette semence. La vivacité extrême de la nation française lui fit envisager une alliance avec la maison d'Autriche comme un raffinement supérieur de politique. Sur cela le comte de Starenberg fut chargé par l'impératrice-reine de proposer

l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on voulait la même chose des deux côtés; elle fut signée au nom du roi très-chrétien par M. Rouillé et l'abbé de Bernis, le 9 de mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé l'union des grandes puissances, était de sa nature défensif, et contenait en substance la promesse d'un secours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditait depuis long-temps.

L'union que les maisons d'Autriche et de Bourbon venaient de former, commençait à faire soupçonner que le traité de Londres pourrait ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenait plus qu'à un cheveu; il ne s'agissait que d'un prétexte, et quand il ne faut que cela, la guerre est comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étaient trompés sur le compte de la Russie. Cette puissance, chez laquelle les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à cause de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avait conclue avec le roi de Prusse. M. de Bestuchew s'était trouvé un moment indécis entre sa passion pour les guinées, et la haine qu'il avait pour le roi; mais la haine l'emporta. L'impératrice Elisabeth, ennemie de la nation française depuis la dernière ambassade de M. de la Chétardie, aima mieux se liguer avec elle que de conserver une ombre d'union avec une puissance qui avait la Prusse pour alliée.

La cour de Vienne agissant dans toutes les cours de l'Europe, profitait des passions des souverains et de leurs ministres, pour les attirer à soi, et les gouverner selon les fins qu'elle se proposait.

Durant ces reviremens de systèmes si subits et si inattendus, les vaisseaux anglais ne gardaient plus de mesures avec les Français; leurs vexations et les attentats qu'ils commettaient, poussèrent le roi de France presque malgré lui à leur déclarer la guerre; les Français annoncèrent avec ostentation qu'ils se préparaient à faire de leur côté une descente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie; ils firent construire des bateaux plats, pour transporter ces troupes, et assemblèrent quelques vaisseaux à Brest. Ces démonstrations épouvantèrent les Anglais; il y eut des momens où cette nation, qui passe pour si sage, se crut perdue. Le roi George, afin de la rassurer, eut recours à des troupes Hanovriennes et Hessoises, qu'il fit passer dans le royaume. On prit ainsi le change à Londres; les Français y trouvèrent leur compte, et tandis qu'ils faisaient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une descente dans l'île de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le siège devant Port-Mahon. Les Anglais ne s'aperçurent du dessein des Français, que lorsqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerranée au secours de la place assiégée; leur amiral Byng fut battu par l'escadre française. Le gouvernement anglais, pour se disculper aux yeux d'une populace furieuse

du malheur qui venait d'arriver, fut obligé de lui sacrifier une victime, et fit arquebuser l'amiral Byng, dont bien des personnes sensées prétendaient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu essaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages sont taillés dans le roc ; impatient de ce que le siège tirait en longueur, il fit donner un assaut général à la place ; les Français l'escaladèrent et la prirent.

De l'an-
née 1746.

Pendant que la fortune favorisait les Français dans le Sud de l'Europe, les affaires du Nord devenaient de jour en jour plus critiques ; les Russes formaient en Livonie des camps plus forts et plus considérables que tous ceux qu'ils y avaient eus les années précédentes. La cour de Russie était induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamait le traité de Pétersbourg, comme si la guerre était déclarée, et comme si le cas de l'assistance avait lieu. Une armée de 50,000 Moscovites sur la frontière de la Prusse devenait un objet important ; quelle que fût la cause de cet armement, l'effet en paraissait redoutable. Le roi avait un canal par lequel il tirait des avis certains sur les projets de ses ennemis, qui étaient près d'éclater ; c'était un commis de la chancellerie secrète de Dresde, qui remettait toutes les semaines au ministre prussien les dépêches que sa cour recevait de Pétersbourg et de Vienne ; ainsi que la copie de tous les traités qu'il avait trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Russie s'excusait de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cause que sa flotte n'était pas en état d'entrer en mer ; mais elle promettait en revanche de plus grands efforts

pour l'année prochaine. Sur ces éclaircissémens le roi prit le parti d'envoyer, en guise de réserve, un corps en Poméranie, composé de 10 bataillons et de 20 escadrons. Ces troupes se cantonnèrent aux environs de Stolpe, où elles ne pouvaient donner aucune jalousie à la Russie, et où néanmoins elles étaient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il ferait dans le cas d'appréhender quelque entreprise de la part des ennemis. Août.

Bientôt la cour de Vienne rassembla plus de troupes en Bohême qu'à son ordinaire : elle en forma deux armées ; l'une, sous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz ; la principale, commandée par le maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'était pas assez ; la cour amassa en Bohême des magasins de guerre, elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, et pour la nombreuse artillerie qu'elle voulait employer dans son armée ; en un mot elle faisait de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dresde qui venaient au roi, étaient remplies des projets que formait la cour de Vienne d'attaquer les Etats du roi, et apprenaient que, faute d'un meilleur prétexte, l'impératrice-reine s'en tiendrait à celui que fournissait le différent que le roi avait eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent était une bagatelle, et l'affaire était accommodée et assoupie ; il s'était agi du droit de faire des recrues. Le duc s'était avisé de trouver mauvais qu'on l'exercât ; après qu'on lui eut prouvé la justice de la chose, comme il ne voulait pas se rendre, le roi

se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette misère, l'impératrice voulut la rappeler; elle prétendait faire envisager les procédés du roi comme contraires aux lois de l'Empire, et comme une violation de la paix de Westphalie; ce qui devait l'engager à prendre fait et cause pour le duc de Mecklenbourg, et à réclamer l'assistance de tous les garans de cette paix de Westphalie. La connaissance qui vint au roi de ce dessein, jointe aux mouvemens de trois armées sur ses frontières, qui menaçaient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le roi à la cour de Vienne sur la cause de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponse catégorique, pour qu'on sût si elle avait intention de maintenir la paix avec le roi, ou de la rompre. La réponse du comte Kaunitz se trouva conçue en termes équivoques et ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte de Flemming, ministre du roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à sa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin; le comte Flemming y dit: "Le comte Kaunitz se propose d'inquiéter le
» roi par ses réponses et de le pousser à commettre les
» premières hostilités." Il est vrai que le style en était si arrogant et si fier, qu'il en résultait assez clairement que l'impératrice-reine voulait la guerre, et même qu'elle voulait que le roi passât pour l'agresseur. Il était néanmoins probable que cette année s'écoulerait encore, sans que les ennemis de la Prusse en vinssent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg voulait différer la guerre jusqu'à

l'année suivante, et qu'il était apparent que l'impératrice-reine attendrait que tous ses alliés fussent prêts pour attaquer le roi à forces réunies. Ces considérations donnèrent lieu d'examiner ce problème : s'il était plus avantageux de prévenir ses ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valait mieux attendre qu'ils eussent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur discrétion les entreprises qu'ils trouveraient bon de former. Quelque parti que l'on prit dans ces conjonctures, la guerre était également sûre et inévitable; il fallait donc calculer s'il y aurait plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer incessamment? Vous verrez par la suite de cette histoire que le roi de Pologne était un des plus zélés partisans de l'union que l'impératrice-reine avait formée contre la Prusse. L'armée saxonne était faible; on savait qu'elle montait à peu-près à 18,000 hommes; mais on savait aussi que pendant l'hiver même cette armée devait être augmentée, et qu'on voulait la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le roi donnait donc le temps à ce voisin mal intentionné de se rendre plus formidable; sans compter que la Russie ne pouvant pas entrer en action cette année, et la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ses arrangemens, ces conjonctures paraissaient favorables, pour gagner sur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdrait par une délicatesse déplacée, si l'on renvoyait les opérations à l'année suivante. De plus, par cette inaction, on facilitait aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies sur les États du roi, qui auraient servi de

théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne ; au lieu qu'en portant la guerre chez les voisins dont les mauvais desseins étaient mis en évidence , on l'établissait chez eux , et l'on ménageait par-là les provinces de la domination prussienne. Quant à ce nom si terrible d'agresseur , c'était un vain épouvantail , qui ne pouvait en imposer qu'à des esprits timides : il n'y fallait faire aucune attention dans une conjoncture importante , où il s'agissait du salut de la patrie ; puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige l'autre à s'armer , et à le prévenir par l'entreprise d'une guerre moins difficile , pour en éviter une plus dangereuse , parce que de deux maux il faut choisir le moindre. Après tout , que les ennemis du roi l'accusassent d'être agresseur , ou qu'ils ne le fissent point , cela revenait au même , et ne changeait rien au fond de l'affaire , la conjuration des puissances de l'Europe contre la Prusse étant toute formée. L'impératrice-reine , celle de Russie , et le roi de Pologne étaient d'accord et sur le point d'entrer en action , de sorte que le roi n'en aurait eu ni un ami de moins , ni un ennemi de plus. Enfin il s'agissait du salut de l'Etat et du maintien de la maison de Brandebourg ; n'aurait-ce pas été dans un cas aussi grave , aussi important , commettre en politique une faute impardonnable , que de s'arrêter à de vaines formalités , dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choses , mais auxquelles il ne faut pas se soumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci , où l'irrésolution et la lenteur auraient tout perdu , et où l'on ne pouvait

se sauver qu'en prenant une résolution vigoureuse et prompte, et en l'exécutant avec activité?

Les différentes raisons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le roi à prévenir ses ennemis; il fit signifier à la cour de Vienne qu'il prenait sa réponse pour une déclaration de guerre, et qu'il se préparait à la lui faire; il travailla ensuite aux dispositions nécessaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette année la Prusse n'avait rien à craindre de la part de la Russie par les raisons que nous avons rapportées plus haut, de sorte que le maréchal Lehwald se contenta de rassembler aux environs de Königsberg les troupes qu'il avait sous ses ordres, afin de les avoir à portée, et de pouvoir les mettre en campagne, si les circonstances l'exigeaient. Août.

Le roi se proposa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Silésie, devait pénétrer dans le cercle de Königsgrätz; l'autre, opposée aux Saxons et aux Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, et des provinces de la Westphalie. Le roi voulut la commander en personne; son dessein était d'entrer en Saxe sur plusieurs colonnes en même temps; ou pour désarmer les troupes, si on les trouvait répandues dans leurs quartiers; ou pour les combattre, si on les trouvait rassemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohême, et s'exposer à une perfidie semblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le roi se trouvait autorisé à cette démarche par l'expérience du passé,

par les engagements que les Saxons avaient avec la maison d'Autriche , enfin par leurs mauvaises intentions , qui se manifestaient dans les dépêches de tous leurs ministres , que le roi avait en main ; ainsi des raisons tirées , du droit de la politique et de la guerre , appuyaient et justifiaient sa conduite. Il fut en même temps résolu de gagner , dans cette première campagne , le plus de terrain qu'on pourrait , pour mieux couvrir les Etats du roi , en éloigner la guerre autant qu'il serait possible , et la porter en Bohême , pour peu que cela parût fefable. Telles furent les dispositions générales qu'opposa le roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe , qui allaient l'assailir ; bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche , et commencèrent leurs opérations en Saxe et en Bohême , comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohême ; bataille de Lowositz ; campagne du maréchal Schwérin ; secours de Schandau battu ; prise des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon.

EN commençant cette guerre , il fallait préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler et de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohême , on avait l'électorat de Saxe à traverser ; si l'on ne s'en rendait pas maître , on laissait un ennemi derrière soi , qui , en ôtant la libre navigation

de l'Elbe aux Prussiens, les obligeait à quitter la Bohême aussi-tôt que le roi de Pologne le voudrait. Les Saxons en avaient usé ainsi dans la guerre de 1744, où en interdisant cette navigation aux troupes du roi, ils rendirent son expédition infructueuse. On ne se fondait pas sur des conjectures vagues, pour leur supposer le même dessein. On avait en main les preuves de leur mauvaise volonté; ainsi ç'aurait été commettre une faute irrémissible en politique, que de ménager par faiblesse un prince allié de l'Autriche, qui n'attendait à se déclarer ouvertement pour elle, que le moment où il pourrait le faire impunément; de plus, comme le roi prévoyait que la plus grande partie de l'Europe se préparait à l'attaquer, il ne pouvait couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valait mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc résolu de porter la guerre en Saxe, de s'assurer de l'Elbe, et de tâcher, pour peu que l'occasion s'en présentât favorable, de désarmer les troupes saxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent pour Août. se rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe et la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, et bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches et contremarches ne donnèrent point le change; le roi savait positivement que le dessein de la cour était d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons, occupant une position inattaquable, croyaient pouvoir attendre en sûreté les secours que les Autrichiens

leur avaient fait espérer , et cependant ils se flattaient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations ; de sorte que , sans faire attention aux différentes marches de ces troupes , on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au débouché de la Bohème.

Le roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna , qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunswic ; elle prit le chemin de Leipzig et passa par Borne , Chemnitz , Freyberg et Dippoldiswalda , pour se rendre à Cotta. La seconde colonne , où se trouvait le roi , marcha sur Pretsch , tandis que le prince Maurice de Dessau se rendit maître de Wittenberg ; après quoi ce détachement , réuni au reste du corps , passa l'Elbe à Torgau , d'où le roi se porta par Strehlen et Lommatzsch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étaient rendues à Pirna , que le roi y était en personne , qu'il n'y avait point de garnison à Dresde , mais que la reine y était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne , et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale , en observant une si exacte discipline , que personne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde , d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna , et se posta entre l'Elbe , Sédelitz et Zest. La troisième colonne , sous le commandement du prince de Bévern , traversa la Lusace , où ayant été jointe à Elsterwerda par 25 escadrons de cuirassiers et de hussards venant de la Silésie , elle se porta sur Bautzen , sur Stolpen , et enfin

fur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de sorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hostilité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il était plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions qui, n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but était d'obtenir une parfaite neutralité, et le roi ne pouvait y donner les mains, parce que les engagements du roi de Pologne avec la cour de Vienne et la Russie lui étaient trop bien connus. Les Saxons cependant faisaient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat: il était nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui, n'étant point réfutées, s'accréditaient, et remplissaient l'Europe de préjugés contre la conduite du roi. Depuis long-temps il possédait la copie des traités du roi de Pologne et des relations de ses ministres aux cours étrangères. Quoique ces pièces justifiaissent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvait en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auraient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse, qu'on ne pouvait soutenir que par des

menfonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvaient encore dans les archives de Drefde. Le roi donna des ordres pour qu'on s'en fît ; elles étaient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y opposer ; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, et de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne et de Drefde, avec les pièces justificatives.*

Pendant que cette scène se passait au château de Drefde, les troupes prussiennes et saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant de l'espérance des secours autrichiens qui devaient lui venir, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre et la valeur devenaient inutiles. Il ne fera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrions dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, et sur la position que les troupes saxonnes y occupaient. La nature s'était complue, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien à ajouter. A l'orient de cette position coule l'Elbe entre des rochers, qui, en rétrécissant son cours, la rendent plus rapide ; la droite des Saxons s'appuyait

à la petite forteresse de Sonnenstein près de l'Elbe; dans un bas fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna dont le camp tire son nom; le front, qui fait face au nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui de-là tournant vers la gauche entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Kœnigstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupaient la crête, ayant l'aspect tourné vers l'occident, va, laissant Rottendorf devant soi, et se rétrécissant vers Struppen et Léopoldsheim, se terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigstein. Les Saxons, trop faibles pour remplir le contour de ce camp, qui présentait de tous côtés des rochers inabordables, se bornèrent à bien garnir les passages difficiles, et cependant les seuls par lesquels on pût venir à eux, ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, et des palissades; à quoi il leur était facile de réussir, vu les immenses forêts de pin dont les cimes de ces monts sont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné et reconnu en détail, fut jugé à l'abri des surprises et des attaques, et comme le temps et la disette pouvaient seuls vaincre tant d'obstacles, on résolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes saxonnes ne tirassent des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans un siège en forme. Dans cette vue le roi destina une partie de son monde à faire la circonvallation de ce camp, et l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût imaginer

dans ces conjonctures, était d'autant plus sage, que les Saxons s'étant réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avaient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, et que ce qu'ils en avaient, ne pouvait les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auraient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bévern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Oberswades et Schandau tout le long de l'Elbe ; sa droite communiquait à la division du roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie ; 10 bataillons et 10 escadrons, qui campaient auprès du roi, occupaient l'emplacement depuis l'Elbe et le village de Sédelitz jusqu'à Zest, où commençait la division du prince Maurice, qui s'étendait au-delà de Cotta par des détachemens qu'il avait poussés à Léopoldsheim, Markersdorf, Hennersdorf, et Nøllendorf ; en tout 38 bataillons et 30 escadrons servaient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'observation ; elle consistait en 29 bataillons et en 70 escadrons. Le prince Ferdinand de Brunswic entra le premier en Bohême avec l'avant-garde ; ayant passé Péterswalde, il rencontra à Nøllendorf M. de Wied, général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers et de la cavalerie à proportion ; il le délogea du village ; l'autrichien prit la fuite, et le prince poursuivit sa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Auffig, et se campa à Johnsdorf, d'où il détacha

M.

M. de Mannstein, qui s'empara du château de ^{Septemb.} Tetschen, pour assurer la navigation de l'Elbe. Les choses en restèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohême jusqu'à la fin du mois. D'un autre côté M. de Piccolomini campait avantageusement près de Königsgrätz sur les hauteurs situées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin venait de déboucher avec son armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis sur les bords de la Métau et enfin sur Aujest, où il défit M. de Buccow, qui venant au devant de lui avec un corps de cavalerie, se fit bien battre et perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvait rien entreprendre sur M. de Piccolomini dans le poste où se tenaient les Autrichiens; il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des sièges, ni pour des batailles; et comme la saison était d'ailleurs assez avancée, il se contenta de consommer toutes les subsistances qu'il trouva en Bohême et fourragea jusques sous les canons de l'armée impériale, sans que M. de Piccolomini fit mine de s'en apercevoir. Un détachement de hussards prussiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut et en ramena la plus grande partie prisonniers. C'est à quoi se bornèrent les entreprises du maréchal de Schwérin, par la raison que M. de Piccolomini se gardant bien de faire des mouvemens, demeura scrupuleusement renfermé dans son camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent se porter cette année

que par l'armée du roi. Cette armée avait les Saxons à prendre, et les secours qui pouvaient leur venir, à éloigner. Les choses s'embrouillaient de jour en jour davantage de ce côté-là ; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres et des secours, il avait été toutefois impossible d'occuper tous les sentiers qui traversent les forêts et les rochers des environs. Cela faisait que le roi de Pologne entretenait encore, quoiqu'avec peine, une correspondance avec la cour de Vienne ; et l'on apprit sur la fin de septembre que le maréchal Braun avait reçu des ordres de la cour de dégager à tout prix les troupes saxonnes que les Prussiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Braun, qui s'était avancé avec son armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet : l'un de marcher contre le maréchal Keith et de battre cette armée, ce qui n'était pas facile ; le second, de prendre le chemin de Billin et de Tœplitz, et d'entrer en Saxe, soit par le Basberg, soit par Nœlendorf ; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, et exposait à être ruinés tous les magasins qu'il avait entre Budin et Prague. Le troisième moyen qui lui restait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmisch-Leippa, Schlukenau, et Rumbourg, se rendit à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de décisif, parce que les Prussiens par le moyen de leur pont de Schandau pouvaient envoyer des secours dans cette partie, et que le terrain du côté d'Oberrathen et Schandau, coupé, difficile, et susceptible de

chicanes , fournit des passages assez impraticables , pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière. Comme ce moment critique allait décider de toute la campagne , le roi jugea que sa personne serait nécessaire en Bohême , pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvaient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf ; les troupes y étaient postées sur un terrain étroit , dominé par des éminences , le dos appuyé contre un escarpement de rocher si ferré , qu'on aurait eu de la peine , dans le cas d'une action , à porter des secours d'une partie de ce camp à l'autre , sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle , qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi , elle fut quittée le lendemain. On était trop éloigné du maréchal Braun , pour en avoir des nouvelles , et comme il était important d'observer ses mouvemens de plus près , le roi se mit à la tête de l'avant-garde , composée de 8 bataillons et de 20 escadrons , et s'avança à Tirmitz , où il apprit que le maréchal Braun passerait le lendemain l'Eger proche de Budin ; c'était précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches , et de le combattre même , si l'occasion s'en présentait. Dans la situa-^{Septemb.} tion où se trouvaient les choses , les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient si opposés , qu'il fallait nécessairement qu'ils en vinssent à une décision , soit que le maréchal Braun voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main , soit qu'il n'agit que par des détachemens. Le 30 l'armée du roi le suivit sur deux colonnes ; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol , qu'elle

découvrit un camp dans la plaine de Lowositz ; la droite s'en appuyait à Wielhotta ; Lowositz était devant son front ; Sulowitz se trouvait devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeait derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche ; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours ; ils occupaient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre ; cependant cette hauteur et le bassin même dominant les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, et passèrent la nuit au bivouac à peu de distance derrière l'avant-garde, qui était postée

Octobre. vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain 1 d'octobre on fut reconnaître dès la pointe du jour ce camp qu'on avait découvert la veille ; un brouillard épais étendu sur la plaine empêcha de distinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paraissait être de cinq escadrons. Sur cela on déploya l'armée ; une colonne d'infanterie se forma par la droite ; l'autre par la gauche ; la cavalerie se mit en seconde ligne ; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de 4. Les autres se trouvaient, ou à la garde des magasins, ou en détachemens. Le champ de bataille sur lequel les troupes du roi se formèrent, allait en

s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowofitz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; M. de Braun avait garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Prussiens; ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formaient, ils s'engageaient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, et comme les pandours ne faisaient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on était, que ce détachement, qu'on avait vu la veille campé dans ces environs, se préparait à la retraite, et que les pandours qui tiraient dans ces vignes et les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étaient destinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paraissait d'autant plus plausible, que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On se trompait fort dans ces suppositions; car les premières troupes qu'on avait vues à Lowofitz, étaient l'avant-garde de M. de Braun. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina; le maréchal Braun en fut averti par le général qui commandait son avant-garde; sur quoi la nuit même il vint le joindre avec son armée à Lowofitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura jusques vers les 11 heures, et ne se dissipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avait à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne; ce qui l'inquiéta et la fit changer de position et de forme à plusieurs

reprises; tantôt elle se mettait en échiquier, quelquefois sur trois lignes, puis en ligne contiguë, quelquefois cinq ou six troupes tirant vers leur gauche disparaissaient, bientôt après elles paraissaient plus nombreuses qu'elles ne semblaient être au commencement; enfin ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisait perdre le temps et n'avancait point les affaires, le roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde serait bien vite dissipée, et le combat terminé. Sur quoi les dragons descendirent des hauteurs, et se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc et de front un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la position où ils étaient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Braun se trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des quiproquo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étaient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuosité et au désir de se signaler, ils donnèrent pour la seconde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, et quoiqu'ils reçussent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à trois mille pas;

emportés par leur ardeur, ils franchirent un fossé large de 50 pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre fossé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. M. de Braun fit aussi-tôt jouer 60 pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, et la força de revenir se former de nouveau au pied de la montagne; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point poursuivie. Le roi ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles faillies, la fit repasser en seconde ligne derrière son infanterie. Pendant que cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir plus vif et plus considérable: le maréchal Braun voulait changer l'état de la question; se voyant sur le point d'être assailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avait fait filer 20 bataillons derrière Lowositz, qui s'étant glissés successivement le long de l'Elbe, vinrent soutenir les pandours qui se battaient dans les vignes, et tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre; alors quelques bataillons de la droite furent détachés pour renforcer la gauche, de manière que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette disposition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons

par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu , pour achever plus vite ; et quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre , cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz et de Manteufel n'entraissent dans Lowositz la bayonnette baissée , et ne forçassent neuf bataillons tous frais , que M. de Braun y avait envoyés , à leur céder la place , et à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie , lâchèrent le pied , et cédèrent la victoire aux Prussiens. Le roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité , parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des Impériaux ; ils occupaient encore le village de Sulowitz , et comme leur gauche se trouvait postée derrière le fossé dont nous avons parlé , ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps M. de Braun fit faire un beau mouvement à ses troupes ; il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avaient point combattu , dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées , qui sortaient de Lowositz et s'enfuyaient en grand désordre. Il se retira la nuit , et fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant lui. Le maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin , et détruisit tous les ponts de l'Eger , pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du roi perdit en morts et blessés 1200 hommes à ce combat ; M. de Quadt et de Luderitz , tous deux généraux de bataille , y furent tués ; on ne fit que 700 prisonniers , parmi lesquels un prince Lobkowitz , général des Impériaux. Si la cavalerie avait pu être employée sur la fin

de l'action, le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable. Le prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village situé à la droite de la position du roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Eger, pour en reconnaître les passages, et plus encore pour donner de l'attention et causer de la jalousie à M. de Braun, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le roi ne pouvait en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à M. de Braun, il fallait passer l'Eger, et dans ce cas le détachement des Impériaux de Leutmeritz se trouvant derrière les Prussiens, était à portée de leur enlever leur magasin d'Auffig; de plus, en passant l'Eger on s'éloignait trop de la ligne de défense, et l'on se mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si l'on se déterminait à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on se trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaiblissait par la garnison que demandait cette ville, et que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'entourent et qui la dominent, on aurait exposé cette garnison à être enlevée aussi-tôt qu'attaquée. Toutes ces raisons firent que le roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que M. de Braun ne fit des détachemens, ou, s'il en faisait, à pouvoir en envoyer de tout aussi forts au secours du camp de la

Saxe. L'armée prussienne de Bohême était de la moitié plus faible que celle des Impériaux ; mais les troupes étaient si bonnes ; si bien disciplinées , et les officiers si pleins de valeur , qu'elles se comptaient , sinon supérieures , du moins égale à l'ennemi. Quelle que soit la bonne opinion qu'on a de soi-même , la sécurité est toujours dangereuse à la guerre , et il vaut mieux prendre des précautions superflues , que de négliger les nécessaires ; et comme le nombre était du côté des Autrichiens , que d'ailleurs le roi aurait pu se voir obligé de faire des détachemens , il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries , et à retrancher les parties les plus faibles de son camp ; ces mesures se trouvèrent d'autant plus sages , qu'on apprit le 6 que M. de Braun avait détaché à la fourdine quelques régimens de son armée ; que ce corps , taxé à 6,000 hommes , ayant passé par Raudnitz , s'avancait vers Bœhmisch-Leippa , pour suivre de-là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions , le roi en avertit le margrave Charles et le prince Maurice demeurés en Saxe , et se mit à la tête d'un renfort de cavalerie , pour les mener au camp de Sédelitz , où il n'était resté que 30 escadrons ; ce qui n'était pas suffisant pour arrêter les Saxons , sur-tout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Hohendorf et de Tœplitz. Sa majesté partit le 13 de Lowositz avec 15 escadrons et arriva le 14 à midi à son armée , qu'elle trouva à Struppen , quartier que le roi de Pologne avait occupé durant tout le temps que les Saxons avaient été bloqués.

Les choses avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de son armée en Bohême. La bataille de Lowositz avait frappé la cour; elle n'espérait que faiblement l'assistance des Impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une disette prochaine, les généraux saxons voulurent se frayer eux-mêmes un chemin à travers les Prussiens; leur projet était de se sauver en passant l'Elbe, et ils tentèrent de jeter un pont à Wilstedt; vis-à-vis de ce lieu se trouvait une redoute prussienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux; ce qui déranger leurs mesures. Ils changèrent alors de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus propre et le plus convenable pour leur sortie, sur-tout à cause des secours que M. de Braun venait de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, se trouvaient si intimement liées avec la nature du terrain, que nous sommes obligés, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de son assiette; mais s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle; la plus aisée de ses issues est par Léopoldsheim; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermersdorf et Nöellendorf, le chemin de la Bohême. Ce n'est pas à dire qu'ils auraient forcé ce passage sans perte; il y avait toutefois apparence qu'ils auraient sauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois

gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burckersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, et sur-tout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes; sans quoi ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. M. de Lestwitz était posté avantageusement avec 11 bataillons et 15 escadrons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fehre. M. de Braun, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais trouvant M. de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. M. de Braun ne pouvait pas se porter sur Burckersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il était obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, et sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis, il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était M. de Braun, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie.

Octobre. Du côté d'Altstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher

escarpé , qui en borne une partie ; aux deux côtés de ce rocher se présentaient cinq bataillons prussiens , aux ordres de M. de Retzow , derrière des abatis qui en forme de croissant allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit ; cinq cents pas derrière ce poste , 6 bataillons et 5 escadrons occupaient le défilé de Burckersdorf ; derrière ce défilé se trouve une chaîne de rochers âpres et escarpés , nommé le Ziegenruck , qui , embrassant tout ce terrain , aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là , les Saxons avaient donc trois postes à forcer consécutivement , les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évasion de ce côté qu'ils commencèrent dès le onze d'octobre à établir leurs ponts. Les Prussiens se gardèrent bien de les traverser dans cet ouvrage. Leur descente de Tirnsdorf vers l'Elbe était assez praticable ; mais lorsque leurs ponts furent achevés , et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altstadt , ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit qui servait aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire passer deux bataillons ; les pluies abondantes qui tombèrent , achevèrent d'abymer ce chemin ; ils furent obligés d'abandonner leurs canons , qu'il était impossible de transporter à l'autre rive ; ainsi toute leur artillerie resta sur les retranchemens qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur passage fut cause que la cavalerie , l'infanterie , le bagage , l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle et en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13 , avant le jour , le prince Maurice d'Anhalt fut le

premier averti de l'évasion des Saxons ; l'armée prit sur le champ les armes , et se mettant sur sept colonnes , elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna , tout abandonnés qu'ils étaient de leurs défenseurs ; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein et Rottendorf. M. de Ziethen , avec ses housards , attaqua aussi-tôt l'arrière-garde de l'ennemi , et la poussa jusqu'à Tirmsdorf ; les compagnies franches , et les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde , d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice , qui survint , envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline , que les Saxons , surpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendaient pas , et mis en désordre , prirent soudain la fuite ; les housards se jetèrent sur le bagage , qu'ils pillèrent ; et les chasseurs se glissèrent dans un bois voisin de l'Elbe , d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne , qui achevait de passer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête ; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont ; le courant l'entraîna jusqu'à Rathen , où les Prussiens le prirent. Le prince Maurice fit aussi-tôt camper les troupes sur les hauteurs de Struppen ; leur gauche allait vers l'Elbe , et leur droite se prolongeait derrière un ravin profond qui va se perdre du côté de Hennersdorf. Telle était la situation des choses , lorsque le roi arriva avec ses dragons à Struppen. Les Saxons attendaient un certain signal dont ils étaient convenus avec les Impériaux , pour attaquer de concert les Prussiens ;

ce signal ne se donna point ; ce qui acheva de leur faire perdre toute espérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont M. de Retzow était posté, qu'il leur était impossible de se faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le roi de Pologne, qui s'était réfugié au Kœnigstein, pressait de-là vivement ses généraux d'attaquer M. de Retzow à Lilienstein, et le comte Rutowsky lui remontrait à son tour avec force l'inutilité de cette entreprise, qui mènerait à une effusion de sang et à un massacre dont, après tout, le roi ne pourrait tirer aucun avantage. M. de Braun se trouvait dans un cas aussi embarrassant, mais moins fâcheux ; il avait devant lui un corps de troupes prussiennes, supérieur en nombre ; et comme toute communication lui était coupée avec le Kœnigstein, qu'il rencontrait des empêchemens physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, et qu'il avait à craindre que, ces troupes se rendant prisonnières à son insçu, il n'eût aussi-tôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saxonne désespérée, et ne pensant plus Octobre. qu'à sauver son propre détachement, il se retira le 14 en Bohême. Les housards prussiens le suivirent ; M. de Warneri battit son arrière-garde et passa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que se firent les généraux saxons et les généraux autrichiens ; ils avaient tort les uns et les autres. Le général saxon qui avait fait le projet de cette évasion, était le seul coupable ; il avait sans doute consulté des cartes fautives ; il n'avait jamais

été sur les lieux , dont la situation lui était inconnue ; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître ? Ces lieux tout à fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient dessein d'y faire , furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent ; tant l'étude du terrain est importante , tant la situation des lieux décide des entreprises militaires et de la fortune des Etats. Le roi de Pologne fut , du haut du Kœnigstein , spectateur de la situation déplorable où se trouvaient ses troupes , manquant de pain , entourées d'ennemis , et ne pouvant pas même , par une résolution désespérée , se faire jour aux dépens de leur sang , parce que toute ressource leur était ôtée ; pour ne les point voir périr de faim et de misère , il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre , et qu'elles missent bas les armes.

Le comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit , et les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette guerre ; comme on comptait sur leur parole , on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu , le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux , les étendards et les timbales qui appartenaient à ses troupes ; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein. Mais dans le temps même qu'il tâchait d'adoucir le sort du roi de Pologne , celui-ci concluait en secret un traité avec l'impératrice-reine , par lequel il lui cédait , moyennant un certain sub-

siste,

fide, 4 régimens de dragons et 2 pulks d'ulans; qu'il entretenait en Pologne : ces procédés ne servaient qu'à justifier la conduite que les Prussiens avaient tenue jusqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la scène qui venait de se passer, demanda le libre passage pour sa personne, afin d'aller s'établir en Pologne; non-seulement on le lui accorda, mais on poussa l'attention jusqu'à faire retirer toutes les troupes prussiennes qui se trouvaient sur son passage, pour dérober à sa vue des objets qui ne pouvaient que lui faire de la peine; il partit le 18 avec ses deux fils et son ministre pour Varsovie.

L'armée saxonne qui venait de se rendre, consistait en 17,000 têtes; l'artillerie qu'on prit, passa 80 pièces de canon. Le roi distribua ces troupes, et en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie; mais il commit la faute de n'y point mêler de ses sujets, à l'exception des officiers, qui étaient tous de ses Etats; cette faute influa dans la suite sur le peu d'usage qu'on tira de ces régimens, et sur les mauvais services qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le roi retourna en Bohême, pour en retirer son armée. Le maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowositz, et se replia sur Linay, sans que l'ennemi le suivît; le régiment d'Itzenplitz, qui gardait un gué de l'Elbe au village de Solefel, fut attaqué cette nuit même et se défendit si bien, que non content de repousser l'ennemi, il lui fit encore des prisonniers; de Linay l'armée continua paisiblement sa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Gishubel,

et arriva le 30 en Saxe; le roi la fit cantonner entre Pirna et les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du roi entrait en Saxe, le maréchal de Schwérin quittait les environs de Kœnigsgrätz et se retirait en Silésie. Comme il était en marche vers Skalitz, il fut suivi par quelques milliers de Hongrois, qui harcelaient son arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendait pas raillerie, se mit à la tête d'une partie de sa cavalerie, fondit brusquement sur eux, les défit, et les poursuivit jusqu'à Smirfitz; après quoi il reprit tranquillement sa marche, et se trouva avec son armée, le 2 de novembre, sur la frontière de la Silésie.

Novem.
bre.

La tranquillité dans laquelle se tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la division qu'on envoya à Chemnitz et à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, et fit retrancher les postes d'Ausche, d'Oelsnitz, et du Basberg. M. de Hulfen commandait les brigades de Freyberg et de Dippoldiswalde, et tenait les postes de Sayda, de Frauenberg et d'Einsidel: Le roi confia à M. de Zastrow la gorge de Gishubel, et le passage de Hœhlendorf; de-là en passant l'Elbe, le cordon prenait de Dresde par Bischofswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons et d'autant d'escadrons était prête à porter des secours où le besoin le demanderait. M. de Lestwitz se tenait à Zittau avec 6 bataillons; pour assurer sa communication, il avait des détachemens à Hirschfelde, Ostritz, et Marien-

thal. Le prince de Bévern avait les postes de Gœrlitz et de Lauban sous ses ordres, avec 10 bataillons et 15 escadrons. M. de Winterfeld et le prince de Wirtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuaient le cordon, en prenant de Greiffenberg et Hirschberg, à Landshut et Friedland. M. de Fouqué couvrait le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neustadt, et servit à couvrir la haute Silésie contre les incursions que les Impériaux auraient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

C H A P I T R E V.

De l'hiver de 1756 à 1757.

L'INVASION des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe; plusieurs cours n'en savaient pas les raisons, ou, ne voulant pas même les connaître, blâmaient et désapprouvaient la conduite du roi. Le roi de Pologne criait contre la violence des Prussiens; ses ministres dans les cours étrangères exagéraient les maux de la Saxe, envenimaient et calomniaient les démarches les plus innocentes du roi. Ces clameurs retentissaient à Versailles, à Pétersbourg, et par toute l'Europe. Le roi de France était déjà piqué de ce que le roi de Prusse, au lieu de renouveler le traité de Versailles, venait de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres.

D'un côté les ministres autrichiens aigrissaient l'esprit de la nation française, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre on se servait des larmes de la dauphine pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le roi très-chrétien se rendit à d'aussi vives sollicitations, et résolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne suspendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent et naturel; M. de Btoglio, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère. C'était l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours. La commission dont il était chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étaient bloqués dans leur camp de Pirna; il était demeuré à Dresde; il voulut, à différentes reprises, se rendre à Struppen auprès du roi de Pologne; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il essaya inutilement de passer la chaîne des vedettes; on lui opposa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politesse et tant de fermeté, qu'il ne put se rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Prusse et le roi de France. Cela impatienta la cour de Versailles, qui, sans chercher d'autres détours, renvoya M. de Knyphausen, ministre prussien à Paris, et rappela M. de Valori qui résidait à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le roi, à son retour de Bohême, de faire signifier à M. de Broglio à Dresde, où le roi établissait son quartier, que toute

intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des ministres, il n'était plus séant qu'un ambassadeur de France résidât dans un lieu où se trouvait sa majesté, et qu'il n'avait qu'à se préparer à partir incessamment pour aller trouver le roi de Pologne, auprès duquel il était accrédité. M. de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité et de hauteur que les ministres français savent prendre lorsqu'ils se souviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varsovie. La cour de Versailles, qui voulait la rupture, et qui ayant perdu de vue le point fixe de sa politique, de pousser la guerre par mer contre les Anglais, ne se conduisait que par ses caprices et des impulsions étrangères, déclara qu'elle regardait l'invasion des Prussiens en Saxe comme une violation de la paix de Westphalie, dont elle était garante; elle crut le prétexte de cette garantie suffisant pour se mêler de cette guerre, et pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avait été le promoteur de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, reçut le poste qu'avait eu M. Rouillé, et devint ministre des affaires étrangères. Enfin l'impétuosité française, qui pousse l'esprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconséquence des ministres, l'animosité dont le roi de France était déjà rempli contre le roi de Prusse, la nouveauté et la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la considérait comme un chef-d'œuvre de politique. Les ministres impériaux étaient seuls à la mode; et ils se servirent si adroitement de

l'influence qu'ils avaient dans le conseil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France était obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent si bien, que le printemps suivant 100,000 français passèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent sommés par le ministère de Versailles de remplir la garantie du traité de Westphalie: le sénat de cette nation était depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les constitutions du royaume défendent en termes exprès et positifs de ne point déclarer la guerre sans le consentement des trois ordres qui forment la diète ou les Etats généraux, les partisans de la France violèrent cette loi fondamentale; et passant par-dessus toutes les formalités usitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les mesures que le roi de France leur prescrivait. Pendant que la cour de Versailles préparait si laborieusement les moyens de bouleverser l'Allemagne, un fou pensa causer une révolution en France; c'était un fanatique obscur, qui ayant servi en qualité de domestique dans un couvent de jésuites en Flandre, se proposa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, pour y épier le moment d'exécuter son abominable projet. Un soir que le roi devait partir pour Choisi, cet insensé se glisse dans la foule, approche du roi par derrière, et lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur le champ; la blessure du monarque fut trouvée légère; le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes qu'il avait chargées par ses dépositions, mais qui, étant innocentes, recouvrèrent la liberté; et jusqu'à

présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monstre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agissait si puissamment à Versailles, n'était pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe ; elle dépeignait à Pétersbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires ; c'était une injure faite à la Russie ; c'était braver les forces de cet empire ; c'était un mépris manifeste des garanties que l'impératrice Elisabeth avait données au roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguaient à Pétersbourg des calomnies contre la Prusse ; et les sommes d'argent qu'ils y répandaient, ne furent pas inutiles à leur dessein. Pour hâter la marche des troupes russes, l'impératrice-reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'impératrice Elisabeth ; cette somme était proprement payée par la France : c'était l'évaluation du contingent qu'elle devait à l'Autriche, qui par ce subside engageait la Russie à déclarer la guerre à la Prusse.

Cependant les ministres de l'impératrice-reine ne travaillaient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les Etats de l'Empire ; de leur côté les Français intimidèrent la diète par leurs menaces, au point qu'elle souscrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut résolu par les conclusions de cette diète que le St Empire formerait une armée d'exécution, qui s'avancerait tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghausen, maréchal au service d'Autriche.

Alors le fiscal de l'Empire se mit sur les rangs ; il avança que les rois de Prusse et d'Angleterre devaient être mis au ban de l'Empire : quelques princes représentèrent que si autrefois l'électeur de Bavière avait été condamné à ce ban , cela ne s'était fait qu'après sa défaite à la bataille de Hœchstædt , et que dès que les armées impériales en auraient gagné de pareilles , il serait libre à chacun de procéder contre les deux rois. La France comprit que si l'on se précipitait à publier cet arrêt , la cour de Vienne commettait sa dignité , et qu'il y aurait à craindre de plus , que les deux rois et leurs adhérens ne se séparassent entièrement du saint Empire romain ; ils firent toutes ces représentations à Vienne , et conseillèrent à la reine d'attendre les succès de la fortune pour penser ensuite aux mesures ultérieures qu'elle aurait à prendre. Quoique cet avis prévalût , cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence et une grossièreté insupportables contre des rois , envers lesquels des ennemis même observent communément des procédés honnêtes et respectueux. Il aurait été difficile de répondre aux écrits injurieux et amers de cette diète , si M. de Plotho , ministre du roi à Ratisbonne , n'eût pas eu le talent et l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'était pas plus doux ; on le distinguait néanmoins des écrits du fiscal par des insolences pleines de fierté et par quelque chose de plus piquant , mêlé d'arrogance et de hauteur. Le roi indigné contre ces procédés , fit insinuer à l'impératrice qu'on pouvait être ennemi sans se dire des injures , qu'il suffisait aux souverains de vider leurs débats par l'épée , sans

prostituer leur dignité par des écrits en style des halles : ces remontrances furent long-temps vaines, et n'acquirent de poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armait contre les rois de Prusse et de la Grande-Bretagne, l'Angleterre se trouvait dans une subversion générale, qui engourdissait le gouvernement, et serait devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, si des changemens survenus à propos n'avaient encore à temps redressé les choses. Les dissensions domestiques qui agitaient l'intérieur de l'Etat, étaient fomentées par le duc de Cumberland, qui se flattait de parvenir à remplir de ses créatures les premiers postes ; c'était lui qui avait soulevé la nation contre les Français ; c'était lui qui avait allumé la guerre, dans l'espérance que le ministère ne pourrait pas se soutenir en un temps de trouble. Les premières entreprises des Anglais tournèrent si mal, qu'ils perdirent Port-Mahon ; ce fut-là le prétexte dont se servit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcastle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les esprits s'échauffèrent, l'animosité des partis redoubla, et tant de ressorts furent mis en œuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcastle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, résigna ses emplois ; le parti de Cumberland triomphant fit donner les sceaux au Sr. Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put se soutenir ; M. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avait fait obtenir par tant d'intrigues, et le duc de Newcastle rentra dans ses charges. Ces déplacemens de ministres

L'hiver
de 1756
à 1757.

n'auraient cependant pas tiré à conséquence, s'il n'en avait résulté une espèce d'inaction et de léthargie dans les affaires; les ministres et les grands étaient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des mesures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenaient aucune mesure pour la campagne prochaine. Personne ne pensait à former des projets pour la guerre de mer jusqu'alors malheureuse, encore moins pour la guerre qui était sur le point d'embraser l'Allemagne. Ce qui intéressait le plus le roi dans ce moment, c'était de faire prendre aux Anglais des mesures relatives à la guerre du continent; et comme il prévoyait en gros sur quoi pourraient rouler les opérations de l'armée française dans l'Empire, il envoya au roi d'Angleterre un projet qu'il avait dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire roulait sur les points suivans: il proposait de maintenir Wésel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on restait le maître de passer le Rhin; il demandait qu'on rassemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe, entre Wésel et Lippstadt; cette position donnait l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Wésel. De plus, si les Français marchaient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avancant vers Francfort, les obligeait à quitter prise, et en attendant que les opérations auraient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wésel aurait assez occupé les Français, pour donner le temps de venir à son secours; d'ailleurs, tant que cette place tenait, il n'était pas à

présumer que les troupes françaises du bas Rhin s'enfonçassent trop dans la Westphalie. Le roi d'Angleterre , qui s'était peu appliqué à ces sortes de matières , lut le projet sans en comprendre l'importance , et comme il y était question de soutenir Wésel , il se défia des raisons dont le roi de Prusse se servait ; il avait en revanche une confiance entière en ses ministres de Hanovre , qui ne cessaient de lui représenter qu'il fallait se borner à la défense du Wésel. Cette idée était fautive en tout sens , parce que le Wésel est presque généralement guéable , et que sa rive opposée à l'électorat de Hanovre domine l'autre , de sorte que la nature n'a pas voulu , quoi qu'en pût dire M. de Munchhausen , que jamais général habile se servît de cette rivière dans le sens qu'il proposait. Son avis prévalut néanmoins , et tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre , fut qu'il consentît à faire repasser les troupes hanovriennes et hessoises en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le roi , les Anglais et les Hanovriens , mit le premier dans le cas de prendre des mesures différentes de celles qu'il avait imaginées pour le duché de Clèves et la forteresse de Wésel ; obligé d'abandonner cette place , il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages ; il fit transporter par mer à Magdebourg la nombreuse artillerie qui garnissait les remparts ; et la garnison eut ordre d'évacuer la ville , et de se retirer à Bielefeld , pour se joindre au printemps à l'armée alliée , qui devait s'y assembler sous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les ministres de Hanovre avaient donnée du crédit qu'ils avaient

sur l'esprit du roi d'Angleterre, il était clair que pour aller à la source d'où partaient les résolutions, il fallait s'adresser à eux. On avait tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de jurisconsultes qui n'avaient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais se croyaient égaux aux Marlborough et aux Eugène. Les intérêts du roi étaient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre, pour qu'il vît de sang-froid le mauvais parti qu'on allait prendre; se flattant de le prévenir, il envoya M. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magistrats présomptueux et ignorans les représentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avaient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conséquences, mais le tout en vain; s'il leur avait parlé arabe, ils l'auraient tout autant compris. Ces ministres, dont l'esprit était resserré dans une sphère étroite, ne savaient pas assez de dialectique pour suivre un raisonnement militaire; leur peu de lumières les rendait méfians, et la crainte d'être trompés dans une matière qui leur était inconnue, augmentait l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils soutenaient leurs opinions: toutes ces raisons rendirent la mission de M. de Schmettau infructueuse.

Les Français, plus fins qu'eux, leur avaient persuadé fermement qu'ils ne voulaient que traverser leur pays, que leur projet de campagne n'était calculé que contre le roi de Prusse; qu'en un mot ils voulaient assiéger Magdebourg, et que pourvu que les Hanovriens se tinssent spectateurs tran-

quilles de cette scène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays serait épargné, et leurs personnes en considération. Ces ministres furent la dupe de leur crédulité, et les Français les punirent de la perfidie qu'ils voulaient commettre envers le roi de Prusse, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitaient l'Europe, le roi était à Dresde; où la reine de Pologne lui donnait d'autres embarras. Cette princesse, en faisant complimenter tous les jours le roi par son grand-maître le comte de Questenberg, en lui prodiguant des assurances d'amitié, entretenait des intelligences secrètes avec les généraux autrichiens, et les avertissait de tout ce qu'elle était à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correspondance. Comme on fouillait exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandises et les paquets qui venaient de Bohème, on ouvrit un jour une caisse de boudins adressés à madame Ogilvi, grande-maitresse de la reine, qui avait des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins, on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ces correspondances. Cependant le même train continuait toujours, avec la différence qu'on s'y prenait avec plus de finesse. Ce n'était pas à quoi se bornait la mauvaise volonté de la reine; car elle envoyait des émissaires dans toutes les garnisons où le roi formait ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienstein; elle les faisait exciter à la sédition, à la

révolte et à la désertion. Elle en débaucha beaucoup, et fut cause qu'au commencement de la campagne des corps entiers se soulevèrent et passèrent du côté des ennemis. Le dessein du roi de Pologne et de ses alliés était de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre sur le pied où ils étaient avant que les Prussiens les prissent : ils rassemblèrent des soldats ; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'histoire ne fournit aucun exemple de la part des princes laïques. On dispensa les officiers saxons de la parole d'honneur qu'ils avaient donnée aux Prussiens de ne plus servir contre eux, et plusieurs officiers furent assez lâches pour obéir. Dans des siècles d'ignorance on trouve des papes qui relevaient les peuples du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à leurs souverains ; on trouve un cardinal Julien Césarini, qui oblige un Ladislas roi de Hongrie à violer la paix qu'il avait jurée à Soliman. Ce crime, qui autorisa le parjure, n'avait été que celui de quelques pontifes ambitieux et implacables, mais jamais celui des rois, chez lesquels on devrait retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reste de la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité et l'acharnement opiniâtre qui régnaient dans cette guerre, et qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France et l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens saxons les services qu'ils en attendaient : ils en furent pour leur argent et pour leur dispense.

Dans cette effervescence générale, les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étaient pour leurs

intrigues. Les corps que le roi avait en Lusace, furent les plus exposés aux entreprises qu'on forma contre eux. Cette province fait, du côté de Zittau, une espèce de pointe qui s'enfonce en Bohême et va toujours en se rétrécissant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avaient à Friedland, à Gabel, et à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchaient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent presque pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Lœwénstein était à la tête de l'un, et M. de Laschy, fils du maréchal, qui avait servi avec distinction en Russie, conduisait l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal, et quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendaient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. M. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille; et plusieurs soldats, dont on aurait pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de M. de Lestwitz à Zittau, celui du prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; l'inquiétude et l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement sur pied et en action. Mais les ennemis se fortifièrent, dans ces environs, des troupes de Flandre qui venaient joindre leur armée; à la longue la partie serait devenue inégale, et comme il fallait nécessairement des renforts aux Prussiens, pour qu'ils se soutinssent en Lusace, le

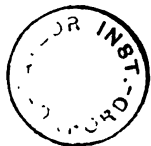
roi y fit avancer la réserve qui jusqu'alors avait occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. D'abord la destination de ces troupes avait été de joindre le maréchal de Lehwald , pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes ; mais le besoin le plus pressant l'emporta sur celui qu'on ne voyait que dans l'éloignement ; il fallait considérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne serait assez fort pour frapper un coup vigoureux et décisif ; au lieu qu'en rassemblant une grosse masse en Saxe, on pouvait espérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage assez considérable sur les Impériaux, pour que leurs alliés en fussent étourdis, et que même quelques-uns d'eux se désistassent des desseins de guerre et de conquête qu'enfantait leur ambition.

Les régimens prussiens qui venaient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de mars à Gœrlitz ; on les employa à fortifier les postes qui n'étaient pas assez garnis de troupes, et depuis qu'ils furent en Lusace, les ennemis se tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le roi fit un tour en Silésie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwérin ; ils se virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, et l'on prit les mesures les plus justes pour en dérober la connaissance à l'armée même ; après quoi le roi retourna en Saxe, et tout s'y prépara, ainsi qu'en Silésie, à exécuter ces desseins aussi-tôt que la saison et les arrangemens relatifs aux subsistances pourraient le permettre.

CHAPITRE

C H A P I T R E V I.



Campagne de 1757.

LES troupes prussiennes entrèrent en cantonnement Avril. sur la fin de mars ; elles étaient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandait aux environs de Zwickau ; le roi avec le gros de l'armée se tenait entre Dresde , Pirna , Gishubel et Dippoldiswalde ; le prince de Bévern avait rassemblé aux environs de Zittau le corps qui avait hiverné en Lusace , et le maréchal de Schwérin s'était avancé avec son armée sur les frontières de la Bohême , entre Glatz , Friedland et Landshut. Le projet de campagne qu'on avait formé , était que ces quatre corps pénétrant à la fois en Bohême , arrivassent par différentes directions à Prague , qui leur servirait de point de ralliement. On pouvait se promettre que ce grand mouvement jetterait une confusion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers ; on pouvait espérer d'en surprendre quelques-uns et d'avoir occasion d'engager des affaires particulières avec les autres , pour en faire périr une partie en détail ; ce qui donnerait un ascendant et une supériorité aux Prussiens pour le reste de la campagne , et pourrait les mener à une action décisive , dont le succès fixerait le sort de cette guerre. Rien n'était plus important que de cacher ce projet ; il ne pouvait réussir qu'en en dérobant la connaissance et le soupçon même aux

- joindre M. de Braun Cette division étant informée du passage des Prussiens , se replia sur Welwarn , sans qu'il fût possible de l'entamer , parce que la moitié de l'armée avait à peine passé la rivière. Le maréchal Braun ne tarda pas à s'apercevoir que son poste était tourné ; il comprit qu'il ne pouvait se joindre avec les troupes qui lui venaient , qu'en se retirant à Welwarn , et il se mit aussi-tôt en marche pour y arriver ; les houlards prussiens harcelèrent son arrière-garde , et
28. firent quelques prisonniers. L'armée du roi se campa à Budin , et employa le lendemain à réparer les ponts de l'Eger , pour assurer la communication de la Saxe ; les magasins importants que les ennemis avaient à Martinowe , a Budin , et à Karwatitz , tombèrent entre les mains des Prussiens ; ce qui facilita considérablement la subsistance des troupes De Budin l'armée s'avança sur Welwarn , que l'ennemi venait d'abandonner , et l'on poussa jusqu'à Tuchomirfitz une avant-garde composée de 40 escadrons , et de tous les grenadiers
30. de l'armée ; le roi qui s'y trouvait , vit l'armée de M. de Braun , qui était encore en marche ; derrière ces colonnes qui défilaient , suivait une arrière-garde dont la contenance mal assurée fit naître l'envie de l'attaquer. M. de Ziethen donna dessus et fit
- Mai. 300 prisonniers. Dès le commencement , les ennemis s'étaient postés sur le Weissenberg ; ils l'abandonnèrent le 2 de mai ; l'avant-garde prussienne s'en saisit et vit l'ennemi passer la ville de Prague , et prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du roi occupa le même jour tous les environs de la ville , et en forma une espèce de circonvallation ; sa droite s'appuyait à la haute Moldau ,

d'où le camp allait , en embrassant St. Roch et le couvent de la Victoire , s'appuyer à Podbaba à la basse Moldau.

Durant cette marche de l'armée du roi , le prince de Bévern avait poussé de son côté les opérations avec vigueur ; il était entré le 20 d'avril en Bohème , en s'avançant par Krottaw et Kratzén sur Machendorf ; sa cavalerie battit en marche un détachement autrichien , qui s'avançait pour faire une reconnaissance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une position avantageuse ; le comte de Kœnigseck commandait ce corps , dont on évaluait la force à 28:000 combattans. Ce fut le 21 d'avril que le prince de Bévern se mit en mouvement pour l'attaquer ; il s'avança sur deux colonnes , prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie ; il fallait passer une chaussée pour y arriver. Ce défilé , que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mousquetterie , n'arrêta guère les Prussiens. Au-delà de ce passage se trouvait le corps de M. de Kœnigseck , auquel il avait donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle , et se trouvait rangée en trois lignes sur une petite plaine , enchaînée entre les deux ailes d'infanterie qui allaient en avançant , le dos appuyé à d'épaisses forêts , ayant en quelques endroits des abatis devant elle , et des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi ; 15 escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine , et la mirent en déroute. Le prince de Wurtemberg y fit des prodiges de

valeur. Alors M. de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi, et les redoutes qui couvraient Reichenberg, et quoiqu'il traversât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmstadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit en hauteur jusqu'à Kochlitz et à Dorffel; la difficulté de ce terrain montueux, et l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puissent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Prussiens ne passa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avait pas opposé une résistance opiniâtre. Le prince de Bévern suivit à Libenau M. de Kœnigseck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé son monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entreprises.

De ce côté les Prussiens n'auraient pu pénétrer plus avant en Bohême, si le maréchal de Schwérin, en survenant, ne les eût secondés à propos. L'armée de Silésie fut la première qui entra en Bohême le 18 avril; elle déboucha dans ce royaume par 5 différens chemins: une de ces colonnes, qui se dirigeait sur Schatzlar, pensa y surprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvaient; celle qui prenait la route de Guldene-Els, rencontra 300 pandours qui, d'un rocher escarpé, défendaient le passage aux Prussiens; M. de Winterfeld trouva le moyen de

faire gravir contre ces rocs quelques troupes , qui prirent ces pandours à revers , et les passèrent au fil de l'épée : les trois autres colonnes , qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin , joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'était passé du côté du prince de Bévern , se porta derrière M. de Kœnigseck , qu'il pensa surprendre dans son camp de Libenau ; les Autrichiens décampèrent en hâte et voulurent diriger leur marche sur Jung-Buntzlau ; M. de Schwérin les y prévint encore , et s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avaient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Lusace joignit l'armée de la Silésie. Cependant M. de Kœnigseck s'avancait à grandes journées vers Prague ; le maréchal le suivit à Bénatek , d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près , M. de Wartenberg , qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autrichienne , forte de 1500 hommes , dont le plus grand nombre fut tué ou pris ; mais ce brave général , un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée , y perdit la vie , et fut universellement regretté. M. de Fouqué marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Buntzlau , s'y arrêta jusqu'au 4 de mai , pour rétablir les ponts de l'Elbe , que l'ennemi avait rompus pour assurer sa retraite. Le même jour le maréchal fit passer la rivière à son armée , et se campa à un mille et demi de Prague.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avait commandées l'année précédente , n'était pas

encore assemblée ; le maréchal Daun en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens , ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée , et de la mener droit à Prague ; M. de Braun l'attendait avec d'autant plus d'impatience , qu'il voyait que toutes les forces des Prussiens allaient incessamment fondre sur lui. Le roi était instruit de la marche du maréchal Daun ; mais son armée ne pouvait rien entreprendre contre M. de Braun , qui était couvert par la Moldau et par la ville de Prague ; d'ailleurs les choses en étaient venues au point , que le sort des deux armées devait nécessairement se décider par une bataille ; et puisqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau , le roi résolut d'attaquer M. de Braun avant sa jonction avec M. Daun. Pour cet effet on construisit un pont sur la Moldau près de Selz , et le roi le passa à la tête d'un détachement de 20 bataillons et de 40 escadrons ; c'était le 5 de mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la position des ennemis ; il trouva le front de M. de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer , et s'aperçut qu'en tournant la droite des ennemis , le terrain présentait un aspect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis ; on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyait sur la montagne de Ziska , et se trouvait protégée par les ouvrages de Prague ; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait son front ; la droite se terminait sur une hauteur , au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholi.

Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre M. de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, et de longer dans la plaine. A cette fin le roi changea son ordre de bataille : l'armée avait défilé en colonnes rompues ; on la mit sur deux lignes, et on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Postchernitz. Dès que M. de Braun s'aperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche et sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquels il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle. C'était précisément ce qu'on voulait. L'armée du roi poussa à Bichowitz par des défilés et des marais qui séparèrent un peu les troupes ; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui présentait précisément la distance qu'il lui fallait pour se former ; et emboîtée entre ce village et cet étang, ses flancs se trouvaient à l'abri d'insulte ; elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne ; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, et la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés, avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence ; ils essayèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repoussés, mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers et la moitié des bataillons étaient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui, malgré son grand âge, conservait encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, et saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le

conduisit à la charge, et fit des efforts de valeur extraordinaires ; mais comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il succomba et fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvrait d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites ; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswic avec quelques régimens, et le combat se rétablit d'autant plus facilement, que M. de Treskow avec sa brigade, qui était tant soit peu plus à droite, avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer les régimens de Charles et de jeune Brunswic, joignit M. de Treskow, et avec ce corps poussa l'infanterie autrichienne au-delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis ; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre ; malheureusement les houfards et les dragons étaient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyait, et ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui, sans cette circonstance, aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec des houfards vers la Saffawa, où s'était sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait ; mais elle ne laissa pas

d'être engagée par l'imprudence de M. de Mannstein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasait à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le prince Henri et le prince de Bévern, qui, en désapprouvant sa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne gravit contre des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand de Brunswic s'apercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avait plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos: ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Saffawa par le corps du roi derrière eux, au village de Michéle, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de se sauver du côté du Wischerad, où la cavalerie du roi les repoussa à trois reprises; ils essayèrent aussi d'échapper du côté de Königsaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied desquelles ils devaient passer. On savait à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague; toutefois on en ignorait le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville et de la bloquer, aussi bien que l'obscurité et l'espèce de confusion qui suit les victoires, purent le permettre. Cette

bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à 8 heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle : les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits prisonniers, parmi lesquels 30 officiers ; on leur prit d'ailleurs 11 étendards et 60 pièces de canon : la perte des Prussiens monta à 18,000 combattans, sans compter le maréchal de Schwerin, qui seul valait au-delà de 10,000 hommes. Sa mort hétrissait les lauriers de la victoire, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie prussienne ; Mrs. de Fouqué et de Winterfeld furent dangereusement blessés : là perdirent la vie M. de Hautcharmoy, M. de Goltz, le prince de Holstein, M. de Mannstein, d'Anhalt, et nombre de vaillans officiers et de vieux soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le roi envoya M. de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre ; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine ; et d'apprendre avec certitude que 40,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étaient enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des mesures différentes ; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, allait par Michéle aboutir à Podoli à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branick sur la basse Moldau. La ville de Prague ne saurait

être considérée comme une place de guerre ; située dans un fond , elle est entourée par des vignes et des rochers qui la dominent également de tous les côtés ; ses fossés sont secs , les ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère , les parapets en beaucoup d'endroits trop minces , les courtines trop longues ; tous ces ouvrages avaient été si fort négligés pendant la paix , qu'en différens endroits ils étaient insultables , mais la garnison ne l'était pas ; pour l'attaquer en forme , il fallait une armée plus nombreuse que la prussienne , sur-tout après les détachemens qu'on avait été obligé de faire , et dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le roi se contenta de bloquer la ville , en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu , par un bombardement , aux magasins d'abondance ; on fit venir des mortiers et du canon ; on établit trois grandes batteries , l'une à la montagne de Zi-ka , l'autre devant Michéle , et la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strohhof ; mais tout cela fut inutile ; la ville avait des bastions casematés , où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussienne.

Pendant que ces arrangemens se faisaient autour de Prague , le maréchal Daun s'était avancé avec son corps à Teutschbrodt ; d'abord le roi lui opposa M. de Ziethen , et peu de temps après le prince de Bévern , qui se trouvant à la tête de 20,000 hommes , se porta premièrement à Kaurzim , puis à Kuttenberg , faisant toujours reculer devant lui le maréchal Daun ; celui-ci se retira jusqu'à Haber ; mais chaque pas qu'il faisait en arrière , l'approchait de ses secours , et lui

donnait le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant sauvés au-delà de la Saffawa, purent le rejoindre. D'un autre côté le roi fit partir pour l'Empire le colonel Mayer avec ses volontaires et environ 500 houlards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, et en même temps pour alarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violait toutes les règles de la bienfiance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de-là il s'étendit vers Nurnberg; il fit désertre de Ratisbonne ces députés arrogans, qui se croyaient les juges des rois, et de-là il pénétra dans le haut Palatinat. L'électeur de Bavière et plusieurs princes, à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine, si une de ces révolutions ordinaires à la guerre, et qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces vicissitudes qui renverfaient tantôt les espérances des Prussiens, tantôt celles des Impériaux. Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens faisaient des sorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohthof. Le prince Ferdinand de Prusse y accourut et les rechassa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une sortie du côté du Wischerad, avec si peu de précaution et de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podoli, le

canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une sortie du Petit côté; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 soldats; mais bientôt M. de Retzow les repoussa et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent dans ce siège les ennemis et les éléments à combattre; un orage violent et des nuages qui crevèrent, grossirent subitement les eaux de la Moldau; leur impétuosité brisa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, et à Podoli on les recouvra. Le grand nombre des bombes que les Prussiens avaient jetées dans Prague, avaient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avait même consumé une boulangerie des ennemis; les déserteurs déposaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville; ni par la force, ni par la ruse, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avait que la famine et le désespoir qui pussent forcer le prince de Lorraine à se faire jour, l'épée à la main, à travers les assiégeans; car ils étaient fortifiés dans leurs quartiers, de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réussi, si on avait pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laissé

le prince de Bévern campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Haber; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires et de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en sorte que son armée, composée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, se trouvait forte alors de 60,000 combattans. L'accroissement de cette armée dérangeait toutes les combinaisons précédentes des projets du roi; il fallait nécessairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne; d'un autre côté il était dangereux d'affaiblir l'armée du siège, qui avait une vaste circonférence à défendre, et qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen, en économisant les postes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons et de 20 escadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner, mais ce ne devait pas être pour long-temps, ou le blocus en aurait souffert. Pour que l'on prît Prague et l'armée qui la défendait, il était indispensable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étaient que sur une ligne, et ne pouvaient défendre leur front et leur dos en même temps; et parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auraient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces considérations

rations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bévern, et juger sur les lieux du parti qu'il serait plus convenable de prendre. Le roi partit le 13 de Prague; M. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Saffawa, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient d'infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwartz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bévern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuky; c'était M. de Nadaſti, qui avait pris cette position, par laquelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin, sur le chemin de Kolin, deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnaître, que c'était le prince de Bévern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait, la nuit survint avant l'arrivée du prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bévern, auquel on ne s'attendait pas; il le fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille; il avait été attaqué le 13 à Kuttenberg par M. de Nadaſti, qu'il avait repoussé, en même temps que le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc qui l'avait obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, et de prendre celle de

Juin.

Kolin ; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wisoka se préparaient à l'attaquer le lendemain ; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au-devant du détachement prussien, qu'il savait en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnaître les chemins de Wisoka, pour juger de la disposition où se trouvaient les ennemis ; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts, et du nombre des pandours qui les remplissaient. Le même jour 4,000 cravates attaquèrent un convoi qui venait de Nymbourg à l'armée ; il était escorté par 200 fantassins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri ; ce brave officier se défendit 3 heures contre le nombre qui l'assaillait, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, et l'on ne trouva à dire à son monde que 7 blessés ; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire, qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étaient campés n'était pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sûreté ; le roi voulait se porter avec l'armée à Scwoischitz, dont les environs sont susceptibles de défense ; mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paraître celle du maréchal Daun, qui se forma près de Scwoischitz en une espèce de triangle, dont la gauche tirait vers Zäsimuky et la droite vers l'Elbe ; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz était

couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentait un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens ; l'armée prit une autre direction ; elle gagna plus vers la gauche et s'approcha de Nymbourg ; elle se campa ayant Planiany vers la gauche de son front, et à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvait être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avaient à Nymbourg ; on contraignit ce corps à se replier, et il prit poste sur une hauteur derrière Planiany, où il demeura la nuit. La situation du roi devenait de jour en jour plus critique et plus embarrassante ; sa position ne valait rien : son camp était étroit, acculé contre des montagnes ; son front se trouvait à la vérité inabordable par le marais et le ruisseau qui séparaient les deux armées ; mais il n'en était pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun était maître de tourner dès qu'il le voudrait, en se portant de Zasmuky sur Malotitz. Si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée était prise en flanc et battue sans ressource. Il se présentait d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût possible de les concilier tous, et l'on ne pouvait en négliger aucun sans un préjudice considérable. Il fallait couvrir les magasins de Brandeis et de Nymbourg, d'où l'armée d'observation tirait son pain ; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible, une armée supérieure du double, d'y détacher des troupes, ou d'en appro-

cher. Plus l'infériorité des Prussiens devenait sensible, plus ils avaient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable; car en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impossible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de la Saffawa, serait venu à dos des corps prussiens qui campaient entre Branick et Michéle, et cette armée du siège, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine aurait fait une sortie, se serait trouvée entre deux feux, et aurait par conséquent été totalement battue. Si le roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de se retirer à Kosteletz ou à Teutschbrodt, il y trouvait des camps plus avantageux; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en subsistaient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe on couvrait les magasins, en laissant le chemin libre vers Prague; et en tirant plus vers la Saffawa, on protégeait mieux le siège, et l'on découvrait les dépôts, dont la perte s'en ferait promptement ensuivre, sans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée, en se retirant, se resserrait dans un pays épuisé et où les vivres avaient été consumés d'avance. Il se présentait d'autres considérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandait une armée de 60,000 hommes que l'impératrice-reine avait rassemblée à grands frais; était-il à présumer qu'on souffrit impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les Prussiens firent dans Prague le prince de Lorraine et 40,000 hommes prisonniers de guerre en présence

de cette armée ? On savait même que le maréchal Daun avait ordre de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agissait donc proprement de se déterminer, ou à laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir et à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le maréchal Daun se trouvait fort, il était impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille, et qu'il aurait été honteux pour les armes d'en lever le siège à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis était d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeait d'en venir à une décision ; c'est qu'en gagnant encore une bataille, le roi prenait sur les Impériaux une entière supériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains et indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité. Les Français se seraient trouvés dérangés et peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seraient devenus plus pacifiques et plus circonspects. La cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions, parce que le roi se ferait vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, et même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste.

On se mit en marche le 18 de grand matin. M. de Treskow, avec l'avant-garde, délogea d'abord ce corps ennemi qui s'était campé la veille sur les

hauteurs derrière Planiany ; ce début était nécessaire pour nettoyer le chemin de Kolin , sur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes. Elle défila sur deux lignes par la gauche , vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun , qui découvrit le mouvement , changea aussi-tôt son front , et marchant par sa droite , longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. M. de Nadaſti s'était placé devant l'armée du roi avec 4 à 5,000 houlards , qu'un corps de cavalerie pouffait d'espace en espace , ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de presser ainsi ces troupes légères , jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il fallait occuper nécessairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas aussi promptement pour le bien des affaires , qu'il aurait été à désirer , le roi profita de ce temps pour assembler les officiers généraux , et pour convenir avec eux de la disposition de la bataille. Une auberge se trouvait sur le chemin que tenaient les troupes ; l'on y découvrait distinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avait rangé ses troupes , et toutes les parties du terrain sur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les mesures suivantes : il fut résolu d'attaquer la droite de l'ennemi , parce qu'elle était mal appuyée , et parce que c'était l'endroit le plus accessible ; le front des Autrichiens s'étendait sur des rochers âpres et escarpés , au pied desquels des villages dans la plaine étaient remplis de pandours ; mais plus ils étaient inexpugnables dans cette partie , moins ils l'étaient à leur droite ; l'endroit par lequel la gauche des Prussiens devait attaquer , était une hauteur qu'ils occupaient déjà ; de-là se présentait

un cimetière isolé, garni de cravates, et qu'il fallait emporter ; ensuite en tournant un peu plus à gauche, on prenait l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvait dans l'armée ; par cette raison le roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, et défendit sévèrement aux officiers qui la commandaient de dépasser le grand chemin de Kolin ; cela était d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupait un terrain inabordable : si la position que le roi avait prescrite à ses troupes avait été observée, il aurait été maître, durant l'action, de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Ziethen eut ordre de tenir tête à M. de Nadaſti avec 40 escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations ; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, M. de Hulsen partit à la tête de 7 bataillons et de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action ; des 24 bataillons qui restaient, 9 formèrent la seconde ligne et les 15 autres la première. Telle fut cette disposition, qui aurait rendu les Prussiens victorieux, si elle avait été suivie ; mais voici ce qui arriva. M. de Ziethen attaqua le corps de Nadaſti, dont la déroute fut générale ; il le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que, de toute la journée, il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du roi. A une heure après midi M. de Hulsen attaqua

le cimetière et le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance ; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout succédait aux vœux des Prussiens dans cette première attaque ; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hülse venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur ; cette ligne était en l'air ; le roi s'en aperçut, et la mena près du pied de cette hauteur ; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvaient dans sa ligne par les bataillons de la seconde ; il se rendit aussi-tôt à la droite, pour savoir de quoi il était question ; il trouva que M. de Mannstein, qui avait engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute ; il avait aperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenait, il lui prend fantaisie de les en déloger ; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes ; à son tour on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le roi arriva sur les lieux, l'affaire était si sérieusement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de retirer les troupes sans être battu ; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le roi n'en pouvait être que

spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita, en grand général, des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer M. de Hulsen jusqu'alors victorieux; il se soutint néanmoins, et si on avait pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille était gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne; les dragons de Norman donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, et lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites, l'infanterie prussienne du centre et de la droite avait gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup souffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisaient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devaient l'être, et comme il n'y avait ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'aurait détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, et renversa les régimens de Bévern et de Henri qui étaient derrière lui; l'ennemi s'aperçut de ce désordre; il lâcha aussi tôt sa cavalerie qui, profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le roi voulut faire charger des cuirassiers qui étaient à portée et qui auraient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement;

de tués que de blessés dans cette affaire ; le prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres dont les chevaux furent tués , seul trophée qu'il remporta de son expédition. Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis , prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit aux débris des troupes de Kolin. L'on supposait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi , et le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith , et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins ; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis. Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa , avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau , et bientôt à Böhmisch - Leippa. Le roi prit le chemin de Melnick , pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena ; il passa l'Elbe à Leutmeritz : afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse , il laissa le prince Henri avec un détachement à Trebutschau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendait dans la plaine entre Leutmeritz et Lowositz ; quelques bataillons occupaient le Pascopol et le défilé de Welmina ; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avait servi de dépôt pour le siège de Prague ; c'était le grand magasin et l'hôpital de l'armée ; cette ville , située dans un fond , ne pouvait se défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'environnent ; on travailla , aussi-tôt que les troupes y arrivèrent , à la débarrasser des malades , des munitions et de l'artillerie qu'on y gardait ; quelque activité qu'on mît à

Juillet.

presser tous ces transports, on ne put les achever que le 20 juillet. Au commencement de ce mois M. de Nadaſti s'approcha de l'armée, se campa à Gaſtorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Prussiens entretenaient entre le camp de Leutmeritz et celui de Leippa; en quoi il n'eut pas de peine à réussir, en répandant ses pandours dans les forêts et dans les défilés en grand nombre qui se trouvent dans cette partie de la Bohême. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le Sr. Laudon. Ce partisan, à la tête de 2,000 pandours, s'était posté au pied du Paſcopol, d'où il infestait les grands chemins, inquiétait les détachemens, et faisait des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à M. de Mannſtein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce général se faisait transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures, il était escorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannſtein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, et refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisait avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Le prince de Lorraine et le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis et suivirent le prince de Prusse; ils se campèrent à Nîmes, où ils tournaient son flanc gauche, et gagnaient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avait

envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tirait de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, et laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigoureuse résistance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restait, passe par Rumbourg et fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, et des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun la corde. M. de Schmettau, qui commandait l'avant-garde des Prussiens, trouva, en approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée; il domine sur la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les Impériaux de l'insulter. Le

maréchal Daun , excité par le prince Charles de Saxe , fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites , la plupart des toits sont en bardeau ; le feu y prit , le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois ; les maisons s'écroulèrent et les passages furent bouchés par les débris. Le prince de Prusse se vit obligé d'en retirer la garnison ; les troupes qui occupaient l'extrémité opposée , ne purent regagner l'armée , ne trouvant que des flammes et des ruines sur leur passage , de sorte que le colonel Dierke avec 150 pionniers , et le colonel Kleist avec 80 soldats du margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conséquence , on ne fut sensible à ce malheur qu'à cause du magasin considérable qui s'y trouvait. Après qu'il eut été consumé par les flammes , l'armée du prince de Prusse ne pouvant tirer sa subsistance et son pain que de Dresde , il aurait fallu transporter ce pain de 12 milles , pour qu'il arrivât au camp ; et comme il se présentait des difficultés insurmontables à ce transport , le prince fut obligé de se rapprocher de ses vivres ; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi , et prit une position pour l'armée , aux environs de Bautzen.

Dès que le roi fut informé de la perte de Gabel , il se proposa d'évacuer Leutmeritz , pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz était vide ; les munitions de guerre et de bouche étaient déjà arrivées à Dresde , et comme il n'y avait point de temps à perdre , le prince Henri passa l'Elbe : après qu'il eut rejoint le roi , l'armée alla se camper entre Sulowitz et Lowositz. M. de Nadasti , qui avait

Août

suivi l'arrière-garde de S. A. R. attaqua les grands-gardes du camp; on le reçut vertement; il fut repoussé avec perte, et repassa promptement l'Elbe. Les jours suivans l'armée se replia sur Linay, de-là sur Noëllendorf et sur Pirna. Un détachement de 200 hommes de nouvelles levées, qui gardait le Schreckenstein, fut attaqué et pris par M. Laudon; les postes d'Auffig et de Teschen furent évacués sans perte. Le roi laissa le prince Maurice à Gishubel; il lui donna 14 bataillons et 10 escadrons, pour défendre cette gorge, et se mit en marche avec le reste de ses troupes, voulant joindre le prince de Prusse à Bautzen. Ce prince, qui était tombé malade, quitta l'armée et ne fit depuis que languir. Le roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weissenberg; il en délogea M. de Beck, qui se replia vers Bernstadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres et préparer de nouveaux caissons, arrêterent le roi quinze jours. Ce prince était pressé par les progrès des Français à sa droite, et des Russes à sa gauche; il était obligé de détacher; ce qui lui inspira le dessein de marcher aux Autrichiens, et d'essayer de s'en délivrer, avant que de s'affaiblir par des détachemens; il se mit en marche le 16 pour Bernstadt; le roi menait la colonne de la gauche, le prince de Brunswick celle de la droite. Ils pensèrent entourer M. de Beck sur une montagne près de Sohland, et ce partisan ne se sauva qu'en perdant une partie de son monde. On apprit à Bernstadt qu'un détachement des ennemis s'assemblait à Ostritz; M. de Werner y fut aussitôt envoyé; il fut sur le point de prendre M. de

Nadaſti,

Nadaſti, dont il enleva le bagage, et les troupes qui l'eſcortaient. On trouva parmi ſes papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnait des avis à ce général de tout ce qu'elle ſavait des Pruſſiens, et lui propoſait quelques projets de ſurpriſe; le roi envoya ces originaux à M. de Finck, commandant de Dreſde, pour les montrer à la reine, afin qu'elle comprit qu'on était au fait de toutes ſes menées. Le roi détacha 5 bataillons de Bernſtadt, 17, pour prendre poſte à Gœrlitz, et avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campait encore à l'Eckartsberg, il ne fit faire qu'un mouvement à ſes troupes, pour qu'elles préſentaſſent le front aux Pruſſiens. Ce poſte était inattaquable; à la gauche une montagne taillée en forme de baſtion, hériffée de 60 pièces de douze livres, flanquait la moitié de ſon armée; devant le front s'étend dans un bas-fond le village de Wittgenau, le long duquel coule un ruiſſeau entre des rochers eſcarpés. Trois chemins ſe préſentaient pour traverser ce village, qui menaient à l'ennemi, et dont le plus large pouvait contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyait à la Neiſſe; au-delà de cette rivière campait M. de Nadaſti avec la réſerve de l'armée, ſur une hauteur d'où il pouvait, avec 30 pièces de gros calibre, balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étaient ſéparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée ſe paſſa à ſe canonner réciproquement. Le 18, lendemain on fit paſſer la Neiſſe à Hirschfeld à un corps aux ordres de M. de Winterfeld, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen d'engager une affaire

- avec M. de Nadaſti , ce qui aurait porté le maréchal Daun à le ſecourir , et aurait donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain ſ'oppoſa encore à cette entrepriſe , et il fallut y renoncer. Rien n'aurait été plus avantageux pour le roi , dans ces circonſtances , que d'engager une affaire déciſive ; il n'avait point de temps à perdre ; un gros de Français était à Erfurt ; l'armée du duc de Cumberland était acculée à Stade ; le duché de Magdebourg et la vieille Marche ſe trouvaient expoſés aux incurſions des Français ; une armée ſuédoïſe avait paſſé la Peene près d'Anclam ; les troupes des cercles
20. étaient en mouvement pour ſ'avancer en Saxe. Mais l'impoſſibilité de combattre dans ce terrain difficile et impraticable , et la néceſſité de faire de prompts détachemens obligèrent le roi à ſe retirer. L'infanterie ſe replia par ligne , ſans que l'ennemi fit mine de ſ'en apercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt , et ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick juſqu'à la Neiſſe ; au-delà de cette rivière le corps de M. de Winterfeld ſ'étendit juſqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz , avec laquelle M. de Grumbkow eut ordre de ſe rendre en Siléſie , pour nettoyer les frontières des partis ennemis qui y commettaient des déſordres , et pour veiller en même temps à la ſureté de la fortereſſe de Schweidnitz. Le roi remit le
25. commandement de l'armée au prince de Bévern , en lui adjoignant M. de Winterfeld , auquel proprement il donnait ſa confiance ; il leur recommanda ſur-tout de couvrir avec ſoin les frontières de la Siléſie ; après quoi il partit avec 18 bataillons et

30 escadrons , pour s'opposer aux entreprises des Français et des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne , tous liés les uns aux autres , nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée , commandée par le duc de Cumberland ; la liaison des choses exige que nous en fassions à présent une courte récapitulation.

Dès le commencement d'avril les Français occupèrent les villes de Clèves et de Wéfel, où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le comte de Gisors s'empara de Cologne , dont les Français avaient dessein de faire leur place d'armes. M. d'Etrées , qui devait prendre le commandement de l'armée , y arriva les premiers jours du mois de mai ; il s'avança le 26 et campa avec toutes ses troupes à Munster. Le duc de Cumberland rassembla les siennes à Bielefeld , d'où il avait poussé un détachement à Paderborn à l'approche de M. d'Etrées , dont l'armée se campa à Rhéda. Le duc se retira à Herford , sur quoi les Français envoyèrent un détachement dans le pays de Hesse , qui , n'y trouvant aucune opposition , s'empara de tout le landgraviat ; Cassel même , qui en est la capitale , se rendit après une faible résistance. Le duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéser , selon le projet des ministres de Hanovre , qui croyaient le passage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin , le fit passer à ses troupes sur les ponts qu'il avait fait préparer dans les villages de Rhemun et de Vlotho ; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden et de

Campagne du duc de Cumberland.

Juillet.

Hameln ; c'était y penser bien tard. Les Français de leur côté se portèrent sur Corbie ; un de leurs détachemens ayant passé le Wéser, donna lieu au duc de changer sa position, et il se campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y passer le Wéser. Le duc de Cumberland, qui s'attendait à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ses détachemens, et les rassembla à Hastenbeck, dont on lui avait dépeint la position comme admirable. La droite de son armée s'y trouvait bien appuyée, au centre les troupes se repliaient en forme de coude, devant elles se trouvait un bois et dans ce bois un ravin assez considérable. L'armée française s'approcha de celle des alliés ; le 25 se passa en reconnaissances de la part de M. d'Etrées, et en canonnades de la part du duc de Cumberland. Le lendemain les Français attaquèrent sa gauche en se glissant par ce ravin au fond du bois ; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunswic la reprit l'épée à la main, et fit connaître, par ce coup d'essai, que la nature le destinait à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, se détache de lui-même, rassemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les Français à dos, les chasse et s'empare de leurs canons et de leurs drapeaux : tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés ; M. d'Etrées, qui voit ses troupes en déroute, ordonne la retraite ; le duc d'Orléans s'y oppose ; enfin au grand étonnement de toute l'armée française, on apprend que le duc de Cumberland est

en pleine marche , et qu'il se replie sur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avait reprise avec tant de gloire , et la retraite se fit avec tant de précipitation , qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avait si bien mérité dans cette journée ; ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille , partit la nuit pour joindre l'armée , apportant ses trophées au duc , qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui disputait plus. Quelques représentations que lui fissent le duc de Brunswic et des généraux de son armée , on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg , ensuite à Verden , d'où il prit par Rotenbourg et Breme-vörde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des Français ; Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames ; mais ce qu'il y eut de singulier et de remarquable , fut que M. d'Etrées fut appelé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu , auquel la cour donna le commandement de cette armée , arriva le 7 à Munden ; il prit Hanovre , le duc d'Ayen Brunswic , et M. le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le prince de Soubise avec un détachement de 25,000 hommes à Erfurt , où il devait être joint par l'armée des cercles et un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés , passa l'Aller , et se campa à Verden. M. d'Armentières s'empara en même temps de Brème le 1 de septembre. L'armée française s'avança vers Rotenbourg , dans l'intention d'attaquer le duc de

Août.

Sept.

Cumberland ; elle ne l'y trouva plus ; ce prince s'était déjà replié sur Bremervørde , évitant , depuis la journée de Hastenbeck , tout engagement avec l'ennemi. Dès que le roi eut remarqué , par les manœuvres du duc de Cumberland , qu'il se bornait à défendre le Wéser , il prévint tout ce qui en résulterait , et rappela les 6 bataillons qu'il avait dans cette armée , pour les jeter dans Magdebourg , ce qui se fit très à propos , comme nous le verrons dans la suite.

On voit , par le tableau que nous venons de présenter , que le duché de Magdebourg était menacé de l'invasion des Français et la ville d'un siège , que la Saxe allait devenir la proie de cette armée qui s'assemblait à Erfurt , que les garnisons de Dresde et de Torgau allaient être perdues , enfin que Berlin , cette capitale sans défense , était sur le point d'être envahie par les Suédois , qui avaient pénétré dans la Marche uckerane , et qui ne trouvaient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raisons les plus pressantes demandaient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le roi se chargea de ce commandement , et se mit à la tête de peu de monde , pour ne point affaiblir son armée de Silésie , qui avait à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Août 31. Le prince de Bévern , auquel il restait 50 bataillons et 110 escadrons , se campa après le départ du roi à la Landeskronen , près de Gœrlitz. M. de Winterfeld plaça son détachement de l'autre côté de la Neisse sur le Holtzberg , proche du village de Moys. Le prince fit transporter son magasin de Bautzen à

Gœrlitz. Le maréchal Daun et le prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Auffig, et détachèrent M. de Nadaſti à Schœnberg, pour observer M. de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venait d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux et régler les opérations ultérieures de la campagne. M. de Nadaſti, pour lui faire sa cour, se proposa d'attaquer le poste de M. de Winterfeld au Holzberg. Ce poste n'était garni que de deux bataillons; les dix autres du même corps campaient à trois mille pas en arrière, plus près de Gœrlitz. Le jour que l'attaque se fit, M. de Winterfeld était auprès du duc de Bévern, avec lequel il avait quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquait son poste; il y accourut; mais le Holzberg était emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, et eut le malheur d'être blessé mortellement. M. de Nadaſti, content de l'avantage qu'il venait de remporter, se retira de lui-même à Schœnberg; les Prussiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, et nombre de braves officiers. M. de Winterfeld mourut de sa blessure, et fut d'autant plus regretté dans ces circonstances, qu'il était l'homme le plus nécessaire à l'armée du prince de Bévern, et que le roi n'avait compté que sur lui dans les mesures qu'il avait prises pour la défense de la Silésie. Le lendemain de cette affaire le prince de Bévern leva son camp; il se rendit par Catholiſch-Hennersdorf et Naumbourg à Lignitz, et négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutſeifen, par lesquels il aurait couvert

la Silésie ; et non content d'abandonner les frontières , il acheva de s'affaiblir en détachant 15,000 hommes , qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entraînèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun suivit les Prussiens , il marcha par Lœwenberg et Goldberg , et se campa sur les hauteurs de Wahlstadt. Les Prussiens étaient dans un fond , la droite à Lignitz , la Katzbach à dos , et la gauche au village de Beckren ; ils avaient tout à craindre dans ce terrain , un ennemi entreprenant en eût profité ; le maréchal Daun ne l'était pas. Cependant une après-midi , animé par le vin et par les discours du chevalier de Montazet , le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage sur l'ennemi : il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers et du canon , avec lesquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement était trop faible contre une armée ; il n'était point soutenu ; il fut repoussé par les troupes que le prince de Bévern fit avancer de la ligne pour soutenir le village ; le régiment de Prusse infanterie se distingua sur-tout à cette action. Cet essai fit comprendre au prince de Bévern que sa position était mauvaise , son camp mal pris , sa situation hasardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus considérables , il repassa la nuit même la Katzbach , et marchant à Parchwitz , il y trouva un corps d'Impériaux qui lui disputa le passage de la Katzbach ; il fit des ponts sur l'Oder , passa ce fleuve et se rendit par sa rive droite le 1 d'octobre à Breslau ; ayant repassé l'Oder sur le pont de la ville , il prit poste derrière le petit ruisseau de la Lohe , où il se

Octobre.

retrancha ; les Autrichiens se placèrent vis-à-vis de lui à Lissa. La cour de Vienne avait négocié des troupes de l'électeur de Bavière et du duc de Wirtemberg , qu'elle envoya alors en Silésie ; ces corps se joignirent à la réserve de M. de Nadaſti aux environs de Schweidnitz , dont ils devaient faire le siège. Nous suspendrons pour quelques momens le récit de la campagne de Silésie , pour suivre le roi dans son expédition contre les Français. Sept.

Il se rendit d'abord à Dresde , d'où il détacha M. de Seidlitz avec un régiment de houſards et un régiment de dragons pour Leipſic , afin de donner la chasse à M. de Turpin , qui , avec des troupes légères , rodait du côté de Halle. Les Français se retirèrent à l'approche des Prussiens , de sorte que M. de Seidlitz , devenant inutile dans cette partie , vint rejoindre le roi entre Grimma et Rœtha ; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau ; l'ennemi y avait détaché deux régimens de houſards impériaux , Ceczeni et Eſterhaſi. Cette ville est ſituée de l'autre côté de l'Elſter , ſur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avait garni cette porte et quelques toits des maiſons voiſines , pour en défendre l'entrée. M. de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houſards , qui forcèrent la porte ; le gros du régiment les ſuivit et entra dans Pégau au plein galop ; Mrs. de Seculi et de Kleiſt traversent la ville en ſortant par la porte oppoſée ; ils trouvent ces deux régimens ennemis poſtés derrière un chemin creux ; ils les attaquent , les renverſent , les pourſuivent juſqu'à Zeitz , et en ramènent 350 priſonniers. Le lendemain l'armée du roi

Campa-
gne con-
tre les
Français.

se porta sur Naumbourg ; l'avant-garde y rencontra 6 escadrons de ceux qu'elle avait battus la veille ; ils furent bientôt dissipés, et perdirent sur-tout beaucoup de monde en passant le pont de la Saale, proche
8 Sep. de Schul-Pforte ; on rétablit ce pont, et les troupes le passèrent, pour se rendre à Buttstett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuse convention signée entre le duc de Cumberland et le duc de Richelieu à Closter-Seven ; ce traité fut négocié par un comte Lynar, ministre du roi de Danemarck ; il y fut stipulé que les hostilités cesseraient ; que les troupes de Hesse, de Brunswic et de Gotha seraient renvoyées dans leur pays ; que celles de Hanovre demeureraient tranquillement à Stade, à l'autre bord de l'Elbe, dans un district qui leur fut assigné ; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni restitutions, de sorte que cet Etat se trouvait abandonné à la discrétion des Français. A peine cette convention fut-elle conclue, que, sans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, et le duc de Richelieu se prépara de son côté à faire une invasion dans la principauté de Halberstadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée prussienne des lettres du comte Lynar au comte de Reufs ; ces deux hommes étaient de la secte qu'on nomme Piétistes. Le comte Lynar, en parlant à son ami de cette négociation, lui dit : “ L'idée qui
„ me vint de faire cette convention, était une inspiration céleste, le St. Esprit m'a donné la force
„ d'arrêter les progrès des armes françaises, comme
„ autrefois Josué arrêta le soleil ; Dieu tout-puissant,

„ qui tient l'univers en ses mains, s'est servi de moi
„ indigne, pour épargner ce sang luthérien, ce pré-
„ cieux sang hanovrien qui allait être répandu. ”

Le malheur a voulu que le comte Lynar s'est applaudi tout seul ; nous le laisserons entre Josué et le soleil , pour revenir à des objets plus importants.

Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du roi ; sa foi-disante armée était de 18,000 hommes , et il se trouvait réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg , ou pour en renforcer la garnison.

Cependant , comme M. de Soubise se trouvait à Erfurt , il voulut tenter les moyens de l'en éloigner , afin de pouvoir s'affaiblir ensuite avec moins de danger.

Il s'avança pour cet effet à Erfurt avec 2,000 chevaux , un bataillon franc et deux bataillons de grenadiers ; sa surprise fut extrême , lorsqu'il vit l'armée française décamper de la Cyriacsbourg en sa présence.

M. de Soubise ne se croyant pas en sûreté à Erfurt , se retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on somma la ville de se rendre , et l'on convint , par la capitulation , que le Pétersberg demeurerait neutre , que la ville serait occupée par les Prussiens , et que l'ennemi évacuerait la Cyriacsbourg.

Dès que les troupes eurent pris une espèce de position auprès d'Erfurt , le prince Ferdinand de Brunswic partit de l'armée avec 5 bataillons et 7 escadrons , pour couvrir Magdebourg , et tenir tête à l'armée de M. de Richelieu.

Ce prince pouvait encore se renforcer de 6 bataillons , qu'il aurait tirés de la place ; mais ces mesures , les seules que l'on pût prendre dans ces conjonctures , étaient faibles , et insuffisantes pour

résister à 50,000 Français. Le prince Ferdinand , bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissait , prit un détour pour se rendre à Magdebourg ; en marchant par Egeln , il donna sur le régiment de Lusignan , dont il fit 400 hommes prisonniers ; de-là il vint se poster fièrement à Wanzleben , d'où il semblait défier M. de Richelieu , qui campait à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les Français pendant toute la fin de cette campagne , et il se passa peu de jours qu'ils n'amènassent des prisonniers au prince. Dans l'état où se trouvait le roi , il fallait avoir recours à tout , employer la ruse et la négociation , enfin tous les moyens possibles pour adoucir la situation des affaires ; d'ailleurs on ne perdait , en faisant des tentatives , que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le colonel Balby partit déguisé en bailli , pour se rendre auprès du duc de Richelieu ; il connaissait ce duc , avec lequel il avait fait quelques campagnes en Flandre. Balby devait faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux et plus pacifiques ; il s'aperçut que le duc de Richelieu , se défiant de son crédit , ne croyait pas avoir assez d'influence auprès du ministère et du roi , pour changer leur système et leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Autriche , alliance qui , récemment conclue , plaisait par sa nouveauté même. Cet émissaire voyant que tout ce qu'il pourrait dire sur ce sujet ne mènerait à rien , se rabattit à demander au duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du roi où il faisait la guerre.

Bientôt le roi fut encore obligé d'affaiblir son armée par un nouveau détachement ; il envoya le prince Maurice à Leipzig avec 10 bataillons et 10 escadrons , pour s'y tenir dans une position centrale , d'où il fût à portée de se joindre , dans le besoin , au roi , ou au prince Ferdinand , et d'où il pût avoir l'œil sur M. de Marshall , campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens ; ce dernier corps inquiétait avec d'autant plus de raison , que la Lusace étant ouverte , on avait à craindre qu'il ne fit une irruption dans l'électorat et n'allât même à Berlin. Cette capitale était également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois , dont M. de Manteufel , avec 500 housards et quatre bataillons , retardait les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt , il ne resta plus au roi que 8 bataillons et 27 escadrons. Si l'ennemi s'était aperçu de la faiblesse de ce corps , il n'est pas douteux qu'il ne se fût mis en action ; c'est ce qu'il fallait empêcher sur toute chose , et ce qui fit recourir à différens expédiens , pour en imposer au peuple d'Erfurt , et aux Français mêmes ; par cette raison les troupes ne campèrent point ; l'infanterie était répandue dans les villages voisins de la ville ; on la fit changer à différentes reprises de quartiers , et comme chaque fois les régimens changeaient aussi de nom , cela multipliait l'ordre de bataille que les espions recueillaient avec soin , pour en instruire le prince de Soubise. Deux jours après que les Prussiens eurent pris Erfurt , le roi fit une reconnaissance vers Gotha avec 20 escadrons de housards et de dragons , pour essayer si l'on n'en pourrait pas déloger ces deux régimens

de hofards impériaux fi souvent battus ; cela réuffit au-delà de ce qu'on devait efpérer ; l'appréhension que ces hofards avaient des Pruffiens , précipita leur retraite ; proche de Gotha ils avaient un défilé à paffer , où ils perdirent 180 hommes ; on les pourfuivit même jufqu'à la vue d'Eifenach , où campait M. de Soubife , qui venait d'être joint par le prince de Hildbourghaufen , général en chef de l'armée des cercles. La maifon ducale fut charmée de fe voir débarrassée de ces hôtes indiscrets ; elle avait également à fe plaindre des François et des Autrichiens : les François avaient commis des violences au château , dont ils avaient enlevé les canons ; et les officiers autrichiens , peu mefurés dans leurs propos , s'étaient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes fouverains d'une des plus anciennes maifons de l'Empire. M. de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha , pour veiller de-là fur les mouvemens de l'ennemi , et avertir à temps la petite armée d'Erfurt , afin que dans le befoin elle pût fe replier avant l'approche de l'armée d'Eifenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien fupérieur au fien. Le prince de Hildbourghaufen voulut fignaler fon commandement par un coup d'éclat ; il propofa au prince de Soubife de déloger les Pruffiens de Gotha. Tous deux fe mirent en marche avec les grenadiers de leur armée , la cavalerie autrichienne , Laudon et fes pandours , et toutes les troupes légères de l'armée françaife. M. de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formaient contre lui ; bientôt il les vit paraître ; une colonne de cavalerie embrassait Gotha

par la droite, en cheminant sur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe; une autre colonne de cavalerie, ayant les houfards devant elle, venait à gauche du côté de Langensalza; les pandours à la tête des grenadiers formaient la colonne du centre. M. de Seidlitz s'était mis en bataille à une certaine distance de Gotha, les houfards en première ligne, les dragons de Meinicke en seconde; il avait envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui était à un demi-mille derrière lui, avec ordre de se mettre sur un rang, pour former un front étendu qui pût en imposer aux ennemis; ce qui n'empêchait pas que ce régiment ne fût très à portée de protéger sa retraite, s'il s'était vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile et rusée fit prendre le change au prince de Hildbourghausen; il pensa que l'armée prussienne, qu'il croyait considérable, était en marche pour soutenir M. de Seidlitz, et que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvrait, allait incessamment fondre sur lui. M. de Seidlitz s'aperçut, par la contenance mal assurée des houfards autrichiens, que son stratagème faisait impression; il les poussa insensiblement, et de choc en choc, gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avaient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie qui faisait la droite des ennemis, se retira en même temps. M. de Seidlitz alors envoya quelques houfards et dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le prince de Darmstadt, avec les troupes des cercles, commençait à s'en retirer, et y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le prince

Octobre

13.

de Darmstadt abandonna Gotha , pensa devenir funeste à M. de Soubise ; il était au château , et ne s'attendait pas à une aussi prompte évacuation ; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vite : 160 soldats et trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que M. de Seidlitz se serait applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte ; M. de Seidlitz n'aurait pas été satisfait de lui-même , s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité et la résolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre , qui se fût trouvé dans de pareilles circonstances , découragé par l'appareil imposant des ennemis , se serait retiré à leur approche et aurait perdu la moitié de son monde dans une affaire d'arrière-garde , que cette cavalerie supérieure aurait engagée au plus vite. Le bon emploi de ce régiment de dragons , étendu et montré de loin à l'ennemi , procura à M. de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire aussi épineuse.

Le roi n'avait pu jusqu'alors que tenir les choses en suspens ; il ne pouvait rien entreprendre et devait tout attendre du bénéfice du temps. Il se tint tranquillement à Erfurt , jusqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Westphalie était en chemin pour se rendre par la Hesse à Langensalza. Comme il ne devait pas attendre l'arrivée de ce corps , qui pouvait lui tomber à dos , il résolut de se retirer avant son approche. Le bruit se répandant d'ailleurs que M. de Haddick traversait la Luface pour pénétrer

dans

dans le Brandebourg, le prince Maurice avait été obligé de gagner Torgau à tire d'aile; il devait vraisemblablement pousser de -là jusqu'à Berlin. Le roi n'ayant donc aucun secours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage son séjour à Erfurt, et pour ne rien hasarder mal à propos, il se replia sur l'Eckartsberg; des courriers fréquens y arrivèrent de Dresde; M. de Finck marquait que le corps de Marshall était sur le point de quitter Bautzen, pour suivre celui de Haddick, il était certain que le prince Maurice n'était pas assez fort pour résister à ces deux généraux, cela fit résoudre le roi à lui mener un renfort. Les troupes repassèrent la Saale à Naumbourg; le maréchal Keith se jeta avec quelques bataillons dans Leipzig; le roi passa l'Elbe à Torgau, et marcha sur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avait été quitte pour une contribution de 200,000 écus qu'elle avait payée aux Autrichiens; que M. de Haddick n'avait pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, et que M. de Marshall était demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors fut de couper la retraite à M. de Haddick; il se rendit en conséquence à Hertzberg. Le prince Maurice était sur son retour, et le roi voulut l'attendre, parce que Haddick avait déjà repassé Cottbus; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des Français, qui devaient décider du parti qu'il avait à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers

la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont M. de Nadaſti commençait à former le ſiège.

26. Mais les ennemis entraînèrent le roi dans des opérations qu'il ne pouvait pas prévoir alors. Le départ des Pruffiens d'Erfurt engagea M. de Soubiſe à paſſer la Saale et à s'approcher de Leipſic ; le maréchal Keith en donna avis , demandant avec emprefſement des ſecours : il fallut accourir au plus
28. preſſé. Le roi prit ſur le champ avec ſa petite troupe le chemin de Leipſic ; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde , où M. de Cuſtine s'était avancé avec quelques brigades ; après quoi il entra à Leipſic , où il fut joint par le prince Maurice , et par le prince Ferdinand de Brunſwic. On ſe rendit d'abord maître de la grande chauſſée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée ſe trouvant rasſemblée , elle alla ſe camper à Altranſtædt , d'où M. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le roi ſe mit en marche pour tomber ſur les quartiers ennemis diſperſés à l'entour de Weiſſenfels ; ils ſe ſauvèrent , hors celui de Weiſſenfels. On attaqua les trois portes de la ville , avec ordre aux officiers de gagner ſans délai le pont de la Saale , pour qu'on fût maître de ce paſſage important. La ville fut forcée , on y prit 500 hommes ; mais ceux de la garniſon qui s'étaient ſauvés , avaient mis le feu au pont couvert , qui étant tout de charpente ſ'embraſa facilement ; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie , parce que l'ennemi embuſqué derrière les murs à l'autre bord ſe ſeſait un ſi gros feu de mouſquetterie , que tous ceux qui ſ'emprefſaient à conſerver le pont , étaient tués ou bleſſés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de

l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui allait toujours en grossissant, convainquit de l'impossibilité de tenter le passage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'était que la tête de l'armée qui était arrivée à Weissenfels, et que la partie la plus considérable des troupes était encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Mersebourg, dans l'espérance de pouvoir se servir du pont de cette ville.

Lorsque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les Français y étaient établis et que le pont était rompu; il ne balança pas sur le parti qui lui restait à prendre; il prit quelques bataillons, et se rendit à Halle, dont il délogea les Français, et rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi se trouvait donc alors avoir sa droite à Halle, son centre vis-à-vis de Mersebourg, et sa gauche à Weissenfels, couverte par la Saale, assurant sa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également sur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith passa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conséquence pour les Français, M. de Soubise abandonna tous les bords de la Saale, et se replia sur le village de St Michel. Les Prussiens employèrent ce jour et la nuit suivante à rétablir les ponts de Weissenfels et de Mersebourg; le 3 de grand matin le roi et le prince Maurice les ayant passés, leurs colonnes et celle du maréchal Keith se dirigèrent sur Rosbach, où elles avaient ordre de se joindre. Le roi se détacha pendant la marche avec quelque cavalerie pour reconnaître la position des ennemis; elle était des plus mauvaises. Les houlards

Novem-
bre.

2.

- par étourderie poussèrent jusques dans le camp , et enlevèrent des chevaux de la cavalerie , et des soldats
4. qu'ils arrachèrent de leurs tentes ; ces circonstances , jointes au peu de précautions des généraux français , déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour , toute la cavalerie faisait l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poste des ennemis , elle ne les y trouva plus ; sans doute que M. de Soubise ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp , en avait changé la nuit même ; il avait étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnait un ravin ; sa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fortifié d'un abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie ; sa gauche était environnée par un grand étang qu'on ne pouvait pas tourner. L'armée du roi se trouvait trop faible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable ; pour peu que la défense eût été opiniâtre , on ne l'aurait emporté qu'en y sacrifiant vingt mille hommes. Le roi jugea que cette entreprise surpassait ses forces , et il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvait près de-là , pour prendre le camp de Braunsdorf ; la cavalerie la suivit , faisant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes prussiennes se repliaient , ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie , et canonnèrent beaucoup , mais sans effet. Tout ce qu'ils avaient de musiciens et de trompettes , leurs tambours et leurs fifres se faisaient entendre , comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût

ce spectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallait, dans ces circonstances, le considérer d'un œil indifférent, et opposer le flegme allemand à la pétulance et à la gaieté française. On 5. apprit la nuit même que l'ennemi faisait un mouvement de sa gauche à sa droite ; les hofards se mirent en campagne dès la pointe de jour ; ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, et apprirent des paysans qu'ils avaient pris le chemin de Weissenfels. Peu après un corps assez considérable se forma vis-à-vis de la droite des Prussiens ; il avait l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Prussiens tenaient peu de compte de ces mouvements, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avait que trois chaussées étroites par lesquelles on pût venir à eux. On ne pouvait donc supposer que trois desseins à l'ennemi : celui de se retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les subsistances lui manquaient ; celui de prendre Weissenfels, dont cependant les ponts étaient détruits ; ou enfin celui de gagner Mersebourg avant le roi, pour lui couper le passage de la Saale. Or l'armée prussienne en était beaucoup plus près que celle des Français. Cette manœuvre était d'autant moins à craindre, qu'elle menait à une bataille dont on pouvait se promettre un succès heureux, puisqu'on n'aurait point de poste à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans son camp que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées ; car

un mouvement précipité, ou fait à contre-temps, aurait tout gâté. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportaient les batteurs d'estrade, entretenirent cette incertitude jusques vers midi, qu'on aperçut la tête des colonnes françaises, qui, à une certaine distance, tournaient la gauche des Prussiens. Les troupes des cercles disparurent aussi insensiblement de leur ancien camp, de sorte que ce corps qu'on prenait pour une arrière-garde, et qui était en effet la réserve de M. de St Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le roi fut lui-même reconnaître la marche de M. de Soubise et fut convaincu qu'elle était dirigée sur Mersebourg; les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtait chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de se rompre. Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de conversion à gauche et se mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de M. de Soubise; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui s'étendant à un grand quart de lieue de-là, se perd à 2,000 pas de Rosbach. M. de Seidlitz faisait l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française et fondre sur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles eussent le temps de se former. Le roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre; ce qui se pouvait d'autant

mieux , qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées , en se côtoyant , s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rosbach ; celle des Français , qui ne connaissait pas apparemment le terrain , marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur , dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond , et comme elle tirait de bas en haut , elle ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenait ces arrangemens de part et d'autre , M. de Seidlitz avait tourné la droite des ennemis , sans qu'ils s'en aperçussent ; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie ; les deux régimens autrichiens formèrent un front , et soutinrent le choc ; mais se trouvant abandonnés par les Français , à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna , ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche , et leurs têtes n'étaient qu'à la distance de cinq cents pas : le roi aurait voulu gagner le village de Reichardswerben ; mais comme il restait 600 pas à faire pour y arriver et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager , il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons ; en quoi consistait toute la seconde ligne ; le roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françaises , et s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air , et la cavalerie prussienne étant occupée à poursuivre celle

des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile ; dans cette vue le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui fesaient un crochet à son flanc gauche ; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswic, on vit que leurs colonnes se pressaient vers la gauche ; elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient ; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse ; plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Tandis que le désordre allait en croissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait derrière ses troupes ; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver ; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude ; alors les gardes du corps et les gendarmes furent employés contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand désordre ; la cavalerie l'attaqua et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était 6 heures du soir quand ce choc se donna ; le temps était couvert, et l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans

laquelle il continuait sa déroute. Le roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons et de hofards, dont aucun ne passait 30 maîtres. Pendant cette action, 10 bataillons de la droite des Pruffiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger; le prince Ferdinand de Brunfwic, qui les commandait, n'avait pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front; il avait chassé les troupes des cercles qui lui étaient opposées, par quelques volées de canon, et leur avait fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, et tout l'engagement du combat, jusqu'à la décision, ne dura qu'une heure et demie. Le lendemain le roi partit dès la pointe du jour avec les hofards et les dragons; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde française y était encore; les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution; il repassa l'Unstrut en hâte et brûla ses ponts. Les détachemens que le roi avait fait la veille arrivèrent alors successivement; les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de M. de Soubise s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne savait lequel suivre. Les paysans affuraient que le plus grand nombre des

fuyards avaient pris la route de l'Eckartsberg, et le roi y marcha avec ses troupes; pendant toute cette journée le nombre des prisonniers augmenta, tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvait être de 5 à 6,000 hommes. Le roi, qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des hofards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontents de ce qu'on troublait leur sommeil, abandonnèrent leur poste, et perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. M. de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au roi. La journée de Rosbach avait coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubise. Les Prussiens en prirent 7,000 prisonniers; ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux et une paire de timbales. Il est certain qu'à considérer la conduite des généraux français, on aurait de la peine à l'approuver; leur intention était sans contredit de chasser les Prussiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandait-il pas plutôt qu'ils se bornassent simplement à contenir le roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun et au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Silésie? Pour peu qu'ils eussent encore arrêté le roi en Thuringe, cette conquête était non-seulement faite, mais la saison devenait de plus si rude et si avancée, qu'il aurait été impossible aux Prussiens de faire en Silésie les progrès dont nous aurons incessamment occasion de parler;

et quant à la bataille qu'ils engagèrent si mal à propos , il est certain que M. de Soubise , par son incertitude et par sa disposition , mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France distinguait le mérite de ses généraux parut plus surprenante que le reste ; M. d'Etrées , pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck , fut rappelé ; M. de Soubise , pour avoir perdu celle de Rosbach , fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français , et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté M. de Richelieu , dès qu'il en reçut la nouvelle , quitta son camp de Halberstadt , et se retira dans l'électorat de Hanovre ; de l'autre , les troupes alliées , prêtes à mettre les armes bas , reprirent courage et conçurent des espérances. Un changement avantageux , arrivé à peu-près dans le même temps dans le ministère britannique , et dont nous parlerons bientôt , donna un nouveau nerf au gouvernement anglais. Ces ministres , honteux de la tache que la convention de Closter-Seven imprimait à leur nation , résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre , qu'elle n'avait été ratifiée ni par le roi d'Angleterre , ni par le roi de France ; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité ; le roi d'Angleterre , dégoûté du duc de Cumberland , qui avait perdu la confiance des troupes , voulut mettre un autre général à leur tête ; il demanda au roi le prince

Ferdinand de Brunswic, dont la réputation justement acquise s'était répandue en Europe. Quoique les Prussiens perdissent, par son absence, un bon général dont ils avaient besoin, il était toutefois si important de relever cette armée des alliés, que le roi ne put se refuser à cette demande. Le prince Ferdinand partit, se rendit à Stade par des chemins détournés, et trouva répandu aux environs, un corps de 30,000 hommes, que les Français, par inconséquence et par légèreté, avaient négligé de désarmer.

Le roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le maréchal Keith avait envoyé à Querfurt, retourna de la poursuite des Français. Les paysans même des environs amenaient des prisonniers; ils étaient outrés des sacrilèges que les soldats de M. de Soubise avaient commis dans les églises luthériennes; les choses pour lesquelles le peuple a le plus de vénération, avaient été profanées avec une indécence grossière, et la fougue effrénée des Français avait mis tous les paysans de la Thuringe dans les intérêts de la Prusse.

Cependant le roi était sur son départ, les affaires de la Silésie demandaient sa présence et des secours; il se proposa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le siège à M. de Nadaſti. Il partit de Leipzig le 12 de novembre, à la tête de 19 bataillons et de 28 escadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohême du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au roi le passage de la Lusace, et d'obliger par cette

diversion M. de Marshall à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le maréchal Keith prit un magasin considérable que les ennemis avaient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le roi entra en même temps en Lusace; il délogea M. de Haddick de Grossenhayn, et M. de Marshall, à son approche, se replia sur Lœbau; pendant la marche de Bautzen au Weissenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, et à son aspect M. de Marshall se replia sur Gabel: le roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Gœrlitz, il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante: M. de Nadaſti avait ouvert la tranchée le 27 d'octobre entre le fort de Bøgendorf et la tuilerie; sa troisième parallèle était achevée le 10 de novembre. La garnison avait fait quelques sorties avec succès, et quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait pas encore emporté d'ouvrage; impatient d'être aussi peu avancé, M. de Nadaſti résolut de risquer un coup-de main; la nuit du 11 il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place; deux furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui était gouverneur de la place, et à M. de Grumkow, qui lui était adjoint; ils capitulèrent, et se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en 10 escadrons de hofards et 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent ces soldats, et comme la plupart étaient Silésien, ils leur donnèrent des passeports et la liberté de retourner dans leurs

villages. Cet événement ne pouvait pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du roi. Toutefois sa jonction avec le prince de Bévern en devenait d'autant plus nécessaire, qu'il était aisé de prévoir que M. de Nadaſti ayant pris Schweidnitz, joindrait le maréchal Daun, pour accabler ce qui restait de Prussiens près de Breslau. Le roi avait à la vérité ordonné au prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, et de ne pas souffrir qu'on prît Schweidnitz, pour ainsi dire, à sa vue : la chose était très-fesable, vu la position des Autrichiens à Lissa ; le prince de Bévern n'avait qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'ennemi, qu'il aurait battu probablement ; alors le siège de Schweidnitz était levé, et les Impériaux déconcertés : au lieu que si l'on demeurait dans l'inaction, M. de Nadaſti ne pouvait manquer à la longue de prendre une place qui n'avait point de secours à espérer, et toutes les troupes ennemies venant à fondre sur les Prussiens, auraient enfin forcé les retranchemens de la Lohé. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raisons ; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entreprise ; il sortit de son camp, et battit les troupes légères qui couvraient le flanc droit des Autrichiens ; alors au lieu d'attaquer l'armée, et de la pousser dans l'Oder, comme cela ferait arrivé, son incertitude, le peu de confiance qu'il avait en lui-même, et la crainte d'une entreprise dont l'événement n'est jamais d'une certitude évidente, le retinrent ; il crut en avoir fait assez, et il ramena ses troupes dans ses retranche-

niens. Le roi arriva à Naumbourg sur le Queis le 24 de novembre; il y apprit la victoire des Autrichiens sur le prince de Bévern, et la perte de Breslau. Tout ce dont on avait averti le prince de Bévern n'était arrivé que trop exactement; M. de Nadaſti avait joint le prince de Lorraine et le maréchal Daun, et les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de novembre, ils construisirent devant le front des Prussiens 4 grandes batteries de grosses pièces de canon; les emplacements qu'ils prirent étaient entre Pilsnitz et Gros-Mochber. Le prince de Bévern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçaient les desseins du maréchal Daun sur les retranchemens prussiens. M. de Nadaſti longea la Lohe et se forma vers Gabitz; le prince de Bévern crut que c'était pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, et il s'affaiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz aux ordres de M. de Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien, derrière la Lohe, était couvert par des redoutes ouvertes par les gorges, dont quelques-unes même étaient dominées par l'autre rive; on n'avait pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un retranchement que le prince de Bévern avait fait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avait eu le temps de bien voir et de bien examiner toutes

22:

ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à 9 heures du matin ; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement ; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais où elle ne pouvait pas combattre, et où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avaient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz, M. de Ziethen non-seulement repoussa les attaques, mais poursuivit M. de Nadaſti jusqu'au-delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bévern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie ; ils prirent aussi-tôt les redoutes prussiennes par les gorges ; les troupes se défendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent à diverses fois ; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe ; mais ils étaient en trop grand nombre, le camp était perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bévern ne les vit pas ; il repassa l'Oder dans la première consternation, et jeta M. de Lestwitz avec 8 bataillons dans Breslau ; il perdit aussi 80 pièces de canon, et près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Lissa ne lui aurait pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avait mis 18,000 hommes hors de combat, et il est vrai que les villages des environs étaient remplis de leurs blessés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern s'avisa

s'avisa d'aller reconnaître le corps de M. de Beck qui campait près de lui ; il était seul, et se laissa prendre par des pandours. M. de Kyau, qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et sans aviser à ce qu'il y avait à faire, il se mit en chemin pour Glogau. A peine M. de Lestwitz se crut-il isolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane ; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, et M. de Lestwitz, qui jusqu'alors avait eu la réputation d'un brave officier, sans attendre que l'ennemi tirât un seul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, et 24 obtint la libre sortie avec armes et bagages ; il suivit deux jours après avec sa garnison, dont la moitié déserta sur le chemin que M. de Kyau avait pris.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; sans s'appesantir sur les désastres qui venaient d'arriver, il ne songea qu'au remède, et força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il se détourna de Lignitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, et poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont 300 hommes furent faits prisonniers ; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipzig à l'Oder en 12 jours. Le roi voulait que M. de Kyau passât l'Oder à Koben ; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps était ce qu'il y avait de plus précieux ; il n'y avait point de moment à perdre ; il fallait ou attaquer incessamment les Autri-

chiens à tout prix, et les mettre hors de la Silésie, ou se résoudre à perdre cette province pour jamais.

Décem- L'armée qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre
bre. les troupes du roi que le 2 de décembre ; cette armée était découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur ; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits ; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression était fraîche ; le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le roi parla aux soldats ; il leur fit distribuer des vivres gratis. Enfin on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir, et que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle l'espérance de la victoire est vaine. Déjà les physionomies commençaient à s'éclaircir, et ceux qui venaient de battre les Français à Rosbach, persuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trouva disposée à laver, aussi-tôt que l'occasion s'en présenterait, l'affront qu'elle avait reçu le 22. Le roi chercha cette occasion, et bientôt elle se trouva ; il avança le 4 à Neumarkt ; il était avec l'avant-garde des hussards, et apprit que l'ennemi établissait sa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandours, et qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur située au-delà de Neumarkt donnait un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettait de l'occuper : la difficulté était de prendre cet endroit ; l'infanterie n'était point arrivée, et ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au soir ; on n'avait point de canon ;

les seules troupes dont on pouvait tirer parti , étaient des housards ; on se résolut à faire de nécessité vertu. Le roi ne voulant pas souffrir que le prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui , fit mettre pied , à terre à quelques escadrons de housards ; ils enfoncèrent la porte de la ville ; un régiment qui les suivait à cheval , y entra au plein galop ; un autre régiment par les faubourgs gagna la porte de Breslau , et l'entreprise réussit au point que 800 cravates furent faits prisonniers par les housards. On occupa aussi-tôt l'emplacement du camp , et l'on y trouva les piquets et les traces que les ingénieurs autrichiens y avaient laissées pour marquer la position de leurs troupes. Le prince de Wirtemberg prit le commandement de l'avant-garde ; on le renforça le soir de 10 bataillons , avec lesquels il se campa à Kam-mendorf. Le même jour la cavalerie passa encore le défilé ; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt et dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au roi , par lesquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe , et s'était avancé au-delà de Lissa ; que son armée avait sa droite appuyée au village de Nypern , sa gauche à Golau , et à dos le petit ruisseau de Schweidnitz. Le roi se réjouit de trouver l'ennemi dans une position qui facilitait son entreprise ; car il était obligé et résolu d'attaquer les Autrichiens par-tout où il les trouverait , fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la disposition de la marche , et l'armée se mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour ; elle était précédée par une avant-garde de 60 escadrons et de 10 batail-

lons, à la tête de laquelle le roi s'était mis en personne ; les quatre colonnes de l'armée la suivaient à une petite distance ; l'infanterie formait celles du centre, et celles des ailes étaient composées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Born, découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Lissa, et dont la gauche, qui était plus avancée, s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à sa droite. On crut d'abord que c'était une aile de l'armée autrichienne dont on ne découvrait pas le centre ; ceux qui en firent la reconnaissance, assurèrent que c'était une avant-garde ; on apprit même qu'elle était commandée par le général Nostitz, et que le corps consistait en quatre régimens de dragons saxons, et deux de housards impériaux ; pour jouer à jeu sûr, on fit glisser les 10 bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de M. de Nostitz ; sur quoi la cavalerie prussienne, qui s'était formée, fondit dessus avec beaucoup de vivacité ; dans un moment ces régimens furent dissipés, et poursuivis jusques devant le front de l'armée autrichienne ; on leur prit 5 officiers et 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le roi eut de la peine à contenir la fougue des housards, que leur ardeur transportait ; ils étaient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heyde et de Frobeltitz à une portée de canon de l'ennemi ; on distinguait si bien de-là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme ; sa droite, qu'on savait à Nypern, était

cachée par le grand bois de Lissa : mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappait à la vue. A la première inspection de ces troupes et d'après le terrain, on jugea qu'il fallait porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée : elle était étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée ; ce poste forcé, on gagnait l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de-là il va toujours en descendant et en s'abaissant vers Nypern : au lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aile droite autrichienne auraient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc sur les assaillans ; et après tout il aurait toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait sur toute cette plaine. C'aurait été réserver la besogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, où les troupes harassées, et fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts ; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du soldat, et le reste de l'ouvrage devenait aisé. Par une suite de ces raisons, on disposa incessamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement furent renversées ; on les mit sur deux lignes, et les pelotons, par quart de conversion, se mirent à défiler par la droite : le roi avec ses hofsfards côtoya la marche de son armée sur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvemens qui se faisaient derrière ; et se trouvant entre les deux armées, il observait celle des Autrichiens, et dirigeait la marche de la sienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour observer la droite du

maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de M. de Draskowitz, qui y avait son camp : on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorsque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi se préparait d'exécuter, était de porter toute son armée sur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague, et qui avaient causé la perte de celle de Kolin. Déjà M. de Wédel, qui devait, avec ses 10 bataillons de l'avant-garde, former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine : *ces gens s'en vont, laissons-les faire.* Cependant M. de Wédel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque était soutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se trouvait de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, et cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela M. de Wédel attaqua le bois où commandait M. Nadaſti; il n'y trouva pas grande

résistance, et l'emporta assez vite. Les généraux autrichiens se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissaient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de M. de Wédel, les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; M. de Wédel ne les y souffrit pas long-temps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. M. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelques escadrons de sa droite reçurent en flanc, des broussailles qui bordaient le ruisseau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviste, les ramena, et ils se reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traversait le bois de Lissa, et allait paraître incessamment dans la plaine; sur quoi M. de Driesen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie prussienne. Lorsque les cuirassiers autrichiens commencèrent à se former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les salua par une décharge de toute son artillerie; M. de Driesen en même temps les

attaqua ; la mêlée ne fut pas longue ; les Impériaux furent dispersés et s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie, qui s'était formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejetant sur les volontaires de Wunsch, en prit deux régimens entiers avec officiers et drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait dissipée, le roi fit avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maisons et les jardins ; au débouché du village, on aperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient sur une éminence près du moulin à vent de Ségeschutz. L'armée du roi eut quelque temps à souffrir de leur feu ; mais les ennemis ne s'étaient pas aperçus, dans cette confusion, que le corps de M. de Wédel était dans leur voisinage ; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le roi ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis, avec les cuirassiers de Seidlitz et un bataillon de Jung-Stutterheim, il s'avança dirigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts, et pour donner des nouvelles ; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui ; à l'approche de ce bourg, l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux

bataillons, dont personne ne fut blessé; elle y répondit par quelques volées de canon, en poursuivant toujours sa marche. Chemin faisant les cuirassiers de Seidlitz amenaient des prisonniers par bandes. Arrivé à Lissa, le roi trouva toutes les maisons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ses canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi se retirait, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maisons les plus voisines du ruisseau de Schweidnitz, afin de tirer sur l'autre bord pendant toute la nuit, soit pour entretenir la terreur chez les vaincus, soit pour les empêcher de jeter sur l'autre bord des troupes qui en disputassent le passage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorsque le roi, avec son avant-garde, vint à Lissa. Son armée était forte de 33,000 hommes, lorsqu'elle engagea l'action avec celle des Impériaux, qu'on disait monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Prussiens, cette bataille aurait été la plus décisive de ce siècle. Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer; elles partirent de Lissa qu'il était encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, et arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par M. de Serbelloni, postée auprès de Groß-Mochber, 10 bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embusqua les hussards derrière des villages et des censes,

où ils étaient couverts et à portée d'agir aussi-tôt que cela deviendrait nécessaire. M. de Serbelloni bâta sa retraite autant qu'il put, et se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau : M. de Ziethen avec tous les housards, 20 escadrons de dragons et 16 bataillons, le suivit de près. Une partie du monde de l'autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. M. de Ziethen poursuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par M. de Fouqué, qui venait avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohême. Le roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubourg de St. Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube et Durgensch; et comme la raison de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à M. de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siège; le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait besoin, des forteresses de Brieg et de Neisse. Le 10 six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la Miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. M. de Forcade prit poste au cimetière

de St. Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles, et pour distraire l'attention du commandant et de la garnison, le prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de St. Nicolas une batterie et un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'était de ce côté-là que les Prussiens voulaient pousser leurs attaques, tandis que M. de Balby faisait sa parallèle depuis le cimetière de St. Maurice jusques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croisantes dirigeaient leur feu sur le Taschenbastion, et sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne, du côté de M. de Wied, une faible sortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 une bombe mit par hasard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le commandant craignit que malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il savait d'ailleurs que l'armée impériale étant rechassée en Bohême, il n'avait aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations le portèrent à capituler, et il se rendit lui et toute sa garnison prisonniers de guerre; il se trouva que 14,000 hommes en avaient assiégé 17,000. Mais il fallait considérer qu'une partie de cette garnison était composée des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des soldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y com-

mande. Nous avons rapporté sans interruption les événemens de cette expédition de Silésie; peut-être ne fera-t-on pas fâché de trouver ici le résumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Prussiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts et blessés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, si l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favorisa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 soldats, 134 canons, 59 drapeaux. Mrs. de Ziethen et de Fouqué firent 2,500 prisonniers dans la poursuite. La prise de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, et 17,635 soldats; somme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale se trouvait affaiblie à son retour en Bohême.

Quoique cette campagne eût été longue, dure et pénible; quoique la fin fût aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer, il restait encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Silésie étaient considérables; il fallait reprendre la ville de Lignitz, où les Impériaux avaient fait des inondations et des ouvrages. Le roi y avait envoyé M. de Driesen, qui, avec un corps de cavalerie, tenait cette ville investie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le siège dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. M. de Bulow, que le maréchal Daun y avait établi en qualité de commandant, préféra la conservation de sa garnison à une défense qu'il n'aurait pu soutenir à la longue; il capitula, et demanda la libre sortie pour ses troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étaient fatiguées

à l'excès, et la gelée si forte, que les pèles et les pioches ne pouvaient plus ouvrir la terre. Les ouvrages et les écluses de la ville furent rasés, afin que si les ennemis s'en emparaient une seconde fois, ils ne pussent pas si vite la remettre en état de défense, et en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut ensuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réserva le siège de cette place pour le printemps prochain. Le corps de M. de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, se terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de janvier en quartier d'hiver; Janvier et le roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, et de préparer ce qui était nécessaire, pour que l'armée rétablie et en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Pour terminer l'histoire de tous les événemens de Campagne de Prusse cette année, il nous reste à rapporter ce qui se passa en Prusse entre MM. de Lehwald et d'Apraxin, et ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de juin des frontières de la Prusse à la tête de 100,000 hommes; le gros de son armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonoise. M. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, secondé par la flotte russe, mit le siège devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de juillet. M. de Lehwald s'était proposé de défendre les bords du Pré-gel, et s'était campé à Insterbourg, d'où il observait M. d'Apraxin. Après la prise de Mémel l'armée ennemie pénétra en Prusse, s'approchant d'Insterbourg; M. de Fermor s'avança de son côté vers

le Prégel. Il semble que c'était le moment où le maréchal Lehwald aurait dû prendre un parti décisif, pour se battre avec un de ces généraux ; il n'en trouva peut-être pas l'occasion favorable. Le corps de M. de Fermor, qui arriva à Tilsit, lui donna de la jalousie ; il craignit d'être tourné et se retira à Wélau. Il avait dans son armée deux régimens de housards qui faisaient au plus 2,400 hommes, et ces housards non-seulement résistèrent à 12,000 tartares et cosaques que les Russes traînaient avec eux, mais remportèrent de plus, durant toute cette campagne, des avantages signalés sur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, M. d'Apraxin n'étant gêné par personne, se joignit à Insterbourg
Août. avec M. de Fermor ; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, et vinrent se camper à Jægerndorf, à un mille et demi de l'armée prussienne. Le roi avait donné carte blanche à M. de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugerait à propos, tant à cause de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui souvent rodaient autour de l'armée du roi, auraient pu intercepter des dépêches de cette conséquence. M. de Lehwald, qui craignait qu'un corps de Russes ne s'approchât de Königsberg, dont les ouvrages sont trop vastes pour être défendus, et ne prît, pendant qu'il serait contenu par le maréchal russe, cette capitale où il avait ses magasins, crut qu'il ne pouvait empêcher l'ennemi de tenter une pareille entreprise qu'en lui livrant bataille, et résolut d'aller l'attaquer dans son camp de Jægerndorf. Il se mit en marche le 29, et se porta dans un bois où il était précisément dans le flanc

des Russes ; s'il avait attaqué cette armée tout de suite , il y a apparence qu'il l'aurait fait avec succès. Quoique son corps ne montât qu'à 24.000 hommes , il pouvait espérer de remporter des avantages , parce que les Russes furent surpris de le voir arriver , qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués , et qu'il régnait une grande confusion dans leur camp ; ils étaient outre cela mal postés , et rien ne l'empêchait de marcher droit à eux. Il est impossible de dire quelles raisons le retinrent , et lui firent différer jusqu'au lendemain ce qu'il pouvait exécuter sur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les housards et les dragons prussiens firent plier devant eux la cavalerie russe et les cosaques qui leur étaient opposés , et les rechassèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avaient changé la nuit de position , d'où il résulta que les dispositions que le maréchal de Lehwald avait faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avait trouvés , ne quadraient plus avec l'emplacement où ils étaient alors ; la cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Russes , et la rejeta derrière son front ; mais elle y essuya un feu si violent d'artillerie et de mitraille , qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie prussienne. C'était dans le moment où M. de Lehwald attaquait un bois rempli d'abatis , dans lequel les Russes avaient placé leurs grenadiers ; le bois était au centre de l'armée de M. d'Apraxin ; ces grenadiers furent battus et presque tous détruits ; mais le terrain fourré où cette action se passa , cachait aux Prussiens une manœuvre que faisaient alors les ennemis , et qui devint funeste aux premiers.

M. de Romanzow s'avancait avec 20 bataillons de la seconde ligne des Russes, pour soutenir ces grenadiers; il se porta en flanc et à dos de l'infanterie prussienne; elle perdit insensiblement du terrain et fut enfin obligée de se retirer. Cela se fit en bon ordre; les dragons et les housards couvrirent sa retraite. Ce corps, qui ne fut point poursuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre son ancien camp. Le maréchal ne perdit dans cette affaire, en morts, blessés et prisonniers, que 1400 hommes et 13 canons. **M. d'Apraxin** demeura encore quelques

Sept. jours dans son camp de Jægerndorf. Le 7 de septembre il fit mine de passer l'Aller, pour se porter en droiture sur Kœnigsberg; mais il fallait bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur, car, ayant trouvé un corps prussien qui lui disputait le passage de cette rivière, il se désista de son entreprise. Dix

17. jours après il décampa subitement de Jægerndorf, et se retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de **Lehwald** le suivit pour la forme jusqu'à Tilsit, moins dans le dessein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en imposer au public. La disproportion des forces était trop grande entre ces deux armées, et l'échec qu'il avait reçu était trop récent; d'ailleurs il obtenait son but sans courir de risques; car l'ennemi se retirant de soi-même en Pologne, il n'y avait qu'à le laisser tranquillement poursuivre sa marche: **M. d'Apraxin** évacua toute la Prusse, à l'exception de **Mémel**, dont les Russes demeurèrent en possession. L'armée prussienne s'arrêta aux environs de Tilsit, trop heureuse de s'être débarrassée d'un ennemi aussi formidable.

dable à si bon marché. Mais si elle avait échappé aux malheurs qui la menaçaient dans cette campagne ; il n'était pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald , eût-il possédé tous les talens du prince Eugène , comment pouvait-il , dans la suite de la guerre , résister avec 24,000 Prussiens à 100,000 Russes ? Le roi avait tant d'ennemis à combattre , et ses troupes étaient si considérablement fondues , qu'il lui était impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse ; il était à craindre , et l'on pouvait même le prévoir , que les Russes étendant leurs connaissances et leurs vues , ne corrigéassent les fautes qu'ils avaient faites , et ne détachassent , en ouvrant la campagne suivante , un corps considérable vers la Vistule , qui exposerait M. de Lehwald au risque d'être coupé de la Poméranie. On avait tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis aussi nombreux , il aurait le même sort que le duc de Cumberland , avec la différence que les Russes , moins polis que les Français , l'auraient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part les Suédois n'avaient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avaient rencontré aucune résistance ; ils étaient en possession d'Anclam , de Demmin , et du fort de Peenamunde , qu'ils avaient pris après un siège de quinze jours. La garnison de Stetin consistait en 10 bataillons de milice , que les Etats de la Poméranie avaient levés. M. de Manteufel , à la tête de 4 bataillons , n'était pas en état de former de grandes entreprises. En laissant la distribution des armées telle qu'elle était

alors , le roi courait les plus grands hasards pour celle de Prusse , et risquait en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il résolut donc de concentrer davantage ses forces , pour procéder avec plus de sûreté ; et d'abandonner les extrémités de ses États , que le nombre de ses ennemis ne lui permettait plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilsit M. de Lehwald avec son armée ; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois , qu'il délogea promptement d'Anclam et de Demmin ; il les poussa bientôt sous le canon de Stralsund , où ces troupes ne se croyant pas en sûreté , se réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui survint ensuite , fit prendre tout le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Le maréchal de Lehwald aurait pu profiter de l'occasion , si son grand âge ne l'en eût empêché , pour passer avec son armée sur la glace dans l'île , où il aurait détruit toutes ces troupes Suédoises : au moins un coup pareil aurait-il délivré le roi pour un temps d'un ennemi qui faisait une diversion fâcheuse. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui était possible , il fit toutefois , dans cette courte expédition , trois mille prisonniers sur les Suédois. Un détachement qu'il envoya assiéger le fort de Peenamunde , ne le reprit qu'au mois de mars de l'année suivante.

La multitude d'objets qu'il y avait à remplir pendant cette campagne , était immense ; et comme on se trouvait pressé de faire de tous les côtés des efforts , on ne pouvait y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand

de Brunswic avait trop peu de cavalerie dans son armée ; il lui en fallait nécessairement pour l'entreprise qu'il méditait. Comme il importait au roi que les Français fussent chassés de la basse Saxe et du bas Rhin , pour y contribuer de sa part autant que sa situation le lui permettait , il détacha 10 escadrons de dragons , et 5 escadrons de houfards de l'armée du maréchal de Lehwald , avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Brunswic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entreprise sur Zell , qui ne réussit pas , d'un côté parce que le maréchal de Richelieu , l'ayant prévenu , l'empêcha de passer l'Aller , et de l'autre parce que ce pays aride , où il n'y a que des bruyères , ne put fournir à sa subsistance. Non-obstant cette entreprise manquée , il se rendit peu après maître de Harbourg. Le roi convint ensuite avec lui du projet de sa campagne. Son avis allait à ce que les alliés se portassent sur le Wésér , par des raisons , dont la première était de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre et du duché de Brunswic , par les sièges qu'il faudrait faire pour les reprendre ; la seconde était la crainte d'être coupé du Rhin , qui porterait les Français à évacuer d'eux-mêmes ces provinces , sur-tout si un détachement des troupes prussiennes se montrait en même temps du côté de Brunswic. Le prince Henri , qui était demeuré en Saxe pour se faire guérir d'une blessure qu'il avait reçue à Rosbach , devait commander ce détachement. Tout fut bien concerté , et nous verrons , au commencement de la campagne suivante , les succès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entreprise.

CHAPITRE VII

De l'hiver de 1757 à 1758.

JAMAIS campagne n'avait été plus féconde en révolutions subites de la fortune , que celle que nous venons de décrire. Cette espèce de hasard qui préside aux événemens de la guerre , s'était insolemment joué du destin des parties belligérantes ; tantôt il avait favorisé les Prussiens de succès brillans , et tantôt il les avait précipités dans un abyme de malheurs. Les Russes avaient gagné une bataille en Prusse , et se retiraient de ce royaume comme s'ils avaient été battus. Les Français , sur le point de désarmer le duc de Cumberland , paraissaient les arbitres de l'Allemagne ; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de se répandre en Europe , qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées , et qu'on voit comme ressusciter cette armée du duc de Cumberland , qu'on croyait n'exister déjà plus. Cette suite d'événemens décisifs et contraires avait comme étourdi l'Europe ; on voyait de l'incertitude dans les projets , des desseins renversés aussi-tôt que conçus , et de nombreux corps de troupes presque détruits en un seul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les esprits se recueillissent , et que chaque puissance pût considérer de sang-froid la situation où elle se trouvait. D'un côté l'ardent désir de la vengeance , l'ambition blessée , le dépit , le désespoir remirent les armes à la main aux empereurs et aux rois qui formaient la grande alliance ; de l'autre la

nécessité de continuer la guerre et quelques rayons d'espérance portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, et les cours, chacune de son côté, se préparèrent à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur et d'opiniâtreté que par le passé. Voilà en général le tableau des passions qui agitaient les princes et leurs ministres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrons dans de plus grands détails, et que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passait dans chacune.

Il s'était fait dès l'automne dernier un changement dans le ministère britannique. M. Fox, qui s'y était intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'aperçut qu'il ne pouvait plus se soutenir dans ce poste contre la cabale qui lui était opposée ; il résolut de se démettre volontairement de ses charges, et fut remplacé par M. Pitt, que son éloquence et son génie élevé rendaient l'idole de la nation ; c'était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait subjugué la Chambre basse par la force de la parole ; il y régnait, il en était pour ainsi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers, et pensant en grand homme, il fut indigné de la convention de Closter-Seven, qu'il regardait comme l'opprobre des Anglais. Ses premiers pas dans sa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir jusqu'à la mémoire de ce traité honteux ; ce fut lui qui persuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de

Brunswic à la tête de l'armée des alliés , et de le demander au roi de Prusse ; ce fut lui qui proposa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais , qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de sa nation de renouveler les alliances qu'elle avait contractées tant avec le roi de Prusse qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le roi ; par l'un des articles, le roi d'Angleterre s'engageait à payer au roi de Prusse un subside annuel de 4 millions d'écus , lequel fut continué jusqu'en 1761. Le roi se trouvait dans la nécessité d'accepter ce subside , qui d'ailleurs répugnait à sa façon de penser ; mais les Français l'avaient dépouillé des provinces qu'il possédait dans le bas Rhin ; il était à la veille de voir envahir la Prusse par les Russes ; ce qui pouvait d'autant moins s'empêcher , que le maréchal Lewald avait été contraint d'accourir en Poméranie , pour s'opposer aux Suédois. Après tout , ce subside était le seul secours qu'on pût tirer de l'Angleterre , puisqu'elle avait décliné à plusieurs reprises la demande qu'on lui avait faite d'envoyer une escadre dans la Baltique. M. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Russie , pour balancer , par ses intrigues , celles du parti français et autrichien , et pour tenter de dessiller les yeux à l'impératrice , aveuglée par les préventions qu'on lui avait inspirées contre le roi de Prusse. M. Goderick partit dans une vue à peu - près semblable pour la Suède ; mais le parti français , qui dominait despotiquement dans le sénat de Stockholm , fit jouer tous ses ressorts pour interdire à cet anglais l'entrée du royaume ;

M. Goderick resta en Danemarck ; et les sénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur système. Tandis que M. Pitt prenait de si justes mesures pour la politique , les ports de la Grande-Bretagne se remplissaient de vaisseaux ; les projets pour la campagne de mer et de terre étaient arrêtés , et une activité nouvelle ranimait toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith , qui , pendant ces entrefaites , était arrivé à Pétersbourg , n'y trouva point la cour dans une disposition favorable aux commissions dont il était chargé ; les ministres d'Autriche , de France , et de Saxe y étaient tout-puissans par le moyen de leurs intrigues et de leurs profusions ; ils avaient gagné le favori d'Elisabeth , qui gouvernait alors l'impératrice et par conséquent l'Empire. Les ministres , mécontents du peu de progrès de l'armée russe , sur-tout de sa retraite à la fin de la campagne dernière , tâchaient de faire passer leur enthousiasme guerrier dans l'esprit de l'impératrice , et l'excitaient à faire , dans la campagne prochaine , de plus grands efforts que par le passé ; ils s'aperçurent que leurs menées étaient secrètement traversées par le grand-chancelier Bestuchew , et résolurent de le culbuter , comme en effet ils y réussirent. Nous avons dépeint , dans cet ouvrage , ce comte Bestuchew comme un homme qui , par passion , s'était fait un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens ; mais il changea de système , pour plaire au grand-duc , qu'il prévoyait devoir bientôt parvenir au trône ; il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière aussi favorable aux intérêts du roi que les conjonc-

tures le permettaient , et fut l'unique cause de ce que les Russes évacuèrent les Etats du roi à la fin de la campagne. M. de Bestuchew fut encouragé dans cette conduite par les conseils du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie , qui tous les deux avaient les sentimens les plus favorables à la cause du roi. Le grand-duc , prince de Holstein par sa naissance , avait puisé dans l'histoire de ses ancêtres une haine implacable contre les Danois , causée par les injustices que les rois de Danemarck avaient faites à sa famille ; craignant alors que les affaires du roi ne prissent une tournure qui l'obligeât à se lier avec les Danois , il lui offrit son crédit et tous les services qu'il pourrait lui rendre en Russie , pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis constans du Holstein. Le roi accepta l'offre ; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck , et quoique cette condescendance ne lui valût pas d'avantages actuels , on verra , par la suite de cet ouvrage , que cette liaison étroite avec le grand-duc de Russie bouleversa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque secret que toutes ces affaires se traitassent , il en perça cependant quelque chose ; les ministres de France et d'Autriche s'aperçurent d'une variation de conduite du côté du grand-chancelier ; ils eurent connaissance des ordres qu'il avait expédiés pour le maréchal Apraxin , et se servirent du favori de l'impératrice pour faire disgracier ce ministre , et causer toutes sortes de désagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambassadeurs en Russie , et ils entraînèrent l'impératrice Elisabeth dans des mesures

violentes et peu conformes aux véritables intérêts de son empire.

La cour de Vienne avait reçu des secousses si fortes à la fin de la dernière campagne, que sa constance en fut ébranlée. Elle s'était crue sur le point de terminer la guerre, et regardait comme faite la conquête de la Silésie; déchue tout à coup de ces idées flatteuses, elle avait vu son armée ruinée, et les débris s'en sauver avec peine en Bohême. Ces malheurs inattendus rallentirent son ardeur pour la guerre, et tant de projets avortés diminuèrent son éloignement, ou plutôt son aversion insurmontable pour la paix. Le style de la chancellerie et les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur et la grossièreté y reparurent aussi-tôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'impératrice-reine voulut se rapprocher du roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se faire une réputation de magnanimité. Le comte Kaunitz avertit le roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux napolitains et un milanais avaient trempé. Le roi lui fit répondre qu'il était obligé à l'impératrice de l'avis qu'elle voulait bien lui donner, mais que comme il y avait deux manières d'assaffiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux et déshonorans, il assurait l'impératrice qu'il faisait peu de cas de la première, et qu'il était infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence et le scandale de ces écrits ne continuât, et ne s'accrût même selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un sensible

chagrin les dispositions pacifiques de l'impératrice-reine , parce que la défection de cette princesse aurait porté un préjudice considérable à ses affaires , tant qu'elle demeurait en guerre avec les Anglais sur mer et en Allemagne. Louis XV , piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avait imprimée à ses armes , espérait de trouver , dans la continuation de la guerre , l'occasion de prendre sa revanche ; et les ministres de la France travaillèrent à Vienne , avec une application infinie , à ranimer toutes les passions calmées de cette cour. La honte pour une grande puissance , d'être abattue par un petit prince , fit le plus d'impression sur l'esprit de l'impératrice ; l'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla , les dispositions pour la paix s'évanouirent , et les liaisons d'amitié et d'intelligence entre les cours de Vienne et de Versailles se resserrèrent plus intimement : ainsi bien loin que les succès des Prussiens rebutassent les puissances avec lesquelles ils étaient en guerre , ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paraître plus redoutables et plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le roi prenait de son côté des mesures semblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée , et la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agissait de réparer les pertes qu'avaient entraînées sept batailles rangées que les Prussiens avaient livrées à leurs ennemis ; mais les ravages de la guerre n'approchaient pas des ravages que les maladies épidémiques faisaient dans les hôpitaux ; c'étaient des espèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les symptômes de la peste ; les malades tombaient en délire le premier jour de la

maladie ; il leur venait des charbons au cou ou bien aux aisselles ; que les médecins saignassent , ou ne saignassent point , cela était égal ; la mort emportait indifféremment tous ceux qui se trouvaient atteints de ce mal ; le poison était même si violent , ses progrès si rapides , les effets si prompts , que dans trois jours il mettait un homme au tombeau. On se servit sans effet de toutes sortes de remèdes : enfin on eut recours à l'émétique , qui réussit ; on en délaya trois grains dans une mesure d'eau , on en fit boire au malade jusqu'à ce que le remède commençât d'opérer , et ce fut un spécifique souverain contre cette maladie ; car depuis que l'on s'en servit , de cent personnes à qui on le fit prendre , il en périt à peine trois. Sans doute que les causes de la maladie n'étaient qu'une transpiration arrêtée par le froid , et des indigestions causées par de mauvaises nourritures ; il n'y avait que de fortes évacuations qui pussent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fussent considérables , on parvint cependant à rassembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avait besoin pour la recompléter ; mais il fut impossible de s'en servir dès le printemps , parce que c'étaient la plupart des paysans , qu'il fallait exercer et discipliner , et que la campagne commença de très-bonne heure.

La maison royale perdit cette année la reine-mère. Le roi reçut cette funeste nouvelle après la bataille de Kolin , et dans un temps où la fortune s'était le plus déclarée contre les Prussiens ; il en fut vivement touché ; il avait vénéré et adoré cette princesse comme une tendre mère , dont les vertus et les grandes

qualités fesaient l'admiration de ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occasionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands regrettèrent son abord facile et gracieux, les petits sa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur ressource, les gens de lettres leur protectrice, et tous ceux de sa famille qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyaient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, et se sentaient plus frappés qu'elle du coup qui venait de l'emporter.

Dans cette même année le sultan Osman finit ses jours; son successeur passa pour un prince plus hardi et plus entreprenant que lui. Le bruit de sa réputation réchauffa, dès son avènement au trône, les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissait d'être admis aux audiences du grand-seigneur. Il y avait plus d'un an que le Sr. de Rexin postulait cette faveur, et il fallait l'obtenir pour entamer les négociations dont il était chargé avec le grand visir, et avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, et nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont propres à suivre les principes d'une bonne et saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, et du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix et à la guerre aux décisions du Mufti, sans le fetsa duquel il serait impossible de mettre en mouvement les troupes ottomanes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

LE prince Ferdinand de Brunswic fut cette année Février. le premier qui ouvrit la campagne ; il avait une forte tâche à remplir ; il ne s'agissait pas de moins que de chasser 80,000 Français de la basse Saxe et de la Westphalie, avec 30,000 Hanovriens qui, trois mois auparavant, avaient été près de mettre les armes bas, et de signer un traité honteux. Il détacha un corps sur le Wéser, qui se rendit maître de Verden, et un autre sous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par sa valeur et par sa bonne conduite. M. de St. Germain fut à peine instruit de ces progrès, qu'il évacua Brème, où il avait une garnison de 12 bataillons ; avec 14 autres qui hivernaient dans le voisinage, il prit le chemin de la Westphalie. Tandis que le prince héréditaire Mars. prenait Hoya, dont le pont sur le Wéser devenait important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunswic passait l'Aller avec le gros de ses troupes. M. de Beust, qui faisait son avant-garde, surprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleresky, et le fit prisonnier. Cet accident, joint à la marche du prince Henri, qui, par le Mansfeld et le Hildesheim, s'était approché de la ville de Brunswic, déconcerta les généraux français, et détermina M. de Clermont, qui venait de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunswic, Wolfenbittel, et

Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéser, elle assiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont ayant passé le Wéser à Hameln, envoya M. de Broglie aux environs de Buckebourg, pour secourir Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occasion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que spectateur de la prise de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Après cet événement, M. de Broglie tourna vers Paderborn, pour rejoindre le comte de Clermont, et l'armée des alliés marcha à Bielefeld; sur quoi les Français, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm et Munster. Le comte de Clermont, qui n'avait plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wéfel, et cantonna son armée à

Avril. l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munster, et répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avaient souffertes par des opérations continuelles, dans une saison rude et peu avancée. Les alliés prirent 11,000 Français prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann et Bésfort, il surprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers

Mai. en Alsace, et les força de repasser le Rhin. Ce fut le 2 de juin que le prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au-dessous d'Emmerich; il avait gagné des bateliers hollandais, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire

Juin.

de la république ; de-là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françaises furent surprises dans leurs quartiers ; mais le gros joignit l'armée , qui s'était assemblée proche de Creiveld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves ; il laissa quelques troupes aux ordres de M. d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich , et avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin , où il se trouva vers le 20 du mois à une marche du comte de Clermont ; il résolut d'attaquer l'armée française , dans l'espérance que s'il gagnait sur elle une victoire complète , il pourrait reprendre Wésel , et retransporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince se fit joindre pour cet effet par M. de Wangenheim , qui avait été du côté de Kaiserswerth , et se porta sur Closter-Camp. A son approche M. de St. Germain abandonna la ville de Creiveld , et se retira à un mille en arrière , pour se rapprocher du comte de Clermont , qui campait alors à Nuys ; M. de Clermont le joignit à Vischern.

Ce fut le 23 juin que le prince Ferdinand quitta son camp de Haft et de Kempen , pour attaquer M. de Clermont ; il divisa son armée en trois corps , dont l'un , commandé par M. de Wangenheim , se présenta sur le front de l'ennemi , pour le contenir , pendant que le gros des alliés tournant la gauche des Français , se présenta sur le flanc entre Vischern et Anrodt ; il y avait dans cette partie , derrière un ruisseau , un boulevard ou *Landwehr* , dont les Français avaient profité pour se poster ; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers français volèrent alors au secours

de cette infanterie, et le comte de Gisors, qui les menait, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand; le comte fut tué, et sa troupe découragée prit la fuite; alors le prince de Holstein donna dessus avec les dragons prussiens, et acheva de la dissiper. Pendant ce choc le prince héréditaire, avec une partie de la droite des alliés, avait gagné sur les derrières de la position des Français; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui, se croyant sur le point d'être entamé sur son front par M. de Wangenheim, se voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, et près d'être entièrement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il se retira à Nuys, puis à Weringhen, et ensuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de sa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation, et poussa des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, tandis que M. de Wangenheim, qui avait été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, assiégea Dusseldorf, où il y en avait huit, et la ville se rendit par capitulation le 8 de juillet. On y trouva un magasin considérable, établi pour l'armée française. Cependant le prince Ferdinand apprenant que l'ennemi rassemblait des forces contre lui, se fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de St. Nicolas où il campait. Le début de M. de Clermont engagea la cour de Versailles à le rappeler, et il fut remplacé par M. de Contades. Ce maréchal fit incessamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avait perdue; pendant ce temps-là M. de Chevert, qui était à

Juillet.

Wézel

Wéfel , où les Français avaient laissé une nombreuse garnison , sortit de cette place avec un corps considérable pour battre M. d'Imhof , qui gardait le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent ; il se mit , avec tout son corps , en embuscade sur le chemin que M. de Chevert devait tenir , le battit et lui prit beaucoup de monde. Ces heureux succès du prince Ferdinand auraient empêché les Français de repasser le Rhin , et l'auraient enfin mené à la prise de Wéfel sur la fin de la campagne , si une diversion ne l'avait obligé lui-même à repasser ce fleuve , pour rétablir les affaires en Hesse et dans la basse Saxe. Dès le 11 de juillet M. de Soubise s'était mis en marche ; il avait été joint à Hanau par 15,000 Wirtembergeois. Le prince Ferdinand avait laissé dans le pays de Hesse le prince d'Ysenbourg avec environ 7,000 hommes ; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde française , commandée par M. de Broglie , et passa la Fulde ; les Français l'attaquèrent dans la position qu'il avait prise près de Sangerhausen , et il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures ; il se retira à Eimbeck , et s'établit dans les montagnes , se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le prince de Soubise alors , ne trouvant nulle part aucune résistance , occupa Nordheim , Munden et Göttingue. Cependant M. de Contades , qui jugeait que la diversion de M. de Soubise obligerait bientôt les alliés à rétro-

Août.

grader , s'avança sur eux , et occupa même le poste de Brugen , qui était sur leur gauche ; mais le prince Ferdinand , qui ne pouvait souffrir ce voisinage

dangereux , en fit déloger les Français par le prince héréditaire ; il résolut en même temps de se replier sur la Niers pour s'approcher des secours qui lui venaient d'Angleterre. Les Français firent la même marche , et furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand , qui sentait que le seul moyen de se soutenir au-delà du Rhin était de battre M. de Contades , fit des dispositions pour engager une affaire ; mais M. de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat et se retira à Dalen ; sur quoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk ; le prince héréditaire , qui conduisait l'avant-garde , en chassa les Français , et toute l'armée repassa la Niers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin , retira la garnison de Ruremonde , qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 et le 10 d'août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps , et M. de Hardenberg , qui y commandait , se rendit en diligence à Lippstadt , pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les Français passèrent le Rhin , et s'étendirent jusqu'à Dorsten , en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglais que lui amenait milord Marlborough. M. de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie , et dont le prince Xavier , second fils du roi de Pologne , avait pris le commandement. Le

prince Ferdinand détacha M. d'Imhof à Creiveld , et M. de Post à Dalmen ; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen , le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée , et le prince héréditaire repoussa les Français jusqu'à Halteren. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher M. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes , pour passer la Lippe , et se porter dans l'évêché de Paderborn , tant pour interrompre la communication des deux armées françaises , que pour être à portée , dans le besoin , de prêter la main au prince d'Ysenbourg. Sur ces entrefaites , et pendant que le prince d'Ysenbourg s'était tenu près d'Eimbeck , M. de Soubise avait occupé Cassel , Gœttingue , et quelques places sur la Werra ; alors il forma le dessein de s'em-
 parer de Hameln ; mais il fut obligé de s'en délistier , lorsqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repassé le Rhin ; il évacua ensuite Munden , Gœttingue , et tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre , pour se renforcer sur la Diemel ; il resta dans cette position jusqu'au 5 de septembre , et n'opposant à M. d'Oberg que M. du Mesnil , qu'il laissa sur la Diemel , il s'avança successivement de Munden , Gœttingue , à Nordheim. Le prince d'Ysenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des Français , et se retira à Coppenbrügge , où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés ; alors il s'avança en même temps que M. d'Oberg sur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à M. de Soubise , qui était à Gœttingue , qu'on ne le

Sept.

111,

détachement, occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçaient de couper M. d'Armentières de Wéfel, et une petite affaire qu'engagea la major Bulow, le firent résoudre à renoncer à son projet; il repassa la Lippe le 2 de novembre, et bientôt après l'armée française prit le chemin de Wéfel, pour entrer dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne restait plus en Hesse que Marbourg, où les Français eussent pied; le prince héréditaire y fut envoyé, et n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la prise de cette place les alliés, maîtres de toute la Westphalie et de la basse Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le roi n'était pas demeuré oisif contre les Autrichiens; il se préparait à tirer tout le parti possible de la bataille de Leuthen, et des suites que cette bataille
 Janvier 9. avait eues. Dès le mois de janvier M. de Werner avait été détaché dans la haute Silésie. Quelque supériorité qu'eût l'ennemi sur sa troupe, il l'avait contraint de se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupaient dès-lors Troppau et Jägersdorf. Le roi jugeait cette avance nécessaire pour pouvoir exécuter ses projets; l'expédition, qui se fit au mois de janvier, ne parut à l'ennemi qu'une suite de la bataille de Leuthen, et servit à nettoyer toute la Silésie des troupes autrichiennes. Les choses en restèrent là jusqu'au 14 de mars, que l'armée se mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On savait que les ennemis n'étaient pas assez avancés dans leurs arrangemens, pour s'opposer aux desseins que le roi formait, de sorte que

obligea le prince Ferdinand à quitter Munster ; il y laissa une bonne garnison , et arriva le 17 avec son armée à Lippstadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre M. de Chevreuse , qui était à Soest ; la surprise n'eut pas lieu , parce que les Français furent avertis de la marche des alliés ; néanmoins , après un léger combat , les Français se retirèrent et abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avaient amassées à Soest. Le prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de cette ville , ce qui engagea M. de Chevert à changer de route ; il avait quitté M. de Soubise après l'affaire de Lutterberg , et ne put joindre M. de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que M. de Chevert eut quitté l'armée de Hesse , M. d'Oberg passa le Wésér à Holzmünden , et poursuivant sa marche , il joignit le 21 d'octobre , à Soest , l'armée des alliés. La position où se trouvait le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françaises , et quelques supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés , cela n'empêcha pas que M. de Soubise ne crût sa position aventuree ; il évacua en conséquence Cassel et toute la Hesse , et repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne aurait été finie , si M. de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster ; M. d'Armentières s'était approché de cette ville à la tête de 15,000 Français , et avait pris un camp proche de la place pour ouvrir incessamment la tranchée ; mais M. d'Imhof arriva le 26 à Warendorf , suivi du duc de Holstein , en même temps que M. de Wangenheim , avec un gros

Novemb.

la gorge , et 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère , qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant , décontenancé par une action aussi vigoureuse , battit la chamade ; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison ; le comte de Thierhaimb évacua la ville le 18 , et sa troupe , forte de 5,000 hommes , fut dispersée dans les différentes places de la Silésie et de la Marche électorale.

Ce siège , si heureusement et si promptement terminé , fournit au roi la facilité d'exécuter de plus grands projets ; son dessein était de pénétrer dans la Moravie , et de prendre Olmutz ; non pas pour conserver cette place , car on prévoyait dès lors la diversion que les Russes , qui s'étaient emparés de la Prusse , se préparaient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg ; mais afin d'amuser , durant toute la campagne , les Autrichiens dans cette partie éloignée des États du roi , pour avoir le temps et la facilité de s'opposer en attendant avec des forces considérables à l'armée russe. Pour exécuter ce plan , il fallait de nécessité en imposer au maréchal Daun , afin de gagner sur lui quelques marches , et le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant son arrivée. Dans cette intention l'armée du roi se retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz et de Reichenbach , sous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du siège , et d'attendre les recrues qui devaient la joindre. M. de Ziethen , avec un corps , demeura dans les environs de Landshut , d'où il tira un cordon jusqu'à Friedland , et M. de Fouqué entra dans le comté de Glatz , pour en garder tous les débouchés.

Ces deux corps, qui masquaient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avaient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer sur les intentions des Prussiens. Pendant que ces dispositions donnaient le change à l'ennemi, l'armée du roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le roi se trouvait en personne, prit le chemin de Troppau, et l'autre, que conduisait le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de mai dans les plaines d'Olmütz, l'une par Gibau, et l'autre par Sternberg; M. de Fouqué les suivit aussi-tôt qu'il remarqua que l'ennemi, ayant pris l'alarme, quittait les environs de Königsgrätz, pour se porter sur Hohemaut. Il prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre et de bouche pour le siège jusqu'à Olmütz. C'était le 12, et le même jour l'armée d'observation passa la Morava à Littau; le roi s'avança jusqu'à Holeschau; M. Deville y campait avec 7 régimens de cavalerie; il fut attaqué par le prince de Wirtemberg et poussé au-delà de Prostnitz vers Wischau. Le prince campa son corps à Prostnitz, et il y demeura pour observer l'ennemi du côté de Wischau et de Brunn, ayant sous lui 4 régimens de dragons, 1 de hofards et 4 bataillons. Le maréchal Keith ayant fait l'investissement d'Olmütz, ouvrit la tranchée le 27 de mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 escadrons de Barenth, 500 hofards, et quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith et l'armée du siège

fidérables : la position de l'armée autrichienne , et principalement le corps qu'elle avait détaché à Prérau , exigeait que la ville d'Olmütz fût mieux enfermée au-delà de la Morava ; il semblait que le corps du margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire , et comme on n'avait pas trop de troupes , le margrave alla se poster de façon que sa gauche occupait un pont que nous avions à Comothau sur la Morava , et que sa droite s'étendait jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant , tandis que les Prussiens changeaient leur position , M. de Bulau , colonel autrichien , avait trouvé le moyen de se glisser dans la ville , et d'amener à M. de Marshall , qui en était gouverneur , un secours de 1200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine , et se camper à Prettlitz entre Prostnitz et Wischau ; il y fut informé que les Prussiens attendaient un grand convoi , dont dépendait la réussite du siège , parce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par 8 bataillons et 4000 convalescens , tant de la cavalerie que de l'infanterie , qu'on avait enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit le 25 de juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi ; il envoya M. de Janus à Bahrn , et M. de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le roi détacha M. de Ziethen avec 20 escadrons et 3 bataillons ; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua
28. le lendemain ; après un combat de 5 heures il fut obligé de se replier. Le transport avançait très-

lentement à cause des chemins rompus , et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs. Janus et Laudon de 8,000 hommes. Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch et Domstadt ; à peine 1000 hommes de cavalerie , 4 bataillons , et 400 chariots eurent-ils ouvert la marche , et passé le défilé de Domstadt , que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bahra et de Liebe sur ce convoi , de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à se joindre , coupèrent l'avant-garde qui venait de passer le défilé , du reste du corps qui suivait. M. de Ziethen , qui était avec le gros du convoi , fit charger vigoureusement une des ailes de l'ennemi ; mais le nombre était trop disproportionné pour qu'il pût réussir , de sorte qu'après avoir vaillamment combattu , il fut contraint de se retirer avec la plus grande partie de son monde sur Troppau ; il y perdit le général Puttkammer et 800 hommes , sans compter tout le convoi et le trésor de l'armée , qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cause de la levée du siège. Si ce convoi eût pu arriver , la ville était prise en moins de quinze jours , parce que l'on avait achevé la troisième parallèle , et que l'on commençait d'en déboucher avec les sapes. Mais quelques apparentes que fussent ces espérances , il fallut y renoncer , pour sauver l'armée , qui , en prolongeant son séjour en Moravie , aurait manqué de subsistances. Il y avait deux chemins pour le retour ; l'un qui mène dans la haute Silésie , par lequel l'armée était venue , et l'autre qui traverse la Bohème , et mène ou dans le comté de Glatz , ou par Braunau en Silésie. L'ennemi s'était préparé

à rendre la première route difficile. Laudon , Janus et St. Ignon y étaient demeurés depuis l'affaire des convois ; le maréchal Daun s'était porté même avec son armée à Tobischau , de sorte qu'on avait à craindre , en prenant ce chemin , d'avoir deux corps ennemis sur les flancs , et sans cesse le maréchal Daun derrière l'arrière-garde , qui la harcèlerait. En un mot cette marche n'aurait été qu'une bataille perpétuelle , dans laquelle l'armée aurait perdu l'artillerie du siège , ses équipages , ses blessés , peut-être même y aurait-elle rencontré sa ruine entière au passage de la Morava , que l'ennemi pouvait lui rendre funeste. Ces considérations déterminèrent promptement le roi à se tourner vers la Bohême , parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là , on pouvait gagner deux marches sur lui ; ce qui était un article important pour l'artillerie et le bagage dont l'armée était chargée.

Juillet. La nuit du 1 au 2 de juillet le roi quitta son camp et partit avec toutes ses troupes , partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où se trouvait le roi , qui passa par Konitz , Tribau , Zwittau , et vint à Leitomischel , où elle s'empara d'un dépôt des ennemis ; la seconde , sous la conduite du maréchal Keith , en se retirant de ses tranchées , n'abandonna que 4 mortiers et un canon intransportables , parce que les affûts en étaient cassés ; elle prit le chemin de Littau , Muglitz et Tribau. Toute cette marche jusques-là ne fut point troublée par l'ennemi , par la raison que le maréchal Daun , ayant fait toutes ses dispositions pour les chemins de la haute Silésie , ne put pas retirer assez

promptement les troupes pour agir en forces du côté de la Bohême ; néanmoins M. de Laschy , qui campait à Gibau , voulut entreprendre sur l'arrière-garde , obligée de passer le défilé de Krenau , pour marcher à Zwittau. Il se saisit de ce village avec ses grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par M. de Wied , et les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées. Le maréchal Keith avait partagé sa colonne en trois corps , dont celui de M. de Retzow ayant traversé Hohemaut , et s'approchant des collines de Holitz , trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenait ; on commença par se canonner réciproquement , M. de Retzow continuant à faire filer son convoi et son escorte en même temps. Le général de St. Ignon , qui commandait les ennemis , crut ce moment propre pour attaquer les Prussiens ; il fondit avec 1100 chevaux sur le régiment de Brédow cuirassiers , qu'il obligea de se replier ; sur ces entrefaites arriva un lieutenant , avec 50 houlards , que le roi avait chargé de dépêches pour le maréchal Keith ; ce brave officier , nommé Kurzhagen , donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de M. de St. Ignon , qu'il ramena les cuirassiers ; la cavalerie prussienne accourut aussi et rechassa les Autrichiens avec perte de 6 officiers et de 300 hommes. Le maréchal Keith arrivant avec sa colonne précisément lorsque l'ennemi était en déroute , fit prendre à revers l'infanterie ennemie , qui se maintenait encore sur les hauteurs ; ce qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui proté-

geaient la retraite. Pendant que le maréchal Keith était occupé avec les ennemis et ses convois, le roi ayant pris les devans, était arrivé dès le 11 près de Königsgrätz. M. de Buccow couvrait cette ville avec environ 7,000 hommes, qu'il avait campés derrière l'Elbe, et dans des retranchemens qui entouraient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota sur l'Adler, et l'on y construisit une batterie, pour prendre à revers M. de Buccow dans ses retranchemens; en même temps un autre corps passa l'Adler plus haut, qui devait attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On voulait aussi faire passer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. M. de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ses retranchemens et la ville, et se retira vers Clumetz. Le même jour le roi étant averti que M. de Retzow était attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire était déjà décidée, et le maréchal Keith conduisit heureusement jusqu'à Königsgrätz toute l'artillerie du siège d'Olmütz, 1500 blessés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche qui appartenaient à l'armée du roi. Dès que toutes les troupes furent rassemblées, elles se campèrent au confluent de l'Adler et de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Königsgrätz occupée par 6 bataillons.

Le premier soin du roi fut de se débarrasser du gros bagage qu'on avait traîné d'Olmütz à Königsgrätz,

et

et M. de Fouqué fut commandé avec 16 bataillons et autant d'escadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les blessés et les chariots superflus. L'ennemi avait déjà quelque dessein de harceler les Prussiens dans ces passages; le même jour M. de Laudon s'était posté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotchna. Comme on en était instruit, et que le roi voulait assurer la marche de M. de Fouqué sur Neustadt, il prit quelques troupes avec lui et marcha droit sur M. de Laudon; l'autrichien pensa être surpris; mais comme le bois favorisait sa retraite, on ne put lui enlever que 100 cravates; il se retira vers Holitz, et le roi tint le poste d'Opotchna, jusqu'à ce que M. de Fouqué eût paisiblement conduit à Glatz son convoi. D'abord après son arrivée il détacha M. de Schenkendorff l'aîné à Reinertz, M. de Goltz au Hunulberg, et lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la marche avait donné assez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée prussienne; il arriva le 22 et prit son camp sur les hauteurs de Clum et de Libitschau au-delà de l'Elbe, en même temps que le roi revint d'Opotchna rejoindre le gros de ses troupes. S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on aurait fini la campagne, sans quitter la Bohême que pour prendre des quartiers d'hiver; mais l'invasion dont les Russes menaçaient la Poméranie et la nouvelle Marche, obligeait le roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de-là porter des secours aux endroits qui en auraient le plus besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvaient assurer les

12.

frontières de la Silésie ; en conséquence on eut soin d'enlever tous les fourrages et toutes les provisions du cercle de Königsgrätz , pour empêcher le maréchal Daun , faute de magasins , d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible , parce qu'il avait été obligé , au commencement de la campagne , de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn , qu'ensuite l'armée prussienne lui avait enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avait en Bohème , et qu'enfin on avait consumé les fourrages du cercle de Königsgrätz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Königsgrätz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on voulait l'évacuer ; le général Saldern et le colonel Blankensée y furent tués ; on perdit 70 hommes. L'armée du roi se replia par Caravallhotta sur Rochonitz ; Mrs. Laudon , St. Ignon et Laschy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes , et quoiqu'ils essayassent de l'entamer , ils ne purent point y réussir , et furent vigoureusement repoussés par les hussards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes , on prépara le lendemain une embuscade ; ce fut au passage de la Métau ; on occupa avec 10 bataillons et 20 escadrons un bois qui se trouve sur ce chemin , et qui tire de Jaromirz à la Métau ; après quoi l'armée se mit en marche , et ne présenta à l'ennemi qu'une faible arrière-garde de hussards ; M. de Laudon , qui s'échauffait facilement , voulut donner dessus ; alors la cavalerie , en sortant de l'embuscade , le prit dans tous les sens ; il fut fort maltraité , et perdit 300 hommes ; après cette petite correction , l'armée

du roi poursuivit paisiblement sa marche , et se campa entre Boruslawitz et Gessnitz , et l'on détacha M. de Retzow , pour couvrir la droite de l'armée au passage des montagnes. M. de Retzow délogea M. Janus de Studenitz et le roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée était campée , il se trouvait une hauteur sur la droite , dont il fallait nécessairement se mettre en possession ; le roi y plaça les volontaires de le Noble , comme un appât qu'il présentait à l'ennemi , et 6 bataillons , campés dans une espèce de ravin , avaient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avait prévu arriva ; M. Laudon vint de nuit pour surprendre le Noble ; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendait ; on le mit en fuite , et sans compter les morts et les blessés , il y perdit 6 officiers et 70 hommes. Le maréchal Daun avait cependant fait longer à son armée le cours de l'Elbe , de sorte qu'elle s'étendait depuis Kœnigsgrætz jusqu'à Jaromirz vers Kœnigshof. Le roi se campa le lendemain à Wisoka , et M. de Retzow à Starckstadt. La marche se poursuivit de Wisoka à Politz et Wernersdorf , sans qu'on fût suivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Grissau et de Landshut.

La diversion à laquelle on s'était attendu de la part des Russes , se fit pendant ce retour de Bohême. M. Fermor s'était avancé en plusieurs corps , de la Prusse , sur les frontières de la Poméranie et de la nouvelle Marche ; M. de Platen avait observé les ennemis de Stolpe , où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le comte de Dohna avait reçu l'ordre , dès le mois de juin , de lever le blocus de

Stralsund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les Etats du roi. M. de Fermor s'était avancé de Posen à Kœnigswald, Méferitz, et Closter-Paradies, où il campait en 3 corps. Le comte de Dohna détacha M. de Kanitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où M. de Malachowsky fit une course jusqu'à Sternberg et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'était pas assez en force pour répandre des détachemens, attira à lui M. de Platen, et se borna à disputer aux ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'Etat, et pouvait entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort consistait en 16 bataillons et 28 escadrons. La plus grande partie de l'armée, aux ordres du maréchal Keith et du margrave Charles, demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche par Ronstock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Crossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que M. de Fermor, s'étant avancé par Landsberg à Cammin et à Tamsel, avait fait bombarder la ville de Kustrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à M. de Schack, qui en était commandant.

Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à rapprocher son corps de cette forteresse, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au débouché de la chaussée qui conduit de Kustrin à Tamsel, et leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes considérables, mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi ; il fallait se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois semaines à cette expédition, mais comment la terminer si vite sans en venir aux mains ? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle se tourner, ou vers la Silésie, ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différens cas, selon que le besoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations ; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, et l'on occupa les dignes de l'Oder, comme si effectivement on avait dessein de passer ce fleuve dans les environs ; en même temps le roi renforça la garnison de Kustrin de 4 bataillons. Il avait envoyé M. de Kanitz à Wrietzen, pour rassembler tous les bateaux qui se trouvaient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 23 en remontant l'Oder jusqu'à Gustebiese, où elle fut jointe par M. de Kanitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du

et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises ; mais elles revenaient après un court espace de temps , sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond ; les troupes , au lieu de le passer , comme elles le pouvaient , s'amusaient à piller , et revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond était rempli ; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi , ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à 9 heures du matin , et ne finit qu'à 8 heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel , où toutes leurs troupes se mirent en peloton , la cavalerie au centre , entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons , 27 drapeaux et étendards , 82 officiers , parmi lesquels 5 généraux ; environ 2,000 prisonniers , et pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent sur la place , parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit M. de Ziethen , général des cuirassiers , 60 officiers morts ou blessés , et environ 1200 hommes , avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26 , l'armée du roi prit une position très-voisine de l'armée russe ; on n'était qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avait eu suffisamment de munitions , on les aurait attaqués ; on fut obligé de se contenter d'une canonnade , qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'aurait désiré , à cause qu'il fallait ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent

d'attaquer l'infanterie prussienne ; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreutzen. Pendant l'action de la veille , et durant cette journée , c'était un spectacle affreux que de voir tous les villages voisins , auxquels les cosaques avaient mis le feu , et qui rassemblaient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiraient avec succès , parce qu'il était presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse que l'ennemi formait ; au lieu que les leurs tiraient sans le moindre effet. On reçut vers le soir quelque peu de munitions , dont les batteries firent un si bon usage , que la place devenant dès lors insoutenable pour les Russes , ils la quittèrent la nuit même , et allèrent se camper à Cammin. Le roi les suivit ; on fit encore quelques centaines de prisonniers sur leur arrière-garde , et l'on se campa devant Tamsel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea M. de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder et de Stargard , pour accélérer sa jonction avec M. de Fermor , qui bientôt se retira à Vietz , puis à Landsberg , où il rassembla toutes ses troupes. Le roi le poursuivit jusqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée prussienne était occupée contre les Russes , M. Laudon avait traversé la Lusace , dans l'intention de les joindre , et il l'aurait fait s'il n'avait trouvé le prince François de Brunswick dans son chemin ; le roi l'avait détaché à Beesko du camp de Tamsel. Ce prince , après lui avoir enlevé différens partis , obligea l'ennemi à se replier sur Lubben. Des raisons plus fortes que celle-là

empêchèrent le roi de pousser plus loin les avantages qu'il avait remportés sur les Russes ; il fallait accourir en Saxe au secours de S. A. R. le prince Henri. M. de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, et le roi partit, pour se joindre au prince son frère, avec le même corps qu'il avait amené dans l'électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'était passé jusqu'alors en Saxe.

Juillet. Dès le mois de juillet S. A. R. avait occupé le camp de Tschopa, pour s'opposer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deuxponts, auquel s'était joint un corps d'Autrichiens aux ordres de M. de Haddick. S. A. R. fit chasser un détachement des ennemis qui occupait le Basberg, et comme le gros corps des cercles ne s'était pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels M. de Mitrowsky, général des

Août 2. Autrichiens, fut le plus considérable. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par M. Dombale, qui s'avancait sur Zwickau, détacha M. de Finck pour le déloger de la Saxe ; ce qui réussit au point, qu'on l'obligea de se replier sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du prince devenant nécessaire aux environs de

6. Dresde, à cause que le prince de Deuxponts prenait par la Bohême le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, et s'établit à Dippoldiswalde, tenant M. de Hulsen avec un détachement à Freyberg, et M. de Knobloch à Maxen. Pendant ce

temps un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué et battu par M. de Kleist. Mais comme M. de Haddick s'avavançait vers Cotta, S. A. R. changea sa position ; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, et garnit devant elle les villages de Zehista et de Zutschendorf ; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui était plus convenable. Bientôt le prince de Deuxponts parut ; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche M. de Haddick, qui s'étendait de Rothwernsdorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodait sa position ; il y fit avancer quelques mortiers, et M. de Grape, qui y commandait, se rendit mal à propos, et fut fait prisonnier de guerre. En même temps le maréchal Daun s'était avancé en Lusace ; il avait laissé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs. de Harfch et Deville, qui campaient entre Jägerndorf et Troppau. L'intention du maréchal était de se servir de ce corps pour faire le siège de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourrait permettre de tenter cette entreprise ; il avait espéré que l'invasion des Russes attirerait vers eux toutes les forces du roi, et comme ses espérances se trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, et donner à M. de Harfch le temps d'achever son siège. Il s'était d'abord avancé jusqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Russes ; sur quoi abandonnant les desseins qu'il pouvait avoir sur Meissen ou sur Torgau, il se replia sur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de passer ce

fleuve à Pilnitz , et de prendre à dos la position des Prussiens à Gamig , pendant que le prince de Deux-ponts et M. de Haddick les entameraient de front. Le prince Henri , qui était informé de ces projets , en donna avis au roi , ce qui occasionna la marche rapide de celui-ci , pour se joindre au prince son Sept. frère. D'abord le maréchal Keith et le prince Charles eurent ordre de quitter la Silésie , pour se joindre en Lusace aux troupes du roi. M. de Fouqué demeura à Landshut , et on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du roi partit le 2 de Blumberg , et passant par Manchenau , Mulrose , Trebatz , Lubben , Doberbeck , Elsterwerda , arriva le 9 à Dobritz près de Grossenhayn , où le maréchal Keith et le margrave le joignirent , dont le corps avait passé par Hartmansdorf , Priebus , Moska , Spremberg , Senftenberg. Mrs. de Werner et de Mœring avaient battu chemin faisant , l'un à Priebus et l'autre à Spremberg , deux détachemens autrichiens , et leur avaient fait au-delà de 500 prisonniers. L'armée se campa le 12 entre Boksdorf et Reichenberg , d'où le roi s'aboucha avec le prince son frère , pour prendre ensemble les mesures convenables aux circonstances présentes. Le même soir l'armée se mit en marche ; il s'agissait d'occuper les hauteurs de Weiffig avant l'ennemi. Les Autrichiens avaient au Cerf blanc un poste qu'il fallait déloger ; le roi y marcha tout droit , et M. de Wédel par un chemin qui vient de Radeberg , et qui tourne cette position ; les Autrichiens furent forcés de se retirer , et dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weiffig , elles donnèrent sur des hofards et des dragons qui s'y

étaient rendus dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun ; celui-ci s'y était avancé, pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, et l'armée du roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendait de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerder. On assura aussi-tôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du roi était arrivée à propos, car M. de Laschy était commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pilnitz, et il faut avouer que le maréchal Daun aurait eu tout le temps d'exécuter ce dessein avant l'arrivée du roi, s'il avait été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité et de promptitude. Le même jour que l'armée prit la position de Schœnfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger M. Laudon de Radeberg ; l'autrichien se retira sur Arnisdorf et Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste ; pour cet effet, le prince François, avec quelques bataillons, se présenta sur son front ; M. de Retzow le tourna par sa droite et le roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps aurait été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué en même temps ; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie ; Laudon perdit cependant au-delà de 500 hommes dans cette affaire ; il se sauva par le bois et occupa les monticules de Harta, où il campa sous la protection du canon du maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidaient rien ; un des objets principaux, dans les circonstances

27.

où se trouvaient les armées, était d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il était difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant de la jalousie sur les convois qu'elle tirait de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on désirait. Le roi quitta son camp de Schœnberg, et se porta avec son armée sur Ramnau; par cette position les Prussiens s'approchaient du flanc de l'ennemi, et pour lui causer plus d'inquiétude, M. de Retzow se rendit à Bautzen, et s'y établit avec son corps. Laudon occupait encore vis-à-vis de notre gauche, proche de Bischofswerder, une hauteur dont on résolut de se rendre maître. Pour cet effet, le prince de Wirtemberg tourna les Autrichiens à dos, et le roi se présenta sur leur front. M. Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais se replia en grande confusion au-delà de Bischofswerder; nous occupâmes son camp et la ville. Le maréchal Daun craignait à son tour que la position des Prussiens ne lui portât préjudice; il avait renoncé dans ce moment aux projets qu'il avait formés sur l'armée du prince Henri; il fut obligé de se rapprocher de ses vivres, et se proposa en même temps de choisir un poste par lequel il pût couper les Prussiens de la Silésie, pour donner à M. de Harsch le temps d'assiéger et de prendre Neisse. Ce fut enfin

Octobre. le 5 d'octobre que le maréchal abandonna les environs de l'Elbe, et que, passant par Kruse et Neukirch, il se campa à Kitlitz sur les hauteurs de Lœbau jusqu'au Stremberg. Le prince de Durlach fut posté avec sa réserve de Reichenbach et Arnisdorf vers Doberfschutz. Sur ce mouvement de l'ennemi, M.

de Retzow fut envoyé occuper le Weissenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où M. de Wédel fut détaché avec six bataillons et quelque cavalerie ; pour s'opposer aux Suédois, qui s'étaient avancés jusqu'à Pafewalk. De Bautzen l'armée du roi s'avança vers l'ennemi, et prit sa position entre Hochkirchen et Kottitz, le quartier général à Rade-witz. L'armée se trouvait alors affaiblie par le départ du détachement de M. de Wédel, et par la grosse garnison qu'il fallait tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du roi était, en prenant le camp de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui était de se joindre à M. de Retzow, posté à côté de notre flanc gauche, et de tomber conjointement sur le prince de Durlach du côté de Débitfch, ce qu'il ne pouvait exécuter que la nuit du 14 au 15, à cause que l'approvisionnement des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le maréchal Keith, qui en était, fut attaqué en chemin par Laudon ; l'ennemi fut repoussé avec perte de 80 hommes. Un prince de Lichtenstein, lieutenant-colonel au régiment de Lœwenstein, fut du nombre des prisonniers. Après cette affaire, Laudon ayant rassemblé ses troupes dispersées, s'établit avec elles dans un bois qui était à un gros quart de lieue d'Allemagne au-delà de notre droite, vis-à-vis du village de Hochkirchen ; un fond marécageux séparait notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler incessamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonstancié du terrain que les deux armées occupaient. Le village de

Hochkirchen, où s'appuyait la droite du roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la contrée; le village s'étend en long, et formait le flanc naturel de l'armée; il était garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons était construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirchen se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc, pour défendre le passage; ce qui était d'autant plus sûr, qu'il se trouvait sous la protection de notre canon vers Radewitz, où était le quartier général. Une partie du camp passait le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on assurait et dont on abrégeait le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait sur le Stremberg; son centre était sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tirait vers Jauernick et Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour 4 colonnes, qui conduisaient au bois dont M. Laudon avait pris possession. Son projet était d'attaquer l'armée prussienne par 4 endroits à la fois, savoir, par le poste de Laudon; par le moulin qu'occupait le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui se trouvait au-delà du ruisseau, et la quatrième attaque devait se faire par le prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandait M. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein.

L'attaque

L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première ; les ennemis l'emportèrent sans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de se glisser avec ses pandours à l'arrière de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen ; ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi se saisit dans cette confusion de la batterie qui était à la pointe du village ; au même temps le brave major Lange se jeta avec son bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite ; les ténèbres étaient si épaisses, qu'on ne voyait pas à un pas devant soi. On s'aperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, et qu'il aurait été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village ; dans la marche on donna sur un corps de grenadiers autrichiens, dont 300 furent pris ; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, et commençait à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent ; les gendarmes et le régiment de Vafold firent une charge

fort vive ; tout ce qu'ils rencontrèrent , plia devant eux ; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité , ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Laudon avait occupé dès la veille ; tout le canon des Autrichiens y était , et l'infanterie bien et avantageusement établie ; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté , le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue ; ils se mirent à la tête de quelques bataillons , pour traverser le village de Hochkirchen ; le chemin qui passe le village est étroit ; à peine sept hommes de front pouvaient-ils y tenir , et ils trouvèrent en voulant déboucher de-là , que les Autrichiens les débordaient si considérablement , qu'ils ne purent jamais se former , pour mener leurs troupes à la charge ; ils furent aussi-tôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y fut tué , M. de Geist mortellement blessé et le prince Maurice dangereusement. Quoiqu'à différentes reprises on tentât de passer le village , il n'y eut pas moyen de réussir ; l'incendie était trop considérable , et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite , le roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre incessamment. Ce général avait trois fois repoussé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvait venir à lui qu'en traversant un défilé , M. de Retzow y laissa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut ; après quoi il les chargea et les culbuta avec une perte considérable dans le lieu dont ils avaient débouché ; cette manœuvre s'était répétée à trois reprises , lorsqu'il fut

obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir , pour porter des secours à sa droite ; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi , et contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée se soutenait, quelque effort que fit l'ennemi pour dépasser le village de Hochkirchen. La bataille avait commencé à 4 heures , à 10 le cimetière fut emporté ; le village et la batterie étaient déjà perdus ; l'ennemi se trouvait trop bien établi pour qu'on pût le déloger ; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée ; M. de Retzow avait abandonné le Weissenberg : dans ces circonstances la position de l'armée n'était plus soutenable , et il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine , pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberlschutz , où l'on marqua le camp , et le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprises ; mais elle fut vigoureusement repoussée par M. de Seidlitz et par le prince de Wirtemberg. Le camp que l'armée prit était bon , proche de Bautzen , entouré d'un double fossé marécageux , et sur des collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans son ancien camp , et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Prussiens perdirent , comme nous en avons touché quelque chose , des personnes dignes , par leur grand

mérite, d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Brunswic, et M. de Geist ; presque tous les généraux eurent des contusions ou des blessures, ainsi que le roi, le margrave Charles, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie, et il ne nous resta, du nombre des prisonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vitteleschi et 700 hommes.

Pendant que tout ceci se passait en Lusace, Mrs. Deville et de Harfch tenaient Neisse étroitement bloqué ; on était informé qu'un train d'artillerie de 100 canons et de 40 mortiers devait partir d'Olmütz pour se rendre en Silésie. En combinant, avec ces préparatifs, l'effet qu'une victoire gagnée devait produire sur l'esprit des Autrichiens, il était facile de prévoir que le siège de Neisse en ferait la suite. Cette place était trop importante pour que le roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la sauver ; cependant on ne pouvait en faire lever le siège qu'en marchant en Silésie avec une armée. La difficulté était de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin, sur la nouvelle que les Russes avaient abandonné Stargard, et dirigeaient leur marche par Reez et Calies sur la Pologne, le roi prit les mesures suivantes : il attira à lui le prince son frère avec 10 bataillons et du canon, pour remplacer celui que l'on avait perdu : le comte de Dohna reçut ordre de se rendre en Saxe et de ne laisser en Poméranie qu'un corps sous M. de Platen, pour secourir Colberg, que M. de Palmbach assiégeait avec 15,000 Russes : il fut averti

de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de-là se tourner du côté qui aurait le plus besoin de sa présence : M. de Finck prit le commandement du reste du corps du prince Henri, qui tenait le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partaient, le maréchal Daun s'avança, et vint se camper proche de l'armée du roi. Un détachement couvrait son flanc à Buchwald ; sa droite s'appuyait à Cannewitz, d'où la ligne prenait par Belgern, Wurchen, Dressa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz et Strela ; sa réserve prit le poste de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avaient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritaient une attention sérieuse, était la conservation de Bautzen, où se trouvaient les vivres et la boulangerie de l'armée, et le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne fallait pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville et sa droite ; et pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de hussards, pour que l'ennemi ne s'aperçût point de l'importance dont nous était ce poste. La raison d'en user ainsi était que le moulin se trouvait à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvait pas le soutenir à cause de son éloignement ; et l'importance de ce moulin consistait en ce que, dans la marche que le roi méditait de faire,

il ne pouvait pas gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun, si les colonnes ne passaient au pied de ce moulin; de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il fallait passer la Sprée derrière le camp et la repasser plus bas, ce qui faisait un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun, de son côté, supposait que le roi, lorsqu'il apprendrait le siège de Neisse, ne trouverait aucun autre expédient, pour se rendre en Silésie, que celui de l'attaquer, et ce fut-là la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz et de Wurchen, et qui lui donna l'idée de se retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à M. de Harsch, dans laquelle il dit : "Faites votre siège tranquillement; je tiens le roi; il est coupé de la Silésie, et s'il m'attaque, je vous en rendrai bon compte." Il en arriva tout différemment de ce que le maréchal imaginait. Le prince Henri partit avec son détachement de Gamig; il passa par Marienschein, et arriva le 21 à l'armée du roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, et le même soir l'armée se mit en mouvement. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux vivres de l'armée; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, et passa par Kumerau, Neudorf, Trauben et Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Ischmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; ensuite on se porta sur Weyersdorf, et de-là sur Ullersdorf, où l'armée campa. M. de Mœring, qui avait eu l'avant-garde du bagage,

surprit près d'Üllersdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu se sauvèrent, et la colonne du roi ayant donné près de Weyersdorf sur un bataillon de pandours qui ne se croyait pas exposé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, composée de housards et de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie posté derrière un défilé du côté de Rauchertswalde; il n'était pas possible de l'attaquer dans cette position avantageuse; on fit, en escarmouchant, ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin, par un transfuge, que c'était le corps des carabiniers et grenadiers à cheval, commandé par un général espagnol, nommé d'Ayassas; et sur cet éclaircissement, on résolut de choquer la fierté espagnole, pour engager ce général à passer le défilé et à se laisser battre; pour cet effet les housards le provoquèrent; il passa le défilé en fureur et fondit sur ceux dont il se croyait insulté. Aussi-tôt les dragons le chargèrent et culbutèrent sa troupe dans le même défilé qu'il avait passé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Prussiens firent prisonniers; d'Ayassas se sauva sous la montagne de Landskron, où le prince de Durlach venait d'arriver avec la réserve qu'il commandait. L'infanterie de l'avant-garde prussienne arriva en même-temps : on s'en servit pour s'emparer de Gœrlitz, qui se rendit sans grandes difficultés. L'armée du roi y appuya sa gauche; sa droite fut poussée à Girbisdorf et Ebers-

bach Ce flanc était couvert par un ruisseau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers, du côté des Prussiens, était escarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le maréchal Daun étendit son armée derrière la Landskron, d'Osseg vers Markersdorf. Le roi fut obligé de rester dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que l'armée ne put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva M. Laudon embusqué dans le bois de Schœnberg. Les Prussiens faisaient cette marche légèrement, parce que les bagages et les vivres avaient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, et ce ne fut qu'une bataille durant toute la route; M. Laudon y était encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le maréchal Daun lui avait envoyé; de son côté S. A. R. le prince Henri, qui commandait cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos, afin de recevoir celles qui se retiraient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité M. de Bulow, lieutenant général et environ 200 soldats furent blessés; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts sur le Queis; ce qui fit perdre un jour. Le 1 de novembre l'armée prit la route de la Silésie; on se prépara sur-tout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde; car sa force se trouvait assez considérable pour mériter cette attention. Le

Novem-
bre.

camp prussien avait ses deux ailes sur deux croupes de montagnes, qui aboutissaient chacune vers le Queis; plus on approchait de Lauban, plus les hauteurs dominaient celle du camp. On forma sur chacune de ces hauteurs une arrière-garde séparée. Le roi se trouvait à la croupe de la droite, le margrave à celle de la gauche, des hofards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie, pour agir selon le besoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie et d'artillerie, en échelons, occupaient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps, qui se repliait, pût se retirer sous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes prussiennes, M. Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut presque rien que les hofards ne le fissent prisonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le roi venait de quitter; il y menait déjà son artillerie; mais le feu préparé des batteries prussiennes démonta son canon, mit son infanterie en désordre, et l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois reprises, et toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier lui firent essuyer la même chose. Les hofards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin sur son monde, et le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Prussiens. S. A. R., qui s'était postée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le roi et son frère se séparèrent; le roi marcha par Lœwenberg, Pombfen, Jauernick et Girelsdorf à Nossen; le prince Henri se rendit à Landshut, où 6.

il releva M. de Fouqué, qui vint joindre le roi sur la route de Neisse.

M. de Harsch assiégeait Neisse depuis le 20 d'octobre. Son attaque était dirigée sur le fort de Prusse, du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle achevée se trouvait à 30 toises du chemin couvert, et toutes les batteries étaient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du roi, les Autrichiens levèrent le siège. M. de Treskow, commandant de la place, saisit ce moment, et fit une sortie où l'ennemi perdit 800 hommes; Mrs. de Harsch et Deville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse et se replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant, aux environs de Neisse, des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter.

M. de Fouqué suivit les ennemis dans la haute Silésie, et s'établit à Neustadt, d'où il pouvait le mieux les observer. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le maréchal Daun avait pris, le 4 d'octobre, le chemin de l'Elbe; le 7 il passa cette rivière à Lohmen, et prit le camp de Pirna; M. de Finck, qui était demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'absence de S. A. R., ne put maintenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis; il se replia sur le Windberg, et de-là sur Kesselsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulembourg, Torgau et Leipzig.

Le comte de Dohna était en marche de ce côté-là. Les Russes, comme nous l'avons dit, avaient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de M. de Palmbach, qui, avec un détachement de quelques milliers d'hommes, avait entrepris le siège de Colberg. Ce général russe avait poussé ses travaux avec force le 26 et le 27 d'octobre; il donna des assauts consécutifs au chemin couvert de la place, et fut chaque fois vigoureusement repoussé; il préparait un nouvel assaut pour le 29, et les Russes avaient même arrangé des bateaux, au moyen desquels ils se flattaient de passer le fossé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé M. de Platen au secours de Colberg, ce général battit, auprès de Greifenberg, un corps d'observation que les Russes y avaient placé; après quoi il s'avança jusqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta M. de Palmbach de sièges et d'assauts; il se retira par Cœslin et par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 et la place dégagée le 29 d'octobre. Le Sr. de Heyden, commandant de la place, se distingua durant ce siège par ses bonnes dispositions, sa vigilance et sa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui M. de Wédel, qui avait agi contre les Suédois, qui les avait battus à Fehrbellin, poussé par Ruppin au-delà de Prenzlau, qui avait enlevé le détachement entier de Hefenstein dans la seigneurie de M. d'Arnim, et que la victoire avait suivi par-tout. M. de Manteufel le releva avec moins de troupes, et pendant la marche de la Saxe, M. de Wédel conduisit l'avant-garde du comte de Dohna. Lorsque 12. M. de Haddick arriva près de Torgau, l'avant-

garde prussienne y parut en même temps ; M. de Haddick se replia par le bois sur Eulenburg ; M. de Wédel le suivit à la trace , et quoique les ponts de l'Elster fussent rompus , la cavalerie prussienne passa la rivière à gué , et donna si à propos sur l'ennemi , que M. de Haddick perdit 200 hommes et 3 canons. Le comte de Dohna suivit M. de Wédel d'Eulenburg , il s'avança vers Leipzig , que l'armée des cercles avait investi. Le prince de Deux-ponts , intimidé par l'échec que M. de Haddick venait d'essuyer , n'attendit pas l'approche des Prussiens ; le siège fut levé , il se retira en hâte sur Colditz ; de-là il tourna vers Plauen , et alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof et de Bareuth.

Pendant que le prince de Deuxponts et M. de Haddick fuyaient vers l'Empire , le maréchal Daun s'approchait de Dresde. Le corps prussien , trop exposé à Kesselsdorf , passa l'Elbe , et se campa au faubourg du nouveau Drèse , entre le Fischhaus et les Scheunen. M. de Schmettau , qui était commandant de Dresde , voyant que les Autrichiens se préparaient à s'emparer du faubourg de Pima , y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageait la jeune cour qui était dans la ville ; il est à présumer que sans elle il aurait été plus entreprenant ; cependant les fossés de la place étaient bons. Le roi avait quitté la Silésie ; son avant-garde se trouvait au Weissenberg , de sorte que le commandant pouvait en toute sûreté attendre l'arrivée de ce secours. Le retour du roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avait expédié

l'armée des cercles ; la saison était avancée , et l'armée du roi pouvait , dans trois marches , être à Dresde ; toutes ces considérations inspirèrent au maréchal Daun le dessein de se retirer. Il décampa le 15 de Grunau et de Leibnitz , et rentra en Bohême , où il mit ses troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de son départ , le margrave Charles , qui était avec le gros de l'armée à Gœrlitz , reçut ordre de ramener les troupes en Silésie. Le roi , qui était au Weissenberg , poussa jusqu'à Dresde , où les arrangemens se firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie et le Mecklenbourg ; M. de Hulsen s'établit à Freyberg sur les frontières de la Bohême ; M. d'Itzenplitz commanda à Zwickau , et en Silésie on tira un cordon le long des frontières de la Bohême , de Greifenberg à Glatz ; pour M. de Fouqué , il occupa Jägerndorf , Léobschutz , Neustadt et les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois , auxquels on n'avait opposé que des détachemens de la garnison de Stetin , jusqu'à ce que le roi détacha M. de Wédel du camp de Ramnau en Luface. Les prouesses des Suédois consistaient à pénétrer dans le plat pays , lorsqu'ils n'y trouvaient aucune opposition ; un faible détachement les réduisait à la défensive , et bien loin d'avoir fait des conquêtes , ils se trouvèrent trop heureux qu'on leur permit pendant l'hiver de se cantonner aux environs de Stralsund. Nous avons également passé sous silence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps

vers Bareuth et Bamberg ; Mrs. de Driesen et Meyer furent chargés de ces petites expéditions , dont le but était de ralentir les opérations de l'armée des cercles , et de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étaient déclarés contre le roi.

Vous trouverez , en considérant le total de cette campagne , qu'elle se distingue des autres par la quantité des sièges qui furent levés ; il n'y eut que deux places de prises , Schweidnitz par les Prussiens , et le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le roi leva le siège d'Olmütz , les Russes ceux de Kustrin et de Colberg , les Autrichiens ceux de Neisse et de Dresde , et les troupes des cercles ceux de Torgau et de Leipzig.

Après la fin de cette longue et fatigante campagne , le roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein , retourna en Silésie , où il établit son quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 à 1759.

LA famille royale perdit cette année deux personnes illustres ; l'une fut le prince de Prusse , tombé en langueur , qui fut emporté dès le commencement de juin , par un catarre suffocatif , dans le temps que les Prussiens assiégeaient Olmütz. Son bon cœur et ses connaissances , qui annonçaient pour l'avenir un gouvernement doux et heureux , le firent regretter. La margrave de Bareuth fut la seconde. C'était

une princesse d'un rare mérite ; elle avait l'esprit cultivé, et orné des plus belles connaissances , un génie propre à tout , et un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de son éloge. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son ame, la douceur de son caractère, réunissaient en elle les avantages brillans de l'esprit à un fond de vertu solide, qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés de biens et de faveurs , sans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à personne. La plus tendre, la plus constante amitié unissait le roi et cette digne sœur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance ; la même éducation et les mêmes sentimens les avaient resserrés ; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse , dont la santé était faible, prit si fort à cœur les dangers qui menaçaient sa famille , que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt ; les médecins reconnurent que c'était une hydropisie formée ; leurs remèdes ne purent point la sauver ; elle mourut le 14 d'octobre , avec un courage et une fermeté 1758. d'ame digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même où le roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé on est revenu de ces stupides erreurs qui faisaient croire à des

jours heureux ou sinistres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu ; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos destins sont une suite de l'enchaînement général des causes secondes , qui , dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent nécessairement produire d'avantageux et de funestes. La même année termina le pontificat du pape Benoît, le moins superstitieux et le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps eussent occupé le siège de Rome. Les factions française , espagnole et autrichienne lui donnèrent pour successeur le vénitien Rezzonico , qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public , que Clément, peut-être bon prêtre, manquait des talens nécessaires aux souverains de Rome pour gouverner leurs Etats et l'église universelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical, furent de fausses démarches ; il envoya au maréchal Daun une toque et une épée bénites , pour avoir battu les Prussiens à Hochkirchen , quoique de tels présens , selon l'usage de la cour romaine , ne se fassent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidèles , ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouillait donc nécessairement avec le roi de Prusse , qu'il devait ménager à cause du grand nombre des sujets catholiques établis dans les Etats de sa domination. Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus importans au sujet des Jésuites. Ces pères avaient fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais dans le Paraguay , et les avaient même battus. Depuis ces brouilleries , le roi de Portugal

ne

ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience et de son gouvernement à des membres d'une société qui avait agi comme ennemie de son royaume. Il renvoya le jésuite dont il s'était servi, et choisit un confesseur d'un autre ordre de religieux. Les jésuites, pour se venger de cet affront, qui tirait d'autant plus à conséquence que la conduite du roi pouvait être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'Etat, et excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume sur lesquels ils avaient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologique plus vive que ses confrères, parvint, par ses intrigues, à tramer une conspiration contre la personne du roi, dont le duc d'Aveiros se déclara le chef. Ce duc sachant que le roi devait se promener en carrosse, embusqua des conjurés sur le chemin où le prince devait passer. Le cocher fut tué du premier coup, et du second le roi eut le bras cassé. Long-temps après, le secret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivaient au Brésil pour y causer un soulèvement. Le duc d'Aveiros et ses complices furent arrêtés; ils déposèrent unanimement que cet attentat leur avait été suggéré par les jésuites, instigateurs de tout ce qui venait d'arriver. Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des lois, soutenu par les tribunaux, devait éclater contre les jésuites. Le pape prit leur défense et s'y opposa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis, non comme des rebelles et

des traîtres, mais comme des martyrs qui avaient souffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avait donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent les pontifes que les siècles précédens avaient détestés, aucun d'eux cependant ne s'était ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats. La conduite peu judicieuse du pape parut influencer sur tout le clergé; la toque bénite qu'il avait envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne, entr'autres, publia un édit dans ses États, par lequel il défendait à ses sujets protestans, sous de grièves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourraient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des mœurs d'un siècle dans lequel la raison a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui se passaient aux petites cours, n'attiraient sur elles que les sifflets du public; au lieu que les passions qui agitaient les grandes cours de l'Europe, produisaient des scènes plus funestes et plus tragiques. Nous avons vu, il n'y a pas long-temps à Versailles, l'abbé de Bernis devenir ministre des affaires étrangères, et bientôt cardinal, pour avoir signé le traité de Vienne. Tant qu'il fut question d'établir sa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais aussi-tôt qu'il se vit établi, il tâcha de se maintenir dans ses emplois, en se conduisant par des principes moins variables et plus conformes aux

intérêts permanens de l'Etat. Ses vues se tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyait que des désavantages, et d'une autre pour tirer sa nation d'une alliance contrainte et forcée, dont la France portait le fardeau, et dont la maison d'Autriche devait seule retirer tout le fruit et toute l'utilité. S'adressant à l'Angleterre par des voies sourdes et secrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquise de Pompadour était d'un sentiment contraire, et aussi-tôt il se vit arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent; ses vues sages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, et envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. M. de Choiseul, lorrain de nation, ambassadeur de France à la cour de Vienne, fils de M. de Stainville, ambassadeur de l'empereur à Paris, devint ministre des affaires étrangères à la place du cardinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, et dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant, vous vous apercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avait pris sur celle de Versailles, et qui n'alla depuis qu'en augmentant. M. de Choiseul, non content du traité défavorable qu'il venait de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna, au nom du roi, à l'académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg,

pour ranimer la haine de l'impératrice Elisabeth contre le roi de Prusse ; elles lui représentèrent qu'il convenait de laver la tache que ses troupes avaient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuse en campagne. Son favori ne cessait de lui répéter que, pour changer en terreur le mépris des Prussiens pour les Russes, il fallait ordonner aux généraux qui commanderaient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, et de suivre en tout les impulsions qu'ils recevraient des puissances alliées. Toutes ces insinuations menaient au but qu'avait la cour de Vienne, de charger ses alliés des hasards de la guerre, et de se ménager pour en retirer seule l'avantage.

Le roi de Pologne était mêlé dans toutes ces intrigues ; non-seulement il aigrissait la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Elisabeth, des avantages pour sa famille, il la sollicita de procurer, par son assistance, le duché de Courlande à son troisième fils, le prince Charles. L'impératrice, favorable aux Saxons, consentit à cet établissement, et Auguste II investit son fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet et ardent prit part à toutes les intrigues de la cour ; ses procédés le brouillèrent avec le grand-duc et son épouse ; il s'attira leur inimitié, et cette haine le perdit dans la suite.

Tandis que l'impératrice de Russie donnait des duchés et s'appropriait des royaumes, elle n'était pas elle-même sans appréhension ; elle craignait que

les Anglais, alliés des Prussiens, et mécontents de la conduite des Russes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyassent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronschlot. Pour prévenir de pareilles entreprises, ses ministres négocièrent un traité d'association avec les couronnes de Suède et de Danemarck, afin d'interdire le passage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvaient leur compte, et à laquelle les subsides de la France obligeaient les Danois de se conformer, fut promptement conclue entre ces trois puissances: L'Angleterre ne s'embarassait guère des mesures que prenaient les puissances du Nord, pour défendre à ses escadres l'entrée de la Baltique; elle dominait sur l'océan et sur toutes les autres mers, sans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Boscawen et Amhorst avaient pris le Cap-Breton: le Sr. Keppel s'était rendu maître de l'île de Gorée sur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offraient des conquêtes; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Russie, ne leur en offraient aucune. Ces grands progrès des Anglais ne soulageaient point le roi du fardeau qu'il portait et des risques que sa couronne avait à courir. Il avait demandé en vain aux Anglais une escadre pour couvrir ses ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes russes et suédoises. Le Sr. de Rexin, ministre du roi à la Porte, fut sans cesse traversé dans sa négociation par le Sr. Porter, ministre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs le nouvel empereur des Turcs, sans éducation, était ignorant dans les affaires, et d'une timidité extrême, tant

par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais succès de ses armes, s'il s'engageait dans une guerre avec la maison d'Autriche. Quelques grandes que fussent les sommes qui passaient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cause que les Autrichiens et les Français répandaient de l'argent et faisaient des largesses avec la même profusion, et que les Turcs trouvaient plus leur compte à recevoir des récompenses pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le roi avait faits à la Porte, le persuadèrent de plus en plus que, n'ayant aucun secours étranger à attendre, il ne devait recourir qu'à ses propres ressources. Son attention se tourna uniquement sur son armée: on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approvisionna les troupes, afin de s'opposer dans la campagne prochaine, avec une armée bien conditionnée et nombreuse, à la multitude d'ennemis que les Prussiens auraient à combattre.

Extrait du traité d'alliance conclu à Versailles le 30 décembre 1758, entre l'impératrice-reine et le roi de France.

Ce traité paraît avoir été conclu en opposition de la convention de subsides qui avait été signée le 11 d'avril de la même année entre les cours de Prusse et d'Angleterre. Il en est fait mention dans le préambule, et il y est dit en autant de termes: *Que comme on ne pouvait espérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affaiblissement de la*

puissance pernicieuse du roi de Prusse, le roi très-chrétien et l'impératrice-reine avaient jugé à propos de resserrer les nœuds de leur union par un traité confirmatif du traité de Versailles, du 5 de mai 1756, et de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agresseur de donner satisfaction aux lésés et sûreté pour l'avenir, et pour établir solidement le repos de l'Allemagne, en réduisant le roi de Prusse dans des bornes qui ne lui permettent plus de troubler, au gré de son ambition et de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale et celle de ses voisins. On passa ensuite au traité même qui contient les articles suivans :

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Versailles du 1 mai 1756, et le prennent pour base de la présente convention.

2. Le roi de France promet de fournir à l'impératrice-reine, pendant tout le cours de la présente guerre, un secours de 18,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie, soit en troupes, soit en argent, au choix de l'impératrice-reine.

3. Ce secours en argent est évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le roi de France se charge seul du subside à payer à la Suède.

5. Il promet de soudoyer le corps des troupes saxonnnes, et de le renvoyer à la disposition de l'impératrice-reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au roi de Pologne, électeur de Saxe, non-seulement la restitution de ses Etats, mais aussi un dédommagement proportionné.

7. Le roi de France promet d'employer cent

mille hommes en Allemagne , pour couvrir les Pays-Bas autrichiens et les États de l'Empire.

8. La sûreté des côtes de Flandre ayant exigé que les places d'Ostende et de Nieuport fussent mises à l'abri de toute insulte , et le roi très-chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places , elles demeureront confiées à la garde de ses troupes , pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France et l'Angleterre ; mais cet arrangement , uniquement relatif à la sûreté desdites places , ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'impératrice-reine.

9. Le roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport et d'Ostende , même avant sa paix avec l'Angleterre ; si on en convenait ultérieurement.

10. Les pays conquis sur le roi de Prusse seront gouvernés et administrés au nom et par les commissaires de l'impératrice-reine ; mais les revenus publics appartiendront au roi très-chrétien , à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourraient avoir.

12. Le roi très-chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre , et d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces , pour qu'au traité à conclure entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse , le duché de Silésie et le comté de Glatz soient cédés et assurés à la maison d'Autriche , et il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui

fera stipulé à cet égard entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trêve avec leurs ennemis communs , que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trêve avec le roi d'Angleterre , sans convenir avec lui qu'il fera tous ses efforts pour engager le roi de Prusse à accorder à sa majesté impériale des conditions justes et honorables , ou du moins sans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de secours au roi de Prusse , et l'impératrice-reine s'engage à ne faire ni paix ni trêve avec le roi de Prusse qu'aux mêmes conditions.

14. Pour rassurer les Etats protestans , on confirme le traité de Westphalie , et on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au présent traité.

15. L'impératrice-reine renonce à son droit de réversion des duchés de Parme , de Plaisance et de Guastalle , en faveur des descendans mâles de l'infant don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des deux Siciles , pour fixer l'ordre de succession dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15 , le roi très-chrétien promet d'employer ses bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'empereur ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis et de Farnèse.

18. L'infant duc de Parme renonce à ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis

et de Farnèse, aussi bien que sur les villes de Bozzolo et de Sabionetta.

19. Le roi très-chrétien promet de concourir par ses bons offices pour que l'archiduc Joseph soit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux constitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes mesures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun ; et leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation polonoise, elles déclarent dès à présent, que si le choix libre de la république venait à tomber sur un prince de la maison de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'impératrice-reine étant convenue avec le duc de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princesse de Modène, et voulant demander à l'empereur et à l'Empire l'expectative à la succession féodale de Modène, en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les Etats de Modène ne soient jamais unis à la masse des Etats de la maison d'Autriche, le roi de France promet d'y concourir par ses bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'empereur, l'impératrice de Russie, et les rois de Suède et de Pologne.

Les deux derniers articles, ainsi que les trois articles séparés, ne roulent que sur de simples formalités.

C H A P I T R E X.

Campagne de 1759.

LES armées du prince Ferdinand de Brunswic et de S. A. R. le prince Henri ouvrirent les premières cette campagne. L'armée du roi , retenue sur les frontières de la Marche et de la Silésie , par le voisinage des Russes en Pologne , ne pouvait pas entreprendre d'expéditions , qui l'auraient écartée d'une ligne de défense de laquelle , il y avait du risque à s'éloigner ; et les Autrichiens différaient leurs opérations , pour donner aux Russes le temps de se mettre en campagne ; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes jusqu'à la fin de juillet.

Les Français agissaient sans alliés , l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre ; de sorte qu'ils se mettaient en action aussi-tôt que leurs arrangemens étaient pris , et qu'ils le jugeaient à propos. Cette année M. de Contades reçut le commandement de l'armée française , et M. de Broglio , qui commandait sous lui , se tenait à Francfort , d'où il avait l'œil sur les troupes jusqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens et de troupes des cercles , aux ordres de M. d'Arberg , s'avança en Thuringe , où il donna de la jalousie au prince Henri et au prince Ferdinand. S. A. R. et le prince de Brunswic concertèrent ensemble une entreprise , pour déloger ces troupes voisines qui les importunaient. M. de Knobloch fut commandé de la part des Prussiens , et M. d'Urf de celle des

- alliés pour exécuter ce projet. M. de Knobloch prit Erfurt, et fit quelques centaines de prisonniers dans ces environs. M. d'Urf chassa l'ennemi au-delà de Vach, et reprit Hersfeld. A peine les Prussiens et les alliés se furent-ils retirés, que les Autrichiens et les troupes des cercles, revenant sur leurs pas, 24 mars. reprirent leur première position. Ce mouvement déplut au prince Ferdinand : pour éloigner ces troupes du voisinage de la Hesse, il porta toute la gauche de son armée sur Cassel, et s'avança de-là par Melsungen à Hersfeld. Le prince héréditaire entra dans la principauté de Fulde, d'où il pénétra en Franconie ; il prit Meinungen, Wafungen, et défit trois régimens autrichiens qui se trouvaient dans ces environs. M. d'Arberg s'approcha de lui et l'attaqua dans son camp de Wafungen. Après un combat de six heures, les Autrichiens et les troupes des cercles furent repoussés, et obligés de fuir jusqu'en Thuringe. Alors le prince Ferdinand rassembla tous ses détachemens à Fulde ; son dessein était de détruire les magasins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau et dans ces environs, pour retarder, et peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Hesse ; il prit le chemin de Francfort, et surprit en marche plusieurs détachemens français, qui, ne pouvant se sauver, se rendirent prisonniers de guerre. En approchant de 13. Bergen, il crut n'y trouver que quelques bataillons qui, trop faibles pour lui résister, seraient obligés de se retirer, ou de mettre les armes bas, s'ils étaient assez téméraires pour l'attendre. Dans le temps qu'il les faisait charger, M. de Broglie parut sur la

hauteur derrière ce village, avec les brigades qu'il avait rassemblées des quartiers les plus voisins. L'attaque des alliés fut repoussée. Le prince d'Ysenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand se trouva dans la nécessité de soutenir une affaire qui était engagée; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie supérieure bien fortifiée lui opposa des obstacles insurmontables. Les troupes françaises chargèrent en même temps les alliés à propos et les contraignirent à lâcher prise. Les Saxons, qui se trouvaient dans cette armée de M. de Broglio, voulurent poursuivre les troupes; le prince Ferdinand s'en aperçut; il les fit attaquer par sa cavalerie, qui en détruisit une partie, et leur fit quelques centaines de prisonniers: pendant le reste de la journée on se canonna réciproquement. Le prince Ferdinand voyant que son coup était manqué, se retira la même nuit vers la Hesse, sans que M. de Broglio l'inquiât. M. du Blaisel le suivit et entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée; il s'y comporta si bien, qu'il fit prisonniers 200 dragons prussiens de Finckenstein.

Pendant ce temps-là le prince Henri avait exécuté avec plus de succès un dessein pareil qu'il avait formé sur la Bohême. Il entra dans ce royaume par Péterswald, sans y rencontrer une grande résistance. M. de Hulsen, qui pénétrait avec la seconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Priesnitz, qui le mena à dos des Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie prussienne entamait le front du

Mai.

retranchement. Tout ce corps de M. Renard, consistant dans le régiment d'Andlau, de Kœnigseck et mille croates, faisant 2500 têtes, fut pris sans qu'il en échappât personne. Après cette belle action, M. de Hulsen s'avança sur Saatz, où il ruina un des plus considérables magasins de l'ennemi. S. A. R. se porta en même temps sur Budin; elle fit détruire toutes les provisions et tous les amas que les Autrichiens avaient rassemblés dans ces contrées, et après avoir ainsi rempli le but de ses opérations, elle ramena ses troupes en Saxe. Ce prince résolut peu après de porter un coup semblable aux troupes de l'Empire, afin de les éloigner des frontières de la Saxe. Cette entreprise fut concertée avec les alliés. Il rassembla son corps à Zwickau, d'où M. de Finck fut détaché sur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhensions pour la ville d'Eger. S. A. R. marchant à Hof, en détacha M. de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. Les troupes des cercles, déconcertées par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Munchsberg; les Prussiens l'occupèrent et firent nombre de prisonniers en différentes rencontres. M. de Finck alors se porta sur Weisstadt, pour couper à M. de Maquière la communication avec les troupes des cercles, ce qui rejeta ce général autrichien dans le haut Palatinat, d'où il joignit ensuite, auprès de Nuremberg, l'armée de l'Empire. M. de Finck le suivit et lui prit 400 prisonniers en différentes occasions. L'armée prussienne se campa proche de Bareuth; M. de Meinecke força le général Riedéfel, proche de Cronach, à se rendre prisonnier avec 900 hommes qu'il commandait. Ce désastre

précipita la retraite des troupes des cercles , que le prince de Deuxponts ramena à Nuremberg. S. A. R. n'ayant alors aucun ennemi en tête , envoya M. de Knobloch dans l'évêché de Bamberg , où il détruisit tous les magasins qu'on y avait formés pour l'armée de l'Empire. Après avoir ainsi rempli son projet , S. A. R. ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de juin. Les Autrichiens avaient profité de ^{l'absence} ^{de} ^{l'absence} des Prussiens , pour y faire une incursion. Un général Gemmingen , qui s'était établi près de Wolkenstein , y fut attaqué et battu par M. de Schenkendorf. M. de Brentano vint au secours de l'autrichien ; mais ayant été aussi mal reçu que M. de Gemmingen , il se retira en Bohême avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois , aux troupes de l'Empire , tous leurs magasins , 60 officiers et trois mille hommes. Du côté des alliés , le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Wurzbourg à la tête de douze mille hommes ; il fit 300 prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion , après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de mai. M. de Contades passa le Rhin à Cologne ; il se joignit le 2 de juin à M. de Broglie proche de Gießen , et laissa M. d'Armentières aux environs de Wésel , avec un détachement de vingt mille hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes , d'abord à Lippstadt , ensuite à Hamm , où il rassembla tous les régimens qui avaient hiverné dans l'évêché de Munster , à l'exception de la garnison de cette ville. M. d'Imhof

était demeuré jusqu'alors à Fritzlar ; sur ce qu'il eut vent que M. de Contades d'un côté , M. de Broglio d'un autre , et les Saxons d'un troisième s'avançaient sur lui , il se replia sur Lippstadt. Les Français trouvant la Hesse vide de troupes , s'emparèrent de Cassel , de Munden , de Beverungen , où ils prirent la plus grande partie des magasins des alliés. M. de Contades ayant poussé de-là sur Paderborn , le prince Ferdinand s'avança vers lui et vint se camper à Rittberg. La perte de tous ses magasins l'obligea d'en assembler de nouveaux , et il choisit Osnabruck pour le lieu de son dépôt principal. Cependant le dessein des Français était de couper les Allemands du Wéser. M. de Contades alla se camper aux sources de l'Ems , d'où il se rendit à Bielefeld et Herford , et plaça le corps de M. de Broglio à Oerlinhausen ; de-là ce dernier s'approcha de Minden. Il surprit la ville en plein jour et y fit 1500 prisonniers. Ce contre-temps obligea le prince Ferdinand , qui était à Ravensberg , de se replier sur Osnabruck ; il y fut joint le 8 par le corps de M. de Wangenheim , qui jusqu'alors avait tenu tête à M. d'Armentières. Ce général français ne trouvant personne en chemin , tenta d'emporter Munster l'épée à la main ; ayant manqué son coup , il y procéda en règle , la tranchée fut ouverte , et la ville se rendit le 25.

Juillet
20.

De son côté M. de Contades vint camper avec toute son armée près de Minden ; il occupa la rive gauche du Wéser , et plaça M. de Broglio sur la droite. Le prince Ferdinand , après avoir gagné les bords de ce fleuve , le remonta aussi-tôt , pour s'opposer aux ennemis. Il déboucha le 29 dans les plaines

plaines de Minden , étendant son armée entre Hille et Frédewalde , où il fut joint par le général Drèves , qui venait de reprendre Brème sur les Français. Il fit fortifier le village de Tonhausen à un quart de mille de la gauche de son armée , espèce de piège qu'il tendait à M. de Contades , trop bien posté pour qu'on pût brusquer une attaque sur son camp , et dont le prince ne pouvait tirer raison qu'en l'engageant dans une mauvaise affaire. D'un autre côté , pour causer des inquiétudes aux Français , il leur envoya à dos le prince héréditaire , qui , s'approchant de Gohfeld , y trouva le duc de Brissac à la tête d'un détachement de six mille hommes. M. de Contades s'empressant à remplir les désirs du prince Ferdinand , se conduisit comme s'il avait reçu des instructions de la part de ce prince. M. de Broglie , avec son détachement , passa le Wéser et joignit l'armée ; on prépara des débouchés sur le marais qui couvrait l'armée alliée , et enfin on l'attaqua le premier d'août. Ce village de Tonhausen , que le prince Ferdinand avait fait retrancher , était garni de 12 bataillons , défendus par deux grosses batteries , et soutenus par 20 escadrons qui campaient à peu de distance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille de-là , comme nous l'avons dit , derrière les bois de Hille. Par une sage précaution , le prince avait préparé ses chemins et ses communications de manière qu'au premier mouvement des Français il pouvait marcher à eux sans rencontrer d'empêchement , et tandis qu'ils attaqueraient le village , les charger à son tour. M. de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour. M. de Broglie com-

Août.

mandait l'avant-garde destinée à l'attaque du village. L'armée française prit une position trop éloignée de son avant-garde pour être à portée de la soutenir : elle appuya son aile droite au Wésér , et sous la forme d'une potence, sa gauche se repliait en faisant un coude à ce marais qu'elle venait de passer. M. de Broglio , à l'approche de Tonhausen , vit les douze bataillons que M. de Wangenheim y mettait en bataille ; il prit ce général et ces troupes pour l'armée entière du prince Ferdinand ; il demeura quelque temps indécis , et fit enfin demander de nouveaux ordres à M. de Contades ; l'occasion s'échappa , le temps se perdit , le prince Ferdinand arriva avec l'armée ; au lieu d'aller au secours de M. de Wangenheim , il forma ses troupes vis-à-vis de cet angle que faisait l'armée française. M. de Contades lui opposa un corps de cavalerie ; mais l'ardeur et la fougue de l'infanterie anglaise l'emporta. Elle attaqua la cavalerie française et la mit en déroute ; de-là elle se porta tout de suite sur l'infanterie française ; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la soutenir par d'autres brigades ; enfin les Français prirent la fuite et les alliés se formèrent sur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune se déclarait pour le prince Ferdinand , M. de Broglio attaquait mollement le village de Tonhausen ; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie , qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français , la fuite de cette cavalerie jointe au peu de succès qu'avaient eu les attaques du village , déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille ; ce qui se fit

avec beaucoup de confusion et de désordre. Le prince héréditaire battit le même jour M. de Brissac à Gohfeld, et occupa en le poursuivant, un passage proche du Wésér, qui coupait aux Français les chemins des pays de Waldeck et de Paderborn. Ce coup fut aussi décisif que la bataille, parce que l'armée française, environnée par les alliés près de Minden, à la rive gauche du Wésér, fut obligée de repasser ce fleuve et de prendre le chemin de Cassel, le seul qui lui restât. M. d'Armentières, qui avait jusques-là ferré de près Lippstadt, en leva le blocus; il détacha dix bataillons pour Wésel; avec les douze autres il accourut à Cassel, où il se joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille Minden se rendit au vainqueur; les Français perdirent au-delà de 6,000 hommes dans cette affaire, dont trois mille furent faits prisonniers. Pour profiter de cet heureux événement, le prince Ferdinand s'avança vers Munden, tandis que le prince héréditaire passa le Wésér à Rinteln à la tête de vingt mille hommes; il y eut une affaire sérieuse d'arrière-garde à Munden, où M. de St Germain, par sa bonne conduite, sauva le bagage de l'armée française. Le prince Ferdinand se tourna ensuite du côté de Paderborn, et M. d'Urf prit à Detmold l'hôpital ambulant des Français, avec 800 hommes qui l'escortaient. A l'approche des alliés de Stadtberg, le duc de Chevreuse et M. d'Armentières se replièrent sur Cassel, et les alliés ayant tourné de-là vers la principauté de Waldeck, M. de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand

17.

de couper les Français du Mein. Sur cette supposition il quitta brusquement Cassel, où il laissa une faible garnison, et se campa à Marbourg. Un partisan des alliés, nommé Freytag, s'approcha de cette capitale, et la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolfshagen et détacha le prince de Holstein à Fritzlar. Ces mouvemens achevèrent de dérouter M. de Contades; se croyant perdu, il

24. évacua la Hesse. Le prince Ferdinand le suivit à Ernsthausen; un de ses détachemens prit le même

28. jour trois cents français dans la forteresse de Ziegenhain. Les ennemis s'étaient postés à Amönebourg sur l'Ohm; ils avaient le corps de Fischer derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même temps son oncle s'étant avancé à Wetter avec l'armée, ce jeune héros se porta derrière les ennemis à Nieder-

sept. Weymar. Cela fit perdre la tramontane à M. de Broglio, qui se retira à Giessen et abandonna Marbourg. Cette ville fut prise par le prince de Bévern, avec la garnison de neuf cents hommes qui l'avait défendue. Cette suite d'heureux succès mit le prince Ferdinand à portée de s'avancer à Crodorf. Il n'y avait que la Lahn qui séparât les alliés et les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp et portèrent M. de Broglio à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui opposa M. de Wangenheim pour l'observer. Les malheurs qu'avait essuyés M. de Contades, en dégoûtèrent la cour; elle le rappela, et M. de Broglio, déclaré maréchal de France, prit le commandement de l'armée.

Tandis que les Allemands et les Français cam-

paient opiniâtrément sur les bords de la Lahn les uns vis-à-vis des autres , le prince Ferdinand travaillait sur ses derrières à chasser les ennemis de l'évêché de Munster. Il avait envoyé M. d'Imhof en Westphalie pour assiéger Munster ; mais à peine ouvrait-il la tranchée devant cette place , qu'il fut obligé d'en lever le siège. M. d'Armentières avait quitté en hâte l'armée française , avait passé le Rhin à Wéfel , accourant au secours de Munster. Des renforts joignirent M. d'Imhof , qui se trouvant en état d'entreprendre quelque chose , recommença le siège. M. d'Armentières s'en approcha de nouveau , dans le dessein d'attaquer les Allemands ; mais soit qu'il crût l'entreprise trop difficile , soit qu'un échec que souffrit un de ses détachemens le décourageât , il se retira derrière la Lippe , et la ville se rendit à M. d'Imhof par capitulation.

Octobre.

12.

L'amour-propre de la nation française lui avait fait attribuer les désavantages qu'elle essuyait dans la guerre d'Allemagne , au peu de supériorité que son armée avait en nombre sur celle des alliés. La cour , qui pensait à peu-près de même , pour obvier à cet inconvénient , venait d'engager le duc de Wirtemberg à lui fournir 12,000 hommes , moyennant un subside que la France lui payerait en sel. Le duc se mit lui-même à la tête de ses troupes ; il s'en était réservé le commandement , et pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée , pour ne point servir sous un maréchal de France , ce qu'il jugeait contraire à sa dignité , il avait stipulé que sa personne et ses troupes ne seraient employées qu'en détachemens. Ce prince arriva

en Franconie avec son corps au mois d'octobre. M. de Broglie, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulde, d'où les alliés tiraient une partie de leur subsistance ; l'approche des Wurtembergeois dérangerait les livraisons du pays. Ces troupes isolées présentaient aux alliés une trop belle occasion, pour qu'ils n'en profitassent pas. Le prince héréditaire partit à tire d'aile de l'armée ; il se présenta devant les portes de Fulde au moment où personne ne s'y attendait. Le duc avait préparé, pour ce jour, un bal qui fut dérangé. Étonné de la présence d'un ennemi aussi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de rassembler ses troupes, il se retira vers le Mein avec sa cavalerie. L'arrière-garde d'infanterie, qui se préparait à la retraite, fut chargée et poussée vivement par le prince héréditaire, qui en fit 1200 hommes prisonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros ; nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Déc. Les Français avaient tenu cette année la campagne plus long-temps qu'à l'ordinaire. La saison, trop opposée aux entreprises militaires, les obligea de quitter leur camp le 8 de décembre ; après quoi ils se retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, après avoir mis le blocus devant Giessen, fit entrer ses troupes en quartiers, ayant réparé, par sa valeur et par son habileté, toutes les injustices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne ; et les alliés se trouvèrent, à la fin de cette année, en possession de toutes les places et de

toutes les provinces qu'ils avaient occupées avant la déclaration de la guerre.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi ^{Campagne du roi.} prît un tour aussi heureux ; ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait même été fait des Prussiens , si leurs ennemis , qui savaient vaincre , avaient su de même profiter de leurs victoires. Nous avons rapporté les raisons qui forçaient le roi à la guerre défensive. Contenu par l'armée du maréchal Daun , qui se tenait en Bohême sur les frontières de la Silésie , il médita une entreprise sur les magasins que les Russes formaient aux environs de Posen. Si ce projet avait réussi , il aurait retardé les opérations des ennemis ; et gagner du temps , c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha vers ^{Maras} le milieu de mars des montagnes de Schweidnitz ; elle fut mise en cantonnemens dans ces longs villages qui vont de Landshut à Friedland. M. de Fouqué demeura avec son corps à Neustadt en haute Silésie. M. de Wobersnow , qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Posnanie , y ruina quelques magasins que les Russes commençaient à former. L'expédition s'étant faite de trop bonne heure , dérangerait peu les ennemis dans les mesures qu'ils voulaient prendre. Il ne se passa rien d'important sur les frontières de la Bohême. M. de Laudon , qui se tenait à Trautenau , sans cesse en mouvement , donna des alertes aux postes avancés , mais sans succès ; une seule entreprise réussit aux Autrichiens. M. de Beck attaqua le bataillon de Duringshofen à Greiffenberg ; il lui coupa la retraite avec sa cavalerie , et après une

vigoureuse défense, ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du mois M. Deville, qui commandait en Moravie, entra en force dans la haute Silésie; M. de Fouqué, dont le corps était trop faible, lui abandonna Neustadt, et prit une position avantageuse à Oppersdorf. Le roi se flatta que ce mouvement de M. Deville lui fournirait l'occasion de battre l'ennemi en détail et d'abymer entièrement ce corps. Il fit filer secrètement des troupes à Neisse dans cette intention, et s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher cette manœuvre à l'ennemi, elles furent inutiles. Le clergé catholique et les moines, ennemis secrets des Prussiens, qu'ils traitaient d'hérétiques, trouvèrent le moyen d'avertir M. Deville de la marche des troupes, et le jour même que le roi vint à Oppersdorf, ce général autrichien se retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire se réduisit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers escarpés, peu propres aux manœuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de 800 hommes, fut ou prise, ou passée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite jusqu'en Moravie, et le roi ne trouvant plus, dans ces environs, d'objet qui exigeât sa présence, retourna joindre son armée à Landshut.

1 mai.
Juin. Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohême; il établit son quartier à Munchengrætz. Les deux armées demeurèrent tranquilles dans leur position jusqu'au 28 de juin, que les Autrichiens prirent le

camp de Jaromirz , d'où ensuite ils passèrent en Lusace et vinrent s'établir à Marckliffa. Le roi, 6 juillet. qui était dans le camp de Landshut , détacha quelques bataillons qui , par Schatzlar , pénétrèrent en Bohême ; ils s'approchèrent de Trautenau , et le major Quintus défit un corps de pandours aux environs de Prausnitz. M. de Seidlitz fut envoyé à Lœhn , pour observer les mouvemens du maréchal Daun. M. de Fouqué reçut ordre de quitter la haute Silésie , pour relever l'armée du roi du poste de Landshut , qu'il aurait été dangereux de laisser vide. Dès qu'il arriva , le roi , en deux marches , gagna le camp de Schmuckseifen , un des plus forts de la Silésie. M. de Seidlitz avait été attaqué la veille par Laudon ; ce partisan fut battu ; il perdit 150 hommes et pensa être fait prisonnier. Cependant la cour lui confia un corps de 20,000 hommes , destiné à se joindre aux Russes dès que l'occasion s'en présenterait. Le maréchal Daun le posta sur les hauteurs de Lauban , précisément à l'endroit où il avait été si mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette position fut choisie pour lui donner quelque avance sur les Prussiens , lorsqu'il recevrait l'ordre de se joindre aux Russes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer , le roi fit observer ce partisan par deux corps de cavalerie , dont l'un , sous M. de Lentulus , fut placé à Lœwenberg , et l'autre , sous le prince de Wirtemberg , à Bunzlau.

Pendant que ces mesures se prenaient vis-à-vis des Autrichiens , on n'avait pas négligé de penser aux Russes. Durant l'hiver Mrs. de Schlabrendorf

et de Hordt les observèrent de Stolpe , par des détachemens qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps, le comte Dohna quitta le Mecklenbourg et la Poméranie, où il laissa M. de Manteufel avec un petit corps, pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ses troupes à Stargard , d'où il se rendit à Landsberg ; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui envoyait de Saxe , aux ordres de Mrs. d'Iitzenplitz et de Hulsen. On avait observé que les Russes traversaient la Pologne par détachemens ; cela fit naître l'idée d'aller à leur rencontre , pour les battre en détail ; la chose était très-possible, si l'on tombait durant leur marche sur une de leurs divisions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce dessein, il fallait agir avec activité et avec résolution ; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance, tout se fit trop tard, on accumula fautes sur fautes, et cette malheureuse expédition devint comme la source des infortunes dont les Prussiens furent accablés pendant cette campagne. Le comte Dohna partit le 23 de juin de Landsberg ; il passa la Warte le 5 de juillet à Obernick. Sa lenteur donna aux Russes le temps de s'assembler à Posen, et les deux armées s'amusèrent à faire des reconnaissances qui ne menèrent à rien. Les Russes firent un mouvement en avant le 14 ; ils défilèrent proche de l'armée prussienne, mais dans un tel désordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la résolution. Ses mesures étaient généralement si mal prises, qu'il

perdit une partie de sa boulangerie et de son parc de vivres par sa négligence ; ce qui l'obligea de se replier sur Zullichau. Le roi, informé de la confusion qui régnait dans cette armée, et de la désunion qu'il y avait parmi les généraux, y envoya M. de Wédel, qui en prit le commandement comme dictateur, quoiqu'il ne fût pas le plus ancien par le grade. Le même soir que M. de Wédel arriva à Zullichau, M. de Soltikow campait à Babimost, d'où il tourna si bien la position des Prussiens durant la nuit, qu'une partie des Russes occupait déjà le défilé de Kay derrière les Prussiens, précisément entre leur camp et le chemin de Crossen, sans que personne s'en fût aperçu, tant le service se faisait négligemment dans l'armée dont M. de Wédel venait de prendre le commandement. M. de Wédel s'assura de cette marche par ses propres yeux ; il alla reconnaître le camp de Balbimost, et n'y vit que la queue des colonnes et l'arrière-garde qui suivaient le chemin de Crossen ; il fit d'abord abattre ses tentes, se mit en ^{23 juil.} marche, attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay, espérant de les battre avant que leur armée pût les joindre ; mais les choses tournèrent autrement. Les Russes étaient bien postés ; on ne pouvait aller à eux que par un front de sept bataillons de largeur, resserré des deux côtés par des marais. Les Russes étaient comme en demi-lune, sur trois lignes, occupant des tertres chargés de sapins. M. de Wédel enfonça leur première ligne ; lorsqu'il voulut attaquer la seconde, son infanterie se trouva exposée à un si grand feu de mitraille, partant de différentes batteries croissantes, qu'elle n'y put résister.

On fit à trois reprises de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal était que M. de Wédel ne pouvait pas opposer assez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, et voyant peu d'apparence de réussir, il ne voulut pas sacrifier le reste inutilement. Il prit la résolution de se retirer; les troupes passèrent le lendemain l'Oder à Tzicherzig, pour se camper à Sawade. Pour les Russes, M. de Soltikow les mena à Crossen. M. de Wédel perdit dans cette journée quatre à cinq mille hommes; il n'est pas apparent que la perte des ennemis ait été considérable, parce que le terrain était à leur avantage. Cet événement acheva de déranger les mesures que le roi avait prises jusqu'alors. Après l'échec que M. de Wédel venait de recevoir, il ne pouvait plus s'opposer, sans de considérables renforts, aux progrès de M. de Soltikow. Francfort et Kultrin étaient en danger par la position que ce dernier avait prise à Crossen, et si dans peu une armée prussienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin se trouvait exposée aux plus grands hafards. L'armée de Silésie n'était pas assez nombreuse pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachemens. M. de Fouqué défendait les gorges de Landshut contre M. Deville avec 10,000 hommes; L'autrichien en avait 20,000. L'armée du roi qui campait à Schmuckseifen, était de 40,000 combattans; celle du maréchal Daun de 70,000 hommes. Quelles que fussent ces circonstances, le cas était pressant; il fallait assembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg. Il y avait tout lieu de supposer que les coups se porteraient de ce

Juillet.

côté, ou bien en Silésie. D'autre part les Autrichiens gardaient des ménagemens pour la ville de Dresde, à cause du séjour qu'y faisait la famille royale. Il était donc à présumer qu'un homme ferme soutiendrait assez de temps cette place pendant l'absence de l'armée, pour qu'elle pût revenir le dégager, s'il était attaqué. Après avoir mûrement réfléchi sur cet article, il fut résolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec 16 bataillons et 25 escadrons, auxquels on joindrait le détachement du prince de Wirtemberg, formé de 15 escadrons et de 6 bataillons; que le prince prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le seul à qui on pût la confier; et que le roi se mettrait à la tête du corps qu'on assemblerait à Sagan, pour le mener incessamment à la défense de ses Etats. Il comptait de s'y faire joindre par M. de Wédel. S. A. R. arriva, pour sa personne, le 28 à Schmuckseifen, et le roi se rendit le 29 à Sagan. Le Sr. Laudon avait déjà longé dans cette partie les frontières de la Silésie, et quoique le roi le fit observer, les officiers prussiens y furent trompés de la manière suivante. M. de Haddick avait suivi le prince Henri et s'était joint à Sorau avec Laudon. Celui-ci continua son chemin; un régiment de hussards, qui avait toujours été affecté à son corps, demeura avec Haddick. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte que le corps de Laudon s'y trouvait en entier, sur quoi le roi marchant à Christianstadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Laudon venait d'arriver le même jour à Cuben. Cela l'obligea de continuer sa marche, et il gagna encore le même

jour Sommerfeld. La cavalerie prussienne donna sur celle de Haddick, qui suivait Laudon, et qui fut poussée jusqu'à Guben. M. de Laudon partit le même jour pour gagner Francfort; le roi se campa à Nîmes, sur les bords de la Neisse. Vers la pointe du jour on aperçut deux colonnes qui venaient de Guben et qui filaient sur le chemin de Cottbus. La cavalerie passa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Wurtzbourg impérial, fort de 1300 hommes, fut entièrement fait prisonnier. Les houfards poursuivirent l'ennemi, et lui enlevèrent 600 caissons de vivres, dont toute l'escorte fut dispersée. Dans d'autres occasions ces avantages auraient pu avoir des suites; dans celle-ci c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, et qu'il n'était plus possible d'empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes à Francfort. Le roi se mit le lendemain en marche. M. de Wédel eut ordre de joindre l'armée à Mulrose, ce qui lui était facile depuis que les Russes avaient quitté Crossen, et qu'il n'avait plus personne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où l'infanterie se rendit en droiture à Mulrose. Ce prince et sa cavalerie prirent par Neubruck, sur le canal qui communique de l'Oder à la Sprée. Il y trouva les ponts rompus, et sur l'autre bord les dragons de Lœwenstein, qui se préparaient à en disputer le passage. Ces obstacles n'étaient pas aussi considérables qu'ils le paraissaient. Ce canal est rempli de gués; la cavalerie prussienne les passa; elle fondit en même temps sur les dragons autrichiens postés

Août.

dans ces bois ; ils furent défaits et poussés jusques aux faubourgs de Francfort. De-là le roi rejoignit son infanterie à Mulrose , amenant trois cents prisonniers que l'on avait faits du régiment de Lœwenstein. M. de Wédel y arriva le 4. M. de Finck , qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, et ne pouvant pas couvrir seul la Saxe avec les dix mille hommes qu'il commandait , reçut également ordre de joindre l'armée. Le roi rassemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de se dépêcher. Il fallait battre les Russes le plutôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défense de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laissait les chemins ouverts à l'armée de l'Empire, pour pénétrer jusqu'à Berlin si elle voulait. Pour être donc plus à portée d'attaquer les Russes, l'armée quitta les environs de Mulrose, et prit un camp entre Lebus et Wulkow. Elle tira ses subsistances de Kustrin, et attendit l'arrivée de M. de Finck, qui vint le 10 dans ce camp. On fit les préparatifs nécessaires pour passer l'Oder entre Lebus et Kustrin. On se pressa d'autant plus d'exécuter ce projet, que M. de Had-dick venait d'occuper le camp de Mulrose, que les Prussiens avaient quitté. Ce général pouvait de-là se joindre à M. de Butturlin, ou il pouvait tenter une entreprise sur Berlin, s'il ne trouvait personne pour s'y opposer. Toutes ces choses pressaient le roi d'agir avec promptitude. L'armée passa l'Oder le 11 et vint se mettre en bataille vis-à-vis des Russes ; s'étendant depuis Trétin où était la droite jusqu'à

Bischofsée où s'appuyait la gauche. La réserve de M. de Finck campa devant les lignes sur des hauteurs qui dérobaient aux Russes la connaissance des mouvemens que feraient les Prussiens. Un ruisseau bourbeux séparait les deux armées. M. de Soltikow s'était campé à Kunersdorf; son aile droite s'appuyait sur une petite élévation, où les Russes avaient construit un fort en guise d'étoile; deux branches de retranchement, qui occupaient un terrain élevé, partaient de-là et allaient aboutir au cimetière des Juifs, hauteur assez considérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que M. de Finck occupait, et au-delà du ruisseau par une élévation que les gens du pays nomment la Pechstange. De la position où se trouvait l'armée du roi, il était impossible d'attaquer l'ennemi; il aurait fallu passer deux chaussées étroites, couvertes d'abattis et dont les Russes étaient maîtres; il aurait fallu déployer les brigades sous le feu de leurs petites armes, et attaquer un retranchement défendu par des batteries croisées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruisseau. Après un détour d'un demi-mille, on arrive au pont qui est sur le chemin de Reppen; là se trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la Pechstange. Ces connaissances locales servirent de base aux dispositions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Finck fut destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouvait, les batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qui pouvaient tirer à bout portant sur l'étoile

l'étoile des Russes. Le lendemain l'armée prit le chemin de Reppen, et se forma dans les bois près de la Pechstange sur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie et les deux dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là M. de Finck faisait jouer ses batteries de toutes ses forces, feignant de vouloir passer les chaussées qu'il avait devant lui, ce qui fixa si bien l'attention de M. de Soltikow, que l'armée du roi gagna la lisière du bois sans qu'il s'en aperçût. On construisit aussi-tôt de grandes batteries sur deux monticules qui dominaient la droite des Russes. Cette partie de leur retranchement fut embrassée et entourée par les batteries des Prussiens, comme le peut être un polygone dans un siège en forme. Alors tout étant préparé, M. de Schenkendorf s'avança, sous la protection de 60 bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta presque d'emblée. L'armée le suivit. Les deux branches du retranchement qui aboutissaient à ce point étant prises en flanc, ce ne fut qu'un massacre épouvantable de l'infanterie russe jusqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Prussiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient déjà dépassé, débaya ses dagues, et se joignit aux autres troupes. On avait déjà pris sept redoutes, le cimetière et 180 canons; l'ennemi était en grande confusion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wirtemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Russes qui était dans des retranchemens au cimetière des Juifs. Il fut repoussé à la vérité, mais en même temps les

ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à huit cents pas, fit un effort pour s'en saisir (qu'on voie à quoi tiennent les victoires), elle n'en était qu'à 150, lorsque M. Laudon s'apercevant de la faute que les Russes faisaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussi-tôt charger ce canon à mitrailles et le fit exécuter sur eux. Ce feu les déranga. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Laudon s'étant aperçu que la contenance des assaillans était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues et était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec 100 hussards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment, la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des cosaques l'infanterie qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au-delà de mille pas avant qu'on parvint à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille; mais elle leur coûta cher : ils y

perdirént 24,000 hommes de leur aveu ; ils reprirent tous leurs canons et de plus 80 pièces des Prussiens, et firent 3,000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée 10,000 hommes, tant morts que prisonniers et blessés. Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à M. de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait 400 prisonniers ; mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitwein, où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé dix mille hommes le soir après l'action. Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Prussiens. Ils donnèrent au roi le temps de se remettre de ses pertes. Le lendemain l'armée se trouva forte de 18,000 combattans, et peu de jours après le nombre en montait à 28,000 têtes. On tira du canon des places ; on fit venir le corps qui jusqu'alors avait amusé les Suédois au bord de la Peene. Presque tous les généraux étaient blessés, ou avaient reçu des contusions ; enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre ; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce ; mais ils s'arrêtèrent, et au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'aplaudirent de leur succès et bénirent leur fortune : enfin le roi put respirer, et on lui laissa le loisir de pourvoir aux besoins les plus pressans de son armée. Toutefois, pour ne pas être injustes dans nos décisions, nous nous croyons obligés de rapporter ce qu'alléguait M. de Soltikow pour colorer son inac-

tion. Sur ce que le maréchal Daun le pressait de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit :
“ J'en ai assez fait, Monsieur, cette année ; j'ai
„ gagné deux batailles, qui coûtent 27,000 hommes
„ à la Russie ; j'attends, pour me mettre de nou-
„ veau en action, que vous ayez remporté deux
„ victoires à votre tour ; il n'est pas juste que les
„ troupes de ma souveraine agissent toutes seules.”
Les Autrichiens n'obtinrent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort, et ce fut à condition que M. de Haddick demeurerait dans son poste de Mulrose. Ce mouvement des Russes fit changer de position au roi ; il marcha d'abord à Madelitz, puis à Furstenwalde, où il était maître du passage de la Sprée. C'était un objet important pour les circonstances présentes. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau et Wittemberg ; on avait à craindre qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, et on en appréhendait autant de M. de Haddick ; il n'avait qu'à longer la Sprée, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que M. de Soltikow aurait contenu l'armée du roi en s'avancant, et en s'approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé, dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage et conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi résolut à sacrifier jusqu'au dernier homme, plutôt que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, se proposa de tomber sur le premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où

le roi se trouvait, furent encore augmentés par l'approche du maréchal Daun. Il était venu se camper à Triebel; il avait eu une conférence à Guben avec M. de Soltikow. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes, encore moins arrêter les détachemens qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi; et lequel de ces partis que pût choisir le maréchal Daun, il était également funeste. Cependant les affaires tournèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer, parce que tout le mal, comme tout le bien qu'on prévoit, n'arrive point.

Depuis que le roi avait quitté la Silésie, les choses y avaient pris une nouvelle face. M. Deville se persuada que M. de Fouqué ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Silésie; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui présenter des obstacles, par les raisons que nous allons voir. M. Deville descendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz; sur quoi M. de Fouqué établit des corps à Friedland et à Conradswalde, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. M. Deville manqua bientôt du nécessaire; il se vit forcé de retourner en Bohême, et attaqua le poste de Conradswalde, où il fut repoussé avec perte de 1300 hommes et de tout son bagage; prenant alors des chemins détournés, il se trouva heureux d'avoir regagné Braunau. Le maréchal Daun, de son côté, avait quitté Marckliffa et s'était porté sur Priebus. S. A. R., qui ne voulait pas le perdre de vue,

marcha à Sagan , d'où elle détacha M. de Ziethen à Sorau , pour observer de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun , que les Russes pressaient d'agir , se proposa d'enlever ce corps , en faisant marcher deux colonnes à la droite et à la gauche des Prussiens , couvertes par de grands bois , et qui devaient se joindre à un défilé entre Sorau et Sagan , pour leur couper la retraite. Mais M. de Ziethen prévint le maréchal ; il se replia à temps sur l'armée de S. A. R. , sans faire de pertes. Le prince Henri n'était pas dans une situation à pouvoir rien entreprendre sur les Autrichiens ; il convenait moins que jamais de hasarder une bataille , après en avoir perdu deux cette année. Son dessein étant toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Russes et de l'électorat de Brandebourg , il jugea que le meilleur expédient , pour y réussir , serait de détruire les magasins que les ennemis avaient derrière eux. Il exécuta ce dessein avec toute la célérité et toute l'habileté possibles ; il quitta Sagan et marcha par Lauban à Gœrlitz. M. Deville y était accouru en hâte : le prince ayant fait mine de l'attaquer , ce général autrichien , devenu timide depuis l'affaire de Conradswalde , se retira à Reichenbach. C'était ce que le prince désirait , et il fit partir sur le champ un corps pour la Bohême , qui ruina , à Bœhmisch-Friedland , le magasin des ennemis. Un autre détachement se rendit par Zittau à Gabel , fit prisonniers 600 hommes qui s'y trouvaient en garnison , et détruisit le considérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux succès de cette expédition fit rétrograder le maréchal Daun ; si alors la

ville de Dresde ne se fût pas rendue , les Impériaux se trouvaient forcés de retourner en Bohême ; mais la réduction de cette capitale les mettant en possession des grands magasins que les Prussiens y avaient , leur permit de s'établir à Bautzen.

Le départ de l'armée autrichienne , la disette de fourrage que les Russes commençaient à sentir , leur fit abandonner leur position de Francfort ; ils marchèrent en Lusace et se campèrent à Lieberose. L'armée du roi les suivit par Beeskow ; de-là elle s'avança sur Waldau. M. de Haddick , qui était en marche pour s'y rendre , se replia à l'approche des Prussiens , de sorte que le roi y prit une position avantageuse derrière des marais , d'où il coupait aux Russes les subsistances qui devaient leur être livrées de Lubben et des lieux circonvoisins. Dresde était assiégé alors , sans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa Majesté y envoya un détachement aux ordres du général Wunsch. Cet habile officier surprit Torgau en chemin , et il arriva devant Dresde le jour que M. de Schmottau en signait la capitulation. Il serait , je pense , superflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place sans qu'il y ait ni tranchée ouverte , ni brèche. M. de Wunsch ne trouvant plus rien à faire de ce côté-là , se replia sur Torgau ; les troupes de l'Empire étaient venues pour reprendre cette ville. Wunsch passe l'Elbe avec une poignée de monde , se glisse dans les vignes , de-là il fond sur les troupes des cercles , les bat , leur enlève tout leur camp et les met en déroute. Sur cette nouvelle , le roi y envoya M. de Finck avec un renfort de 10

bataillons et de 20 escadrons, et ces deux corps joints ensemble s'avancèrent jusqu'à Meissen. Ces petits contretemps firent rappeler M. de Haddick de l'armée des Russes ; il traversa la Lusace , passa l'Elbe à Dresde , et joint aux troupes des cercles , il marcha droit à M. de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua M. de Wunsch posté à Siebeneichen près de Meissen ; le gros de la troupe passa la Tripsche à Munzich , et se présenta sur le flanc droit de M. de Finck. Ce général ne balança point ; il attaqua les ennemis , les battit , leur prit du canon et 600 prisonniers. M. de Wunsch ne resta pas en arrière ; il repoussa également avec perte ceux qui étaient venus l'assaillir , et M. de Haddick fut obligé de s'enfuir à Dresde.

- Sept. Pendant que M. de Finck faisait des progrès en Saxe , M. de Soltikow prenait le chemin de la Silésie par Sommerfeld et Christiansstadt. Il fallait le prévenir , pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays , et qu'il ne mît pas le siège devant quelque place. Par ces raisons le roi se porta sur Sagan , où il pensa rencontrer 4 régimens autrichiens que M. Campitelli menait au secours des Russes.
21. A Sagan il regagna la communication avec le prince Henri , auquel il fit part des avantages que M. de Finck venait de remporter ; il lui demanda quelques renforts , pour remplacer une partie des détachemens qu'il avait faits pour la Saxe et contre les Suédois , et le chargea en même temps de gagner l'Elbe , pour joindre M. de Finck , afin qu'il pût tenter tous les moyens possibles de reprendre Dresde. Le roi de son côté marcha à Neustædtel , où il prévint les Russes.

M. de Soltikow en voulait à Glogau ; il se proposait d'occuper les hauteurs de Baune. Le roi le prévint ²⁴ encore ; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêtèrent à Beuthen, sans cependant dresser leurs tentes. Cela fit présumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Prussiens le jour suivant, et ils passèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour, pour faire une reconnaissance. Le roi avait à peine 20,000 hommes dans son camp ; les troupes à la vérité se trouvaient bien postées, mais battues deux fois par les Russes, elles en avaient la mémoire encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces considérations ; ils se retirèrent à leur armée, et bientôt les tentes furent dressées. Le prince Henri et M. de Fouqué ayant, chacun de son côté, envoyé quelque renfort au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaissance, et furent postées à Linkersdorf sur les bords de l'Oder, où elles se retranchèrent. Les deux ^{Octobre.} armées demeurèrent assez tranquillement dans cette situation. Cependant le corps des Autrichiens se trouvait campé à un demi-mille de l'armée russe ; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes, avant que M. de Soltikow fût en état de leur donner du secours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout ; cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha la nuit du premier d'octobre ; il y trouva le camp vide ; il n'y prit que des traîneurs, qui déposèrent que la nuit même toute l'armée avait passé l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonnade très-vive, et l'on

fut extrêmement surpris de voir que ce feu partait de l'arrière-garde des Russes, qui, à grands coups de canon, détruisait le pont sur lequel ils avaient passé le fleuve. Par ce mouvement, la rive gauche de l'Oder était mise en sureté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons et 30 escadrons y passèrent l'Oder, et se postèrent sur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes se campa proche des ouvrages. M. de Soltikow prit une position à Kutlau; il y eut tous les jours des escarmouches entre les houlards et les cosaques, où les Prussiens eurent l'avantage. Toutefois comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Russes avaient prémédité, ils quittèrent les environs de Glogau, et prirent le chemin de Gurau qui mène à Freystadt. On canonna une de leurs colonnes, qui passa près du retranchement prussien; on harcela même leur arrière-garde, tandis que le gros de l'armée du roi décampait et prenait le chemin de Kœben. Comme on manquait de pontons pour passer l'Oder, on y suppléa par des chevalets, et l'armée du roi s'étant rendue à l'autre bord de ce fleuve, prit derrière la Bartsch, rivière à bords marécageux, une position par laquelle elle couvrait toute la basse Silésie. M. de Dierecke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder, et ce moulin que M. de Schulenburg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; sur la droite un détachement tenait un poste sur la Bartsch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchassent sur Herrenstadt.

Cette position était très-bonne et très-sûre , quoique fort étendue ; deux digues , passages uniques sur la Bartsch , étaient occupées par les Prussiens et bien retranchées. Les Russes , outrés de ce que tous leurs desseins étaient dérangés , brûlèrent la ville de Gurau et les villages des environs , et ayant saccagé tout ce pays , marchèrent à Herrenstadt , où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger , ils réduisirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales ; néanmoins , comme ils étaient extrêmement resserrés dans le terrain qu'ils occupaient , et que l'eau même leur manquait , ils furent contraints d'abandonner la Silésie. Le roi fut alors atteint d'un fort accès de goutte , et comme les opérations contre les Russes étaient finies , il se fit transporter à Glogau. Quoique l'on fût débarrassé des Russes pour cette année , il restait encore à craindre que M. Laudon , à son retour , ne formât quelque entreprise contre la Silésie. Pour veiller à ses démarches , le roi donna des ordres à M. de Fouqué , en conséquence desquels il quitta son poste de Landsküt , et côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg jusqu'à Ratibor , ce qui obligea M. Laudon à passer par Cracovie , et de là par la principauté de Teschen , pour regagner Olmutz.

L'armée du roi n'étant pas nécessaire en Silésie , prit , sous les ordres de M. de Hulsen , la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événemens , nous reprendrons à présent la suite des opérations du prince Henri en Lusace. Nous avons laissé S. A. R. à Gœrlitz. Le maréchal Daun s'était 24 Sept. approché de son camp dans l'intention de l'attaquer,

mais le prince partit la nuit ; il passa par Rothenbourg , et donna le lendemain sur le corps de M. Vehla , posté à Hoyerswerda. Ce général , qui se croyait à l'abri de toute attaque , fut soudain enveloppé par la cavalerie prussienne ; elle enfonça son infanterie , et le fit prisonnier avec 1500 croates , qui faisaient la principale force de son détachement. Il avait reçu la veille de son malheur une lettre du maréchal Daun , qui lui marquait qu'il pouvait être sans inquiétude , et assuré que le maréchal lui tiendrait bon compte du prince Henri. Après cette expédition S. A. R. dirigea sa marche sur Elsterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Prussiens se joignissent immédiatement à Neissen ; mais le pont de l'Elbe était détruit , et l'on manquait de moyens pour le rétablir si vite ; ce qui fut cause que le prince passa l'Elbe à Torgau. Le maréchal Daun passait l'Elbe en même temps à Dresde ; il s'avança vers Meissen ; M. de Finck , trop faible pour lui résister , se replia sur Torgau , où il se joignit à S. A. R. Les Prussiens prirent le 4 la position de Strehla ; les Autrichiens s'avancèrent sur eux et se campèrent entre Rieffa et Ofchatz , s'étendant par des détachemens à Dahlen , Hubertsbourg et Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schilda , qui fut obligé de se replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhensions pour ses derrières , et il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le dépôt de ses subsistances. Le maréchal Daun suivit immédiatement

16. le prince jusqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas à craindre pour sa position , qui était assez bonne , il

Octobre.

avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite ; il envoya pour cet effet M. de Rébentisch à Duben , pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R. , et il détacha le duc d'Aremberg à Domitsch avec 26 bataillons et 6 régimens de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis , et sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile , il envoya M. de Wunsch avec un détachement pour renforcer M. de Rébentisch. Wunsch passa l'Elbe à Torgau , le repassa à Wittemberg , et joignit M. de Rébentisch à Bitterfeld , où il s'était retiré. Le prince , importuné du voisinage du duc d'Aremberg , qui s'était mis sur son flanc , partit de son camp à la tête de 15 bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretsch précisément lorsque l'ennemi se mettait en marche pour Duben. Alors le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par S. A. R. et par M. de Rébentisch. L'arrière-garde des Impériaux , forte de 1500 hommes , fut prise avec le général Gemmingen , qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la constance des Autrichiens , le maréchal Daun se replia le 4 de novembre derrière la Ketzerbach , où il prit une position entre Zehren et Lomatsch ; et le prince Henri s'avança à Hernstein , où il fut joint par M. de Hullen. La maladie du roi , qui l'avait retenu quelque temps à Glogau , l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de 800 hommes ; cependant sa faiblesse , qui était encore grande , ne lui permettait pas d'agir. Le

prince avait détaché M. de Finck sur Nossen, par où il tournait la position de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point, il quitta la Ketzerbach, et se campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M. de Wédel se porta aussi-tôt en avant; il s'empara de Meissen et maltraita beaucoup, dans sa retraite, l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et M. de Dierecke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec son détachement, se porta sur Zehaila. Les Prussiens firent le lendemain un mouvement sur Wilsdruf, et M. de Ziethen s'avançant à Kesselsdorf, pouvait observer l'ennemi de plus près.

Les malheurs qu'avait essuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que Dresde assurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens une jalousie perpétuelle pour la Bohême. La position du maréchal Daun étant inexpugnable, tant à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche, que par les inondations qui couvraient sa droite, il ne restait d'expédient pour parvenir à son but, que celui de tourner l'ennemi par des détachemens, qui, en mettant des obstacles à ses convois de vivres, et en facilitant quelques incursions dans la Bohême, l'obligeraient d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freyberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança sur Dippoldiswalde, puis se porta à Maxen; il poussa même M. de Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent

dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre et perdit 400 hommes. M. de Kleist entra en même temps avec ses houfards en Bohême ; il fit des ravages vers Tœplitz, Dux et Auffig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes, et sur-tout la position que M. de Finck avait prise. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalde ; c'était le signal auquel M. de Finck devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se fia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour l'occuper ; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de son infanterie, et il confia une des principales aux houfards de Gersdorf, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg et derrière son inondation de la Friederichstadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Prussiens qui était si mal posté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement ; mais ayant appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiswalde, il envoya M. de Hulsen avec 8,000 hommes, pour en déloger l'ennemi, et pour assurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hulsen fut-il à Dippoldiswalde qu'il apprit la catastrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens ; quelques coups de canon délogèrent M. de Gersdorf

du poste qu'il devait défendre ; l'infanterie de l'ennemi s'en faisit. Elle y établit du canon ; de-là elle travailla sur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait son front. Quelques régimens de l'infanterie prussienne firent mal leur devoir ; l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient : la cavalerie prussienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées ; elle fut repoussée à plusieurs reprises. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui séparait la ligne de M. de Finck. Cela mit du désordre dans les troupes ; la confusion gagna le reste du corps ; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils courent à Dohna, où M. de Wunsch venait de repousser l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux prussiens eussent conservé l'ombre de jugement après le désastre qui venait de leur arriver, ils se seraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils se trouvaient ; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freyberg ; si ce chemin, qui leur était connu, leur paraissait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à passer par Gieshubel en Bohême, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point, qu'excepté M. de Wunsch, tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. M. de Wunsch voulut percer avec la cavalerie ; M. de Finck et ses collègues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces

généraux

généraux eurent la faiblesse de capituler avec l'ennemi, et de mettre les armes bas. Le corps qui se rendit si honteusement, était fort de 16 bataillons et de 35 escadrons. Sur la nouvelle humiliante de cette funeste affaire, M. de Hulsen se retira de Dippoldiswalde à Freyberg, où il fut joint par les hussards de Kleist qui revenaient de leur expédition de Bohème. Le maréchal Daun, fier de ses succès, s'avança quelques jours après à la tête de son avant-garde, jusqu'aux postes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Prussiens; il vit l'armée en bataille, bien postée, et bien disposée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaissance donna lieu à une canonnade assez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi se rendit quelque temps après à Freyberg, où il mena un renfort à M. de Hulsen, et il y prit des arrangemens pour la sûreté des troupes. Il y trouva une bonne position pour le corps qui devait y rester. La Mulde, qui coule entre des rochers escarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois passages sur cette rivière; ce sont des ponts de pierre, derrière lesquels on établit de gros postes d'infanterie, et pour multiplier les difficultés, on chargea ces ponts de fagots, en y laissant un passage où un homme à cheval pouvait passer pour aller à la découverte; ces fagots étaient mêlés de matières combustibles, qu'on devait enflammer aussi-tôt que l'ennemi paraîtrait, de sorte qu'il était impossible de passer. Les Autrichiens, enflés de leurs avantages, commençaient à se croire invincibles; M. de Maquire, qui commandait à Dippoldiswalde, *Décemb.*

vint avec 16,000 hommes, bagage et tout ce qui suit une troupe qui, en temps de paix, change de garnison, pour s'établir à Freyberg; il crut que les Prussiens n'attendraient pas sa présence, mais qu'ils se retireraient d'abord. Sa supposition était fondée sur quelques mouvemens que M. de Beck avait commission de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défense de la ville. D'ailleurs cette démonstration ne pouvait guères causer d'inquiétudes, parce que M. de Beck paraissait à la rive droite de l'Elbe, que Torgau est situé à la gauche, et par conséquent ne saurait être pris qu'en l'assiégeant de ce côté-là. M. de Maquire en fut pour sa marche; il trouva les Prussiens en bataille, qui bordaient la Mukle; il essuya quelques volées de canon, et retourna à Dippoldiswalde, où il établit son quartier.

Quelque rude que fût la saison, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour résister aux injures du temps; tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté, pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Prussiens avaient un poste à Zehaila, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été jusqu'alors en sûreté par un pont de communication qu'il avait sur l'Elbe; une gelée subite qui survint, obligea de le lever, et la 3. rivière chariait des glaces sans être encore prise. M. de Beck saisit ce moment pour attaquer les Prussiens avec un corps nombreux. M. de Dierecke fit repasser à Meissen sa cavalerie et la moitié de son infanterie; il n'eut pas le temps de sauver le reste. M. de Beck

tomba sur lui avec toutes ses forces , et après un combat sanglant , ce brave général et trois bataillons furent faits prisonniers par les Autrichiens. Ce fut-là la dernière infortune que les Prussiens essuyèrent cette année.

Tant de contretemps et de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulser les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au prince Ferdinand de Brunswic quelques secours, et le prince héréditaire arriva sur la fin de décembre à Freyberg avec un corps de 12,000 hommes. Le roi laissa ces troupes derrière la Mulde pour défendre ses derrières, et marcha droit à Dippoldiswalde avec les Prussiens. Il délogea tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde-Weistritz , de Pretschendorf et de Frauenberg, où il fit cantonner ses troupes. Sur ce mouvement, le maréchal Daun envoya des secours à Dippoldiswalde, où M. de Maquire fit des retranchemens et des batteries. Si l'on veut attaquer ce poste de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creusé dans le roc, et qu'enfilaient deux batteries de l'ennemi. Cela est impraticable ; aussi n'y pensa-t-on point. Restent deux chemins pour tourner ce poste ; l'un va par Ramnau à Possendorf ; c'est sans contredit celui dont on se serait servi, si l'ennemi n'avait eu la précaution de placer 8 bataillons au défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin est celui qui mène par Glashutte. C'est un défilé d'un mille de longueur, qui passe par les gorges des montagnes, et qui aboutit aux pieds d'un rocher où M. de Maquire avait placé sa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui,

Janvier
1760.

en se détachant des cimes , s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y passer ; à peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi , quand il n'y aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné le terrain et discuté la chose , on se convainquit de l'impossibilité de tenter de nouvelles entreprises contre les Autrichiens dans une saison aussi fâcheuse. On enleva donc tous les fourrages des environs , on consuma tous les vivres , pour que l'ennemi ne pût y tenir de gros corps pendant l'hiver ; après cela le roi se rendit à Freyberg. L'armée de Wilsdruf entra dans des cantonnemens resserrés dans les villages les plus voisins de son camp ; cependant les tentes demeurèrent tendues , et 6 bataillons , qu'on relevait , y faisaient journellement la garde. Les Autrichiens agissaient de même dans leur camp de Plauen , et c'est peut-être le premier exemple parmi les modernes , que deux armées aussi proches l'une de l'autre aient tenu la campagne durant un hiver aussi rigoureux. Sur la fin de janvier le prince héréditaire , ne trouvant plus de lauriers à moissonner en Saxe , retourna en Westphalie rejoindre l'armée des alliés.

Après avoir exposé les événemens principaux de cette funeste campagne , il nous reste à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie , et dans la Marcheuckerane. Tant qu'on avait eu des troupes à leur opposer , on les avait facilement contenus. Leurs arrangemens étaient si imparfaits , qu'ils n'avaient ni boulangerie , ni caissons pour le pain et la farine , et qu'ils ne subsistaient que par les livraisons qu'ils tiraient des contrées où ils se trouvaient les plus forts. De cette

négligence pour les mesures les plus indispensables de la guerre, résultaient les plus grands inconvéniens pour les opérations de ces troupes ; de sorte que les généraux prussiens qu'on opposait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraisons, ce qui obligeait ces ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder incessamment lorsque les subsistances leur manquaient, et à se rapprocher de leurs frontières. Au commencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, M. de Manteufel fut chargé du commandement contre les Suédois, et quoiqu'il n'eût que peu de troupes sous ses ordres, il se soutint jusqu'au mois de septembre, où les malheurs de la journée de Kunersdorf obligèrent le roi à le rappeler, pour qu'il joignît son armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anclam, Demmin et Ucker-munde. Le comte Fersen, qui les commandait cette année, s'embarquant à Stralsund à la tête de 3,000 hommes, passa dans l'île d'Usedom. Il attaqua la ville de Swinemunde, défendue par des miliciens. La garnison se retira dans l'île de Wollin, mais la ville fut prise; la Swinemunder - Schanze se rendit peu après aux Suédois. Une poignée de hussards provinciaux qui se trouvèrent à Stetin, furent envoyés par le prince de Bévern à Pasewalk, où les Suédois avaient un poste. L'officier qui les conduisait, nommé Stulpnagel, les surprit, et en fit deux cents prisonniers; les Prussiens, qui les avaient pris, n'étaient pas aussi forts. M. de Fersen passa tout de suite dans l'île de Wollin, et prit, avec 600 mili-

ciens qui la défendaient , la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau possession de Prenzlau ; mais comme en ce temps-là le roi était entré en Lusace , il détacha M. de Manteufel avec des convalescens de la bataille de Kunersdorf sortis des hôpitaux de Stetin ; il y ajouta les volontaires de Hordt , les dragons de Meinicke et les housards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. M. de Manteufel détacha aussi-tôt quelques centaines d'hommes à dos de l'ennemi , qui prirent la garnison et la caisse militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée suédoise se retira tout de suite ; elle repassa la Peene à Anclam , et établit ses quartiers dans la Poméranie suédoise , où M. de Manteufel lui donna différentes alarmes par les housards de Belling , qui jouèrent le grand rôle sur ce petit théâtre. Les Suédois , fatigués des fréquentes alertes des Prussiens , tentèrent de surprendre la ville d'Anclam ; ils attaquèrent de nuit le faubourg ; un bataillon franc , qui devait le défendre , fut mis en désordre. M. de Manteufel , qui était dans la ville , accourut ; l'obscurité était si grande que , voulant aller au bataillon franc , il donna dans une troupe de Suédois , qui le firent prisonnier ; mais la garnison prussienne , non contente de repousser les Suédois , fit sur eux 150 prisonniers. Ce fut-là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Ainsi après une campagne aussi fatale aux armes du roi , ce prince se trouvait encore en possession de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent , à l'exception de Dresde et du fort de Peena-

monde. M. de Fouqué, qui avait escorté M. Laudon en Moravie, était retourné à Landshut. L'armée prussienne de Saxe s'étendait depuis Wilsdruf jusqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie se tenait à Gossdorf, pour couvrir Torgau et l'électorat de Brandebourg, et après une si longue suite de revers, les choses étaient encore dans un état plus supportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers, à Zeitz, perdit à la vérité 150 hommes par une surprise ; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte ; et dans cette position que nous venons de décrire, les armées attendirent de part et d'autre l'approche du printemps, pour remettre à la fortune la décision de leurs intérêts.

C H A P I T R E X I.

De l'hiver de 1759 à 1760.

IL arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changemens en Europe, et qui n'en produisit point. Le roi d'Espagne mourut sans laisser de lignée. Son royaume retombait de droit à son frère don Carlos, roi de Naples : jusques-là il n'y avait ni dispute, ni contrariété ; mais il y en pouvait avoir pour la succession du royaume de Naples. Les Français, les Autrichiens, les Anglais avaient stipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle, sans que les rois d'Espagne et de Naples eussent été consultés, qu'après que don Carlos aurait succédé

à son frère au trône d'Espagne, le cadet des frères, don Philippe, duc de Parme, deviendrait roi des deux Siciles. Le roi de Naples n'eut aucun égard à ce traité, contre lequel il avait protesté formellement; il régla sa succession comme il le jugea convenable; son fils aîné, qui était en démence, fut déclaré inhabile au gouvernement, le puîné fut déclaré prince des Asturies, et le troisième roi des deux Siciles. Par cet arrangement, don Philippe demeura duc de Parme, et l'impératrice-reine n'eut point ce duché. Cent guerres se sont faites en Europe pour un moindre sujet que celui-là. Si cet événement n'en occasionna point alors, il ne faut pas l'attribuer à la modération de l'impératrice-reine, car cette vertu n'est pas ordinairement celle des souverains; mais aux conjonctures du temps, c'est-à-dire à la guerre déjà allumée, à une haine violente, au désir plus ardent de reprendre la Silésie, province bien autrement importante que les duchés de Parme et de Plaisance. Ainsi l'impératrice-reine, et le roi de Sardaigne, qui perdait de même quelques avantages, dissimulèrent leur mécontentement: la France négocia le mariage de l'archiduc Joseph avec la fille du duc de Parme; on convint de laisser les affaires d'Italie en suspens jusqu'après la paix d'Allemagne, et la France, comme médiatrice, promit de contenter alors tout le monde sur ses prétentions.

Le roi était attentif aux révolutions de l'Italie; rien ne pouvait lui devenir plus avantageux qu'une diversion en Lombardie, soit contre le roi de France, soit contre la reine de Hongrie. Pour

savoir à quoi il pouvait s'attendre , il envoya M. de Cocceji , son aide de camp , à la cour de Turin , pour sonder le roi de Sardaigne. Ce prince âgé donnait dans la superstition , avait perdu cet instinct belliqueux par lequel il avait brillé dans sa jeunesse , et n'avait lui-même ni le désir , ni la volonté de rentrer en action. Cependant il était encore plus retenu par la position où il se trouvait , que par l'âge et par la dévotion. Le roi de Sardaigne se trouvait sans alliés , sur-tout depuis l'union qui subsistait entre la France et l'Autriche , et en faisant la guerre , il aurait eu contre lui Autrichiens , Français , Espagnols , Napolitains et Parmesans ; c'est ce qu'il craignait. Le défaut d'harmonie entre ces princes , et le peu d'apparence de les unir , firent perdre toutes les espérances dont on aurait voulu se flatter de ce côté-là. Cette tentative inutile n'empêcha pas d'en faire bien d'autres. La guerre devenait de jour en jour plus difficile à soutenir , et les hasards devenaient plus grands. Quelle que fût la fortune des Prussiens , il était impossible qu'étant obligés de s'y abandonner si souvent , elle ne les trahît quelquefois. On ne pouvait s'attendre à rien du côté de l'Italie. Jusqu'alors la Porte ottomane ne paraissait pas disposée à rompre avec la maison d'Autriche. Il ne restait donc de ressource que dans les moyens qu'on pourrait trouver de diviser ou de séparer les puissances qui formaient la grande alliance. Cela donna lieu aux négociations qu'on entama tant en France qu'en Russie , pour essayer laquelle des deux on pourrait détacher de la cour de Vienne. Le roi convint avec le roi de la Grande-

Bretagne de faire déclarer à toutes les puissances le désir qu'ils avaient de trouver des voies de conciliation, pour rétablir la paix générale. Le prince Louis de Brunswic fut chargé de faire cette ouverture à la Haye aux ministres des puissances belligérantes, en même temps que l'Angleterre donnait à la France des assurances de l'envie qu'elle avait d'entamer des négociations qui pussent mener à ce but salutaire. Il y avait apparence que la France se trouverait dans des dispositions favorables à la paix, parce qu'elle devait être découragée par toutes les pertes considérables qu'elle venait de faire. Les Anglais lui avaient enlevé cette année la Guadeloupe, Québec et Niagara dans le Canada; l'escadre de M. de la Clue avait été défaite à la hauteur de Lagos, et la flotte de M. de Conflans battue par l'amiral Hawke, qui brûla nombre de vaisseaux français échoués dans la Vilaine; l'escadre de M. le Fort remporta une victoire complète sur eux près de Masulipatan; ils perdirent le fort de St. David, et furent encore battus dans le Mogol, où les Anglais se rendirent maîtres de leurs grands établissemens aux environs de Pondichéri.

Tant de revers devaient donc dégoûter la France d'une guerre où elle faisait des pertes, et où elle ne pouvait espérer aucun avantage. Les deux nations étaient cependant bien éloignées de convenir des principes qui serviraient de base à la paix. Le roi sentait combien il était nécessaire de les rapprocher; car si on avait pu les mettre d'accord, la France, par sa paix séparée, se serait détachée de l'Autriche. On travailla sur ce plan avec d'autant plus de

chaleur, que les ennemis venaient de déclarer, après bien des longueurs, qu'ils acceptaient les propositions qu'on leur avait faites pour le rétablissement de la paix, pourvu que l'on convînt d'assembler un congrès à Augsbourg, où toutes les puissances pussent convenir de leurs intérêts respectifs. C'était proposer la voie la plus lente de toutes celles que les ennemis de la Prusse pouvaient imaginer pour traîner en longueur la conclusion de la paix selon que leurs intérêts l'exigeaient, parce que le conflit de ces intérêts, entre un si grand nombre de princes, demandait de grandes discussions, et qu'on ne pouvait manquer de prétextes pour faire durer cette négociation aussi long-temps qu'on voudrait. Nous en avons un exemple évident dans le congrès de Munster, qui consuma huit années avant qu'on d'en venir à la conclusion de la paix de Westphalie. Cela ne convenait point au roi; il devait désirer la prompte fin de ces troubles, ayant trop d'ennemis à combattre, par la même raison que la cour de Vienne désirait de les prolonger, parce qu'elle avait beaucoup d'alliés, dont l'assistance lui promettait des conquêtes. La situation des affaires étant donc telle que nous venons de le rapporter, le roi envoya un émissaire en France, pour sonder les dispositions de la cour de Versailles, et lui en faire rapport, ainsi qu'au roi d'Angleterre. Il fit choix, pour cette commission, d'un jeune d'Edelsheim, dont le père avait des terres aux environs de Francfort sur le Mein, qui ne tenait à rien, qui lui avait été recommandé par la cour de Gotha, et qui par conséquent pouvait s'acquitter mieux

de cet emploi qu'un autre , parce qu'il n'était point connu , et ne pouvait donner aucune espèce de soupçon en se produisant à Versailles. Ce jeune homme partit sans prendre de caractère ; il fut adressé au bailli de Froulai , ambassadeur de l'ordre de Malthe en France. M. d'Edelsheim fut assez bien accueilli à Paris ; on lui marqua , en termes vagues , que sa négociation dépendrait de la façon plus ou moins prompte dont la France pourrait convenir de ses différens avec l'Angleterre ; mais qu'ayant appris que le roi de Prusse se proposait d'indemniser le roi de Pologne aux dépens des princes ecclésiastiques d'Allemagne , qu'il prétendait séculariser , on lui déclarait que le roi très-chrétien n'y donnerait jamais son consentement. M. d'Edelsheim vint rapporter cette réponse au roi , qui était alors à Freyberg ; il en partit pour aller à Londres la communiquer aux ministres de la Grande-Bretagne. Précisément lorsque cet émissaire y arriva , il y parut un autre phénomène politique , un homme qu'on n'a jamais pu déchiffrer. Il se produisit sous le nom de comte de St. Germain. Il avait été au service de France , et même si avant dans la faveur de Louis XV , que ce prince avait voulu lui donner le château de Chambord. Cet homme joua le rôle de ministre , il se mêla de négocier sans mission , il tint en même temps des propos injurieux sur madame de Pompadour et sur le duc de Choiseul. Les Anglais le traitèrent en aventurier et le renvoyèrent. Soit que le ministère anglais se méfiât du sieur St. Germain , soit que ses conquêtes enflassent ses espérances , soit enfin qu'il ne fût pas

content de la déclaration du ministère de Versailles touchant le congrès , il chargea le ministre de la Grande-Bretagne à la Haye , M. Yorck , de dire à M. d' Afri , ministre de France , que le roi de la Grande - Bretagne était prêt à faire la paix , qu'il donnait les mains à l'assemblée d'un congrès particulier , pourvu que la France acceptât , pour article fondamental des préliminaires , l'entière conservation de sa Majesté prussienne. La France répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de traiter de ses différens avec l'Angleterre , mais que n'ayant point été en guerre avec la Prusse , elle ne pouvait pas en confondre les intérêts avec ceux de sa Majesté britannique. Cette réponse fit encore perdre le peu d'espérance que l'on avait fondée sur cette négociation. M. d'Edelsheim , qui avait laissé quelques malles à Paris , retourna de Londres , par la Hollande , en France. Il ne se déguisa point ; bien loin de se cacher , il alla chez le bailli de Froulai d'abord après qu'il fût arrivé à Paris. Cet ambassadeur , préoccupé de la sincérité des intentions du roi de France pour le rétablissement de la paix , engagea M. d'Edelsheim à différer son départ de quelques jours , pour donner à sa négociation interrompue le temps de se renouer. Quelle fut le lendemain la surprise de M. d'Edelsheim , de se voir arrêté par une lettre de cachet et conduit à la Bastille ! Le duc de Choiseul s'y rendit le même jour ; il assura le prisonnier qu'il n'avait trouvé que cet expédient pour s'entretenir à son aise avec lui , sans donner de l'ombrage au ministre d'Autriche , qui observait tous ses pas ; il ajouta que ce lieu étant propre pour une négociation secrète , il

l'y retiendrait volontiers pour conférer plus souvent avec lui , et qu'il lui fournirait les moyens de faire parvenir au roi ses dépêches avec sûreté et promptitude. Il se répandit ensuite en plaintes contre les Autrichiens , qui éclairaient de près toutes ses démarches ; car , ajouta-t-il , voilà M. de Stahremberg au fait de toutes les personnes qui ont été employées dans cette négociation par le roi de Prusse ; il vient de recevoir un courrier de Vienne , par lequel on l'instruit de tout ce qui se passe ici. Cette scène indécente n'avait pour but que de se saisir des papiers de M. d'Edelsheim , où M. de Choiseul espérait de trouver des instructions du roi , qui lui donneraient des éclaircissémens sur ses desseins. Il n'y trouva qu'une lettre de créance dont l'émissaire n'avait pas eu occasion de faire usage. Honteux de cette découverte stérile , ce ministre en fut pour ses mauvais procédés ; il fit relâcher M. d'Edelsheim le lendemain , avec ordre de prendre la route de Turin pour sortir du royaume. Peut-être trouvera-t-on que nous avons détaillé ce fait trop amplement. Sa singularité nous y a portés en partie , mais sur-tout la manière dont il caractérise la façon de penser que la cour de Versailles avait alors ; quand on observe avec quelle précaution elle évitait de donner des soupçons à la cour de Vienne , on se persuadera facilement de l'espèce d'assujettissement où la tenaient les Autrichiens.

Les tentatives que le roi fit à Pétersbourg n'eurent pas un meilleur succès. On y employa un gentilhomme du Holstein , qui n'eut pas même occasion d'expliquer de quoi il était chargé. Il fut cependant

plus doucement renvoyé par les Russes que M. d'Edelsheim ne l'avait été par les Français. L'esprit de l'impératrice Elisabeth était trop prévenu et trop aigri contre le roi, pour qu'on pût la défabuser facilement sur son sujet. Elle était gouvernée par son favori, que gouvernait la cour de Vienne. Tous ses entours étaient à la dévotion de la France et de l'Autriche. Cette princesse, flattée d'ailleurs par l'acquisition du royaume de Prusse, qu'elle envisageait comme annexé à la Russie, aurait cru perdre tous ses avantages, si elle était entrée dans la moindre négociation avec le roi; aussi trouva-t-on fermés tous les canaux par lesquels on aurait voulu lui faire parvenir des insinuations.

Pendant qu'on frappait ainsi à toutes les portes, le Danemarck témoigna quelque disposition à seconder le roi. Le roi de Danemarck craignait l'accroissement de puissance des Russes, et encore plus leur voisinage. On savait qu'ils se préparaient à faire cette année le siège de Colberg, et cette ville prise, ils dominaient sur toute la Baltique. Si les desseins présens de la Russie étaient opposés aux intérêts du Danemarck, les suites pour l'avenir offraient un danger plus grand encore, à cause des prétentions du grand-duc de Russie sur le Schleswic, que ce prince, devenu empereur, pouvait faire valoir, à quoi ce voisinage lui donnait la plus grande facilité; au lieu que lorsqu'une puissance comme la Prusse se trouve établie entre la Russie et le Danemarck, le projet d'une guerre dans le Holstein devient presque impossible dans l'exécution pour un empereur russe, quelque puissant qu'il soit. Ces considérations solides

portèrent le ministère de Coppenhague à faire quelques ouvertures à l'envoyé du roi à cette cour. Il commença par offrir des secours pour la défense de la Poméranie ; il s'en repentit bientôt par timidité et par incertitude ; ensuite effrayé du pas qu'il avait fait, il ne pensa qu'à s'en retirer , et pour rompre cette négociation , fans que le roi de Prusse pût y trouver à redire , il mit ses secours à un si haut prix , qu'il était moralement sûr qu'on ne les accepterait pas.

Tant de différens essais de négociations , dont aucun n'avait réussi , convinquirent le roi de plus en plus que , dans les conjonctures présentes , il ne fallait s'attendre à rien de la part des cours de l'Europe. Les passions étaient encore trop impétueuses , et les agitations qu'elles causaient dans les esprits étaient encore trop violentes , pour qu'il fût possible de les calmer. Il ne restait donc au roi que deux alliés , la valeur et la persévérance , par le secours desquels il pût sortir honorablement de cette funeste guerre.

Toutes ces intrigues du cabinet ne regardaient pas les armées ; aussi n'empêchèrent-elles pas les ennemis de former différentes entreprises durant l'hiver. Les Russes , dont une partie avait des quartiers aux environs de Neu-Stetin , formèrent le dessein de surprendre la ville de Schwedt , où se trouvaient le prince Ferdinand , frère du roi , le margrave de Schwedt et le prince de Wirtemberg. Le prince Ferdinand en était parti il y avait quelques jours , lorsque les bourgeois qui faisaient la garde , ayant oublié de lever le pont de l'Oder , les cosaques le passèrent et prirent dans le château le margrave et le prince de Wirtemberg , qu'ils menèrent l'espace d'un

mille

mille avec eux. Ces princes leur donnèrent un revers par lequel ils se reconnaissaient leurs prisonniers. Cependant l'impératrice de Russie désapprouva cette entreprise ; et ne voulut point entendre parler de rançon.

En Lusace la guerre continuait malgré l'hiver. Nous avons rapporté que le roi avait détaché un corps de cavalerie à Cossdorf sous les ordres de M. de Czetteritz , pour observer les mouvemens de M. de Beck. Ce général autrichien tenta de surprendre cette cavalerie prussienne. M. de Czetteritz en fut averti ; il se rendit à ses postes avancés. Il y arriva précisément comme M. de Beck les attaquait. Les gardes se retirèrent sur leur gros et furent poussées par l'ennemi. Le cheval de M. de Czetteritz tomba ; il eut le malheur d'être fait prisonnier par les Autrichiens. Cependant les cuirassiers de Schmettau fondirent sur la troupe de M. de Beck , la battirent et en ramenèrent 200 prisonniers. J'épargne au lecteur une infinité d'affaires de parti et de détail , suites de cet acharnement opiniâtre qui caractérise cette guerre, et du désir des moindres officiers de se faire une réputation. Ces petites entreprises étaient comme le prélude des grands coups que les Impériaux et les Prussiens méditaient pour la campagne prochaine.

CHAPITRE XII.

Campagne de 1760.

LE roi prit au printemps le commandement de l'armée de Saxe. Les malheurs que ses troupes avaient essuyés dans la dernière campagne , l'oblige-

rent de rappeler de l'armée des alliés deux régimens de dragons, pour en renforcer la cavalerie. Il opposa le prince Henri aux Russes; il commit à M. de Fouqué la garde des gorges de Landshut, et le prince de Wirtemberg fut chargé de contenir les Suédois. L'état de délabrement où se trouvaient les troupes, l'obligeait à les employer avec beaucoup de circonspection; il n'était guère à propos d'agir par détachemens, et sur toute chose, il fallait se proposer de faire une guerre serrée. Les régimens perdus à l'affaire de Maxen et à celle de M. Dierecke avaient été rétablis à la vérité pendant l'hiver; mais ce n'étaient ni de vieux soldats, ni des troupes pour l'usage; on ne pouvait s'en servir que pour la montre. Car que faire d'un ramas d'hommes, moitié payfans saxons, moitié déserteurs de l'ennemi, conduits par des officiers qu'on avait engagés par nécessité et faute d'en trouver d'autres? Et encore les régimens d'infanterie en manquaient-ils au point, qu'à peine il leur en restait 12 au lieu de 52, qui est le nombre prescrit par l'ordonnance. Ces inconvéniens n'empêchèrent point d'agir, parce que la nécessité le demandait; au lieu de se plaindre du mauvais état des troupes, on ne s'occupa que des moyens de résister aux ennemis avec plus de vigueur que jamais. D'autre part M. Laudon avait reçu de la cour de Vienne le commandement de l'armée destinée pour la Silésie. Elle était de 40,000 hommes. Ses opérations devaient être secondées par les mouvemens des Russes, qui devaient se porter sur l'Oder, selon que les deux impératrices en étaient convenues. Le maréchal

Daun, auquel on avait continué le commandement de la principale armée, devait la rassembler en Saxe. Son dessein était de retourner en Silésie, pour en achever la conquête, tandis que le prince de Deux-ponts, qu'il prétendait laisser auprès de Dresde, nettoierait la Saxe avec les troupes des cercles, et en expulserait le peu de Prussiens qui pourraient y être restés. Le grand nombre d'ennemis qui pressaient le roi de tous les côtés; le projet qu'ils avaient formé de resserrer et concentrer leurs forces pour cette campagne; l'affaiblissement de l'armée du roi après les pertes récentes qu'elle avait souffertes, tout faisait appréhender que la campagne qu'on allait ouvrir ne fût encore plus funeste que la précédente. On tâcha cependant de ranimer le courage des troupes et de leur rendre la confiance, en imaginant des diversions dont on apprendrait bientôt la nouvelle, en faisant courir dans le public des prophéties favorables, et en recourant à toutes les manières permises d'abuser le vulgaire.

Le roi entra le 25 d'avril dans les camps de Schlettau et des Katzenhæuser. La quantité de villages qui se trouvent dans cette contrée, permit de mettre la plus grande partie de l'armée en cantonnement. Ce furent les premiers momens de repos dont les troupes jouirent. M. de Laudon, que nous avons quitté à Olmutz, entra vers ce temps dans la haute Silésie; sa cavalerie attaqua M. de Goltz, qui se retirait de Neustadt pour se rendre à Neisse. Le régiment d'infanterie de Manteufel combattit pendant toute la marche contre quatre régimens de cavalerie autrichienne, qui tentèrent en vain de

Avril.

l'enfoncer. Laudon avait manqué son coup; il laissa Draskowitz avec 6,000 hommes à Neußadt, et prit le chemin de la Bohême avec le reste de ses troupes. Draskowitz se trouvant seul, voulut tenter une entreprise dont il n'eût à partager le succès avec personne. Il eut vent qu'un bataillon du régiment de Mosel, parti de Landshut, était en marche pour se rendre à Neisse; l'ayant attaqué avec toute sa cavalerie, le bataillon se défendit courageusement, ne perdit rien, lui tua beaucoup de monde, et entra comme en triomphe dans la forteresse de Neisse.

En Poméranie, M. de Forcade, détaché contre les Russes, avait poussé trois corps en avant pour les observer, M. de Platen à Schievelbein, M. de Grabow à Cœslin, et M. de Gablenz à Greifenberg. S. A. R., qui avait le commandement général de tous ces corps, se tenait alors à Sagan, où elle avait rassemblé Mrs. de Goltz et de Schmettau avec leurs détachemens. Elle trouva convenable alors de prendre une position qui la mit plus à portée de s'opposer aux desseins des Russes. Marchant à Francfort, elle donna des ordres à M. de Forcade pour le venir joindre à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Mai.

Pendant que ces troupes se réunissaient, M. Laudon traversa le comté de Glatz et pénétra en Silésie avec deux corps, dont l'un passa par Silberberg et se rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patschkau, le joignit. M. de Fouqué, averti de ce mouvement, crut que l'ennemi en voulait à Breslau; il quitta sur cela ses gorges

de Landshut et se porta sur Canth. Les Autrichiens profitèrent aussitôt de son absence , pour occuper, avec des détachemens, les postes de Grissau et de Landshut. Pour M. Laudon, il rentra avec son armée dans le comté de Glatz, et mit le blocus devant cette place. M. de Fouqué, qui se vit abusé par ce revirement subit des troupes autrichiennes, retournant à Landshut, n'eut pas de peine à déloger les ennemis. Son intention était de conserver ces débouchés de la Bohême, et d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, et contraindre l'ennemi d'abandonner le siège de la capitale ; il plaça son camp sur les montagnes ; sa droite occupait celle de Blasdorf, sa gauche le Doctorberg. Ce terrain demandait, pour être bien garni, trois fois plus de troupes qu'il n'en avait ; M. de Fouqué pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché M. de Ziethen avec 4 bataillons, pour lui assurer au Zeissenberg sa communication avec Schweidnitz. Dès que M. Laudon fut informé de la position des Prussiens près de Landshut, il laissa 12,000 hommes à Glatz pour en continuer le blocus, et avec le gros de ses troupes il passa par Johannesberg et Wustengiersdorf, et vint se camper à Schwarzwalde, dont il délogea les hussards de Malachowsky, qui y tenaient un poste d'avertissement. L'occasion était belle pour se faire à peu de frais une grande réputation ; Laudon n'avait devant lui que 8,000 Prussiens, qu'il pouvait attaquer avec 28,000 hommes ; il voulut cependant, pour plus de sûreté, joindre la surprise à la force. La nuit du 23 il s'empara de

Juin.

deux hauteurs sur lesquelles M. de Fouqué avait sa droite. Ces postes importans lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent sur le flanc et à dos des Prussiens. M. de Fouqué défendit vaillamment les postes qui lui restaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il aperçut une colonne de cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite. Sur cela il abandonna ses montagnes, et forma, de son infanterie, un quarré avec lequel il se mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhayn. Ses troupes avaient consumé presque toute leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua; il la repoussa plusieurs fois; après une noble et généreuse défense, le quarré fut enfoncé par l'ennemi. M. de Fouqué reçut deux blessures et fut pris, ainsi que la plus grande partie de son monde; il s'était défendu depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures avant midi, et loin que ce désastre pût préjudicier à la réputation de ce brave officier, depuis si longtemps et si solidement établie, il en relève l'éclat en fournissant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque supérieur qu'il soit. Cette belle action ne peut être comparée qu'à celle de Léonidas et des Grecs qui défendirent les Thermopyles, et qui eurent un sort à peu-près semblable au sien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les hofards de Gersdorf et les dragons de Platen se firent jour à la pointe de l'épée à travers les ennemis, et sauvèrent avec eux 1500 hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour M. de Ziethen, il quitta le Zeiffen-

berg après ce malheur, et se jeta dans Schweidnitz, pour éviter un sort pareil à celui de M. de Fouqué. Les Autrichiens usèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter. ils pillèrent la ville de Landshut par ordre des généraux, qui applaudissaient à leur cruauté et à leurs excès; et le soldat effréné et furieux, encouragé aux forfaits et aux brigandages, n'épargna que la misère et la laideur.

La nouvelle du blocus de Glatz fut la première que le roi reçut en Saxe. Elle augmenta l'embarras dans lequel il se trouvait déjà. Il était aussi cruel d'abandonner cette place, qui est comme la clef de la Silésie, qu'il était impossible de la secourir. Il fallait s'attendre qu'après la perte de cette forteresse, on ne pourrait plus tenir les gorges de la Silésie et de la Bohême, parce que les Autrichiens, une fois maîtres des passages de Silberberg et de Wartha, pouvaient prendre à dos les troupes qui occupaient les montagnes, et qu'il ne restait plus de position propre à couvrir cette province. Il était aussi dangereux d'autre part de quitter la Saxe. Si le roi s'était rendu en Silésie avec une partie de ses troupes, celles qui seraient demeurées en Saxe risquaient d'être détruites par la grande supériorité du nombre que les Impériaux avaient alors sur les Prussiens. Il paraissait donc qu'il n'y avait rien de mieux à imaginer que de conduire les choses de manière que le roi, en entreprenant de marcher en Silésie, y attirât le maréchal Daun comme à sa suite. D'un autre côté cet expédient était accompagné de risques, puisque cette opération exposait le roi nécessairement à se mettre entre M. Laudon, qui était déjà en

Silésie, et entre l'armée du maréchal Daun, qu'on supposait le côtoyer. Toutefois, comme il pouvait se joindre à M. de Fouqué (dont la défaite était encore ignorée), le roi résolut de prendre le parti de marcher en Silésie préférablement à tout autre. Pour cet effet il fit passer l'Elbe à la partie de l'armée qu'il destinait à cet usage. Le pont fut construit à Zehren; on passa ce fleuve le 15 de juin. Les troupes furent jointes à l'autre rive par le prince de Holstein qui ramenait les deux régimens de dragons qui avaient servi dans l'armée des alliés. Les détachemens de M. de Laschy se retirèrent tous vers Reichenberg à l'approche des Prussiens, qui prirent le camp de Zehaila, vis-à-vis de M. de Hulsen, dont le corps était demeuré à Meissen, et l'on établit avec diligence des ponts sur l'Elbe pour la communication de ces deux corps. De Zehaila le roi se porta sur Radeberg. Il rencontra dans sa marche le campement de M. de Laschy, couvert par les quatre régimens de dragons saxons annexés au détachement qu'il commandait. L'avant-garde prussienne leur donna la chasse; elle leur prit quatre cents hommes, et ils s'enfuirent en confusion se réfugier auprès du gros du corps de M. de Laschy, qui avait fait halte au pied des hauteurs de Bocksdorf et de Reichenberg, près d'un village nommé Berbigsdorf. L'armée prussienne fit des dispositions pour attaquer M. de Laschy le lendemain. Elle attendait l'arrivée de M. de Hulsen, auquel le roi avait donné l'ordre de le joindre avec une partie de sa troupe, et qui ne put atteindre le camp de Radeberg que vers la nuit. Le lendemain les choses

avaient changé. Le maréchal Daun avait passé l'Elbe à Dresde avec son armée qui occupait le camp de Bocksdorf et de Reichenberg. M. de Laschy avait quitté la nuit Berbigsdorf, pour aller couvrir la droite du maréchal Daun dans la position de Lausa. Le roi occupa le terrain que l'ennemi avait quitté, il plaça M. de Krockow avec 3 régimens de hounfards, 2 de dragons et 2 bataillons francs autour de Berbigsdorf. M. de Laschy les attaqua la nuit suivante sans succès. Les Prussiens firent à leur tour des tentatives sur lui, mais tout cela ne produisit que des alertes réciproques et rien de réel. On n'apprit qu'alors le désastre qui venait d'arriver à M. de Fouqué. Ce malheur achevait de rendre les affaires de la Silésie désespérées. L'armée du roi, qui n'avait plus de fourrages à Radebourg, prit le camp de Gros-Dobritz. M. de Krockow fit trois cents prisonniers sur un détachement qui, venant par le chemin de Moritzbourg, s'était flatté de donner sur les équipages de l'armée ; mais qu'était-ce que la prise de 300 hommes en comparaison de tant de corps entiers que le roi avait perdus ? Cet événement de Landshut, arrivé d'une manière si inattendue, déranginga les mesures que le roi voulait prendre dans ces temps critiques. Il pouvait moins que jamais quitter la Saxe, à moins que ce ne fût de compagnie avec le maréchal Daun, pour ne point perdre toujours en détail le peu de troupes qui lui restaient. Les Impériaux, de leur côté, ne pouvaient se mettre en mouvement qu'après l'arrivée des troupes des cercles, dont la lenteur du prince de Deux-ponts retardait la marche. Elles arrivèrent enfin.

Juillet. Le maréchal Daun les laissa à Windberg. M. de Hulfen demeura à Meissen, et les deux armées se mirent le même jour en marche pour la Silésie. Les Impériaux prirent par Bischofswerder, d'où ils détachèrent M. de Laschy au Keulenberg, pour couvrir leur flanc gauche. Le roi dirigea sa route par Crakau, où il résolut de faire une tentative sur M. de Laschy, qui ne s'y attendait pas. Les Prussiens occupèrent Kœnigsberg, et la nuit même l'armée se mit en marche sur quatre colonnes, deux en-delà et deux en-deçà du ruisseau de la Pulsnitz. L'avant-garde donna sur les troupes légères de l'ennemi; cela donna l'éveil à M. de Laschy, qui se sauva avec tant de précipitation, qu'on ne put l'atteindre, et qu'à peine on prit deux cents hommes de son arrière-garde. L'armée passa la nuit sur le Keulenberg. Les Prussiens et les Autrichiens se côtoyèrent le lendemain; les Autrichiens passèrent Bautzen et campèrent près de Jurck, et l'armée du roi au couvent de Marienschein. Le 6 le maréchal Daun gagna Gœrlitz, et les Prussiens Niederjunck. Il y eut une affaire d'arrière-garde avec les Autrichiens aux environs de Bautzen, au passage de la Sprée. Le major Zetmar, des hussards, passa imprudemment un pont, où il aurait rencontré sa perte, si le roi ne l'avait soutenu à propos. On passa ensuite cette rivière dans les règles et l'on fit quelques prisonniers sur l'ennemi. Les chaleurs étaient si fortes cette journée, que 80 hommes de l'armée tombèrent morts en pleine marche. Les Autrichiens firent une perte égale et peut-être plus forte, parce que leur marche était

plus longue. Cependant M. de Laschy avait eu le temps de se recueillir après l'affaire du Keulenberg. Il avait rassemblé son monde ; il se proposait de ralentir la marche du roi , et de harceler continuellement son arrière-garde. Ses coureurs , croyant que les Impériaux campaient à Bautzen , furent pris par les vedettes prussiennes. Cela donna l'idée de fondre vertement sur les ulans , pour les intimider de façon à leur faire perdre l'envie d'approcher de l'armée du roi. Ils étaient postés à Salzſtadtien , à un mille du camp. Deux régimens de houfards et autant de dragons furent commandés pour exécuter ce dessein. Le malheur voulut qu'ils se trouvaissent au fourrage , et qu'au lieu de 4,000 chevaux , on pût à peine en rassembler quinze cents ; ce qui n'empêcha pas cependant le roi de tenter l'entreprise ; on chargea ces ulans , qui au premier choc perdirent 400 hommes ; on les poursuivit chaudement jusqu'à Gœthau. M. de Zetmar , qui n'était pas toujours le maître de sa valeur , passa ce défilé. Le roi fut obligé de le soutenir , parce que toute la cavalerie de Laschy , qui campait à Rothen-Nauslitz , arrivait déjà par bandes ; on retira cependant M. de Zetmar de ce mauvais pas. La cavalerie prussienne commençait à se replier sur Bautzen , et ce mouvement se faisait avec lenteur. Le roi , qui appréhendait que la supériorité de l'ennemi ne lui donnât de l'avantage sur les Prussiens , fit sortir alors un bataillon de la garnison de Bautzen avec du canon. Cet ordre fut exécuté fort à propos ; car l'ennemi commençait à pousser des escadrons , et la confusion s'y mettait , lorsque quelques coups

de canon l'arrêterent ; sur quoi M. de Laschy ramena sa troupe à Rothen-Nauslitz et la cavalerie prussienne rentra tranquillement dans son camp. Il fallut alors se décider sur le parti qu'on voulait prendre, ou de suivre le maréchal Daun en Silésie, ou de tomber avec toutes ses forces sur M. de Laschy, pour s'en défaire une bonne fois, parce qu'on aurait été plus embarrassé de son arrière-garde dans la marche qu'on voulait faire en Silésie, que de l'ennemi qu'on avait devant soi ; on choisit ce dernier parti comme le plus sûr. S'il réussissait, il pouvait mener à de plus grandes choses.

Le soir du 8 l'armée s'assembla à Schmolen. Au lieu de prendre le chemin de Gœrlitz, comme on l'ébruitait, elle tourna brusquement sur Rothen-Nauslitz ; elle rencontra par-tout des traîneurs de M. de Laschy. En approchant de Bischofswerder, on ferra de près son arrière-garde. Quelle que fût
10. sa vigilance et la vitesse de ses mouvemens, on le poussa au-delà des défilés de Harta, où l'armée du roi passa la nuit ; on le poursuivit encore le lendemain jusques sur les hauteurs de Weiffig, où l'on établit des batteries pour le déposer du Cerf blanc. Les canons ne tirèrent pas deux volées que l'infanterie gagna ce poste, d'où elle vit le corps de M. de Laschy en pleine fuite, qui repassait l'Elbe à Dresde. La situation du roi était telle, qu'il devait tout entreprendre et tout risquer pour se procurer quelque supériorité sur les ennemis. La première idée qui lui vint, fut de passer l'Elbe à Caditz. Il fallait combiner cette opération avec divers préparatifs indispensables pour la faire réussir, et comme

il convenait, en pareil cas, de donner à l'ennemi différentes jalousies, le roi étendit sa gauche vers Pilsnitz. et fit mine d'y construire un pont, tandis qu'un détachement de l'armée se saisit du poste de Fischhaus et de celui de Reichenberg, et que M. de Hulsen, en exécution des ordres qu'il avait reçus, s'avancait à Brisnitz en faisant remonter son pont de Meissen avec lui. Cependant afin de ne pas entièrement perdre de vue le maréchal Daun, 500 houlards furent détachés au Weissenberg et vers Reichenbach, pour observer ses mouvemens et pour en avertir. Les différentes mesures qu'on avait prises ne furent parfaitement arrangées que le 13. M. de Hulsen, dans sa marche, avait fait 400 prisonniers. Le roi, après avoir passé l'Elbe, le joignit, laissant néanmoins le duc de Holstein avec environ 10,000 hommes sur le Drachenberg, proche de Caditz. Ces démonstrations avaient donné l'alarme à l'armée des cercles aussi bien qu'à M. de Laschy; ils craignirent qu'un corps ne passât l'Elbe à Pilsnitz et ne leur tombât à dos, tandis que le roi les attaquerait de front; ils quittèrent donc subitement la nuit leur camp de Platen et se retirèrent, M. de Laschy à Gross-Sédelitz, et le prince de Deuxponts à Dohna. Le roi forma aussi-tôt la circonvallation de Dresde, dont il fut résolu de faire le siège; c'était un impromptu; car comme on n'avait pas jugé cette entreprise possible, rien n'avait été préparé d'avance. Il posta les troupes depuis Grunau jusqu'à Racknitz. Les pandours se proposaient de se soutenir dans le Grand jardin; ils en furent chassés; on emporta même le faubourg de Pirna, où l'ennemi n'opposa

aux assaillans qu'une faible et molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie et de munitions, pour entreprendre ce siège, consistait en 12 mortiers, 1200 bombes, 20 pièces de douze et 4,000 boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, madriers et tout l'attirail d'un siège. Ce qui donnait l'espérance de réussir, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, et que près du jardin de la comtesse Moscinska, un vieux retranchement semblait fait exprès pour une parallèle, et pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la nouvelle ville, où il ne put employer que des canons de campagne et quelques obusiers. Quoique M. Maquire eût une garnison de 6,000 hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale plutôt de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde était à lui; mais ce fut parmi les officiers, ingénieurs et artilleurs, à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des masures du faubourg qui dominaient le rempart, et ils le nettochèrent bien vite de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche; une bombe embrasa le toit de l'église de Ste. Croix; il tomba et bouleversa tout le quartier, une autre mit le feu à la rue de Pirna, qui fut presque toute

consumée ; d'autres tombèrent dans la rue du château et n'y firent pas un moindre dégât ; mille bombes et mille quintaux de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce siège. Il était apparemment dit dans le livre des destins, que les Prussiens ne reprendraient pas Dresde. Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun avait subitement quitté la Silésie, et s'avancait à grands pas pour secourir Dresde. A son approche on retira le poste du Cerf blanc. Les troupes légères s'amusèrent mal à propos avant de quitter ce poste. Elles furent attaquées dans la forêt du côté du Fischhaus, et perdirent environ 500 hommes. On fit passer l'Elbe au prince de Holstein la nuit même, et on lui marqua une position entre Lepta et Uckersdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait nécessairement avoir un corps dans les environs d'Uckersdorf, pour conserver le passage libre du défilé de Plauen, sans que l'ennemi pût s'aviser de le disputer. Le roi changea en même temps le camp de ses troupes ; une partie de l'armée se campa vis-à-vis de M. de Lascy et du prince de Deuxponts, l'autre se plaça du côté du Grand jardin (où l'on pratiqua des abatis) jusqu'au-delà de Racknitz près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf blanc, et couvrit de son armée l'autre bord de l'Elbe, derrière Dresde et aux côtés. La nuit du 22 il envoya 16 bataillons pour faire une sortie sur les Prussiens dans le faubourg de Pirna. Le roi s'y était préparé ; il avait disposé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi. La sortie se fit ; les Autrichiens furent repoussés et perdirent trois cents

hommes, avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait son devoir à ce siège, en fut puni par la honte de ne plus oser porter le sabre. Cette correction, sensible à tout soldat qui a de l'honneur, fit une impression avantageuse dans l'armée, et donna à cette troupe l'envie de réparer sa faute; ce dont elle trouva l'occasion à la bataille de Lignitz, comme nous le dirons en son lieu.

Il semblait que, par un singulier destin de cette campagne, les petits avantages des Prussiens fussent constamment être contrebalancés par des pertes considérables. Ce général Nugent même, qu'on venait de prendre à cette sortie, apprit au roi que la ville de Glatz avait été prise par M. de Harsch. Quelque incroyable que fût cette nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Silésie. La nuit du 21 au 22 M. de Harsch avait ouvert la tranchée devant la place. D'O, qui en était commandant, avait une garnison de 5 bataillons et toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour soutenir un long siège. L'ennemi avait appuyé sa première parallèle à Scherlendorf proche de la Neisse; d'où, en faisant le tour de la ville basse et du château, elle allait appuyer sa gauche devant la maison du baron Pilatti. Le général Harsch se préparait à faire deux attaques, l'une sur la ville basse vers la porte de Bohême, et l'autre au château sur le Feld-Thor. A peine quelques canons furent-ils en batteries, que les assiégeans voulurent déloger les assiégés d'une flèche à laquelle M. de Fouqué avait donné le nom de Grue, à cause de sa forme longue et de sa gorge étroite. Cet

ouvrage

ouvrage creusé dans le roc ne demandait que d'être défendu pour arrêter l'ennemi des semaines entières. Mais à peine les Autrichiens se présentèrent-ils pour l'attaquer, que les assiégés lâchèrent le pied et s'enfuirent. Ils se sauvèrent par la barrière ; l'ennemi les suivit chaudement ; ceux qui défendaient le chemin couvert, au lieu de tirer sur l'ennemi, se sauvèrent par le pont dans le ravelin. Les Autrichiens, pêle-mêle avec eux, y entrèrent en même temps. M. de Harsch, qui s'aperçut de ce qui se passait, envoya quelques bataillons de sa tranchée pour soutenir ces premières troupes. Enfin les Autrichiens prirent cette place sans savoir comment, et sans presque éprouver de résistance. Le commandant, qui était dans la ville basse, accourut à ce bruit au château ; mais il était déjà pris, et comme, par sa situation, il domine les ouvrages du Schæferberg et de la ville basse, il ne restait plus d'asile aux Prussiens pour se défendre. Cet événement honteux et flétrissant pour les armes prussiennes fut la suite d'une négociation secrète que M. Laudon avait préparée de longue main par le canal des jésuites, des moines, et de toute la prêtraille catholique. Il était parvenu, par leur moyen, à corrompre des officiers et beaucoup de soldats de la garnison, du nombre desquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où M. de Harsch poussa son attaque.

Ce funeste contretemps survint dans une conjoncture déjà assez embarrassante et assez fâcheuse par elle-même. L'approche du maréchal Daun, sa position près du nouveau Dresde, le manque de munitions de guerre pour un siège, obligèrent le roi

de renoncer au dessein qu'il avait de s'emparer de cette ville, et il prit des mesures sérieuses pour se rendre en hâte en Silésie, afin d'empêcher, s'il se pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuses catastrophes que celles que nous venons de rapporter. Le roi quitta le 30 le fond de Plauen, sans que l'ennemi l'inquiât; il ramena « août. M. de Hulsen dans son camp de Meissen. L'armée passa le lendemain l'Elbe à Zehren, et prit une position à Dallwitz. Le maréchal Daun, de son côté, craignant, après ce qui était arrivé, que s'il quittait Dresde, les Prussiens n'en fissent le siège de nouveau, compassa si habilement ses marches et ses mouvemens avec ceux du roi, que les deux armées marchèrent presque toujours ensemble. Les Autrichiens prirent la grande route de Gœrlitz, les Prussiens les côtoyaient; ils passèrent la Rêder à Roitsch, la Sprée à Ratibor, et comme l'ennemi les avait devancés sur Reichenbach pour couper par le plus court chemin, ils passèrent près du Schœnberg et du Rothkretschan. Un étranger qui aurait vu les mouvemens de ces armées, aurait pu s'y tromper. Il aurait sûrement jugé qu'elles appartenaient toutes à un même maître. L'armée du maréchal Daun devait lui sembler l'avant-garde de la troupe, celle des Prussiens le corps de bataille, et la troupe de M. de Laschy l'arrière-garde. Ce dernier toutefois, devenu plus circonspect de crainte de quelque fâcheuse aventure, ne s'approchait des Prussiens qu'à la distance de 3 milles. Cette traversée eut son utilité; car comme l'armée se trouvait immédiatement entre le maréchal Daun et Laschy, un aide de camp du

maréchal, chargé de lettres pour ce dernier, fut pris. On trouva dans son paquet les nouvelles ultérieures de ce qui s'était passé en Silésie ; on y voyait de plus les desseins que le maréchal formait pour la campagne, qu'il développait nettement ; et sur lesquels il consultait M. de Laschy. Les nouvelles de la Silésie marquaient que M. Laudon avait attaqué Breslau, dont le prince Henri lui avait fait lever le siège. Cela s'était passé ainsi : S. A. R. s'était rendue à Landsberg, d'où ayant observé que les mouvemens des Russes se dirigeaient tous vers la Silésie, elle quitta la nouvelle Marche et se porta, par le chemin de Zullichau, aux environs de Glogau, sur les avis qui lui parvinrent que les Russes et les Autrichiens voulaient se rendre à Breslau à un jour dont ils étaient convenus, pour investir cette capitale des deux côtés de l'Oder à la fois. Ce projet fut changé dans son exécution par deux raisons ; premièrement par la lenteur des Russes, qui étaient à peine arrivés à Posen, et en second lieu par le succès que M. Laudon avait eu, tant contre M. de Fouqué qu'au siège de Glatz. M. Laudon n'ayant plus d'ennemi en tête, se crut assez fort pour exécuter avec ses troupes, sans l'aide des Russes, son dessein sur Breslau ; il y marcha, et dès son arrivée il bombarda la ville, dont une partie fut réduite en cendres. Le prince Henri, informé de cette entreprise, fit marcher son armée sur les deux rives de l'Oder, et accourut en hâte. M. de Werner, à la tête de l'avant-garde d'une de ses colonnes, battit un corps d'observation que l'ennemi avait avancé vers Parchwitz, et ruina tout le régiment.

de l'archiduc Joseph , dragons. Cet accident , joint à l'approche de S. A. R. , disposa M. Laudon à lever le siège de Breslau , que M. de Tauenzien avait défendu avec fermeté et sagesse ; il en coûta une partie des faubourgs , qu'on fut obligé de brûler. Le prince Henri y arriva le même jour que Laudon s'était retiré à Canth , et que les Russes se rendirent à Hundsfield. Le prince détacha Mrs. de Platen et de Thadden à Freywalde , où ils se retranchèrent dans une position qu'ils prirent pour couvrir le faubourg polonais de Breslau contre les entreprises des cosaques. L'autre partie de la lettre du maréchal Daun , qui contenait ses desseins pour la campagne , roulait sur ce problème , s'il serait plus avantageux d'entreprendre le siège de Schweidnitz , ou celui de Neisse ? Il finissait par dire à M. de Laschy qu'il n'avait pas besoin de se hâter , ni de fatiguer ses troupes , puisqu'il n'importait pas qu'il arrivât un jour plutôt ou plus tard.

Après avoir intercepté ce courrier , l'armée du roi continua sa marche sur Arnsdorf ; le lendemain elle arriva à Rothwaffer , et le 7 d'août à Bunzlau , dans le même temps où le maréchal Daun avait gagné Lœwenberg. Les deux armées , qui dans cinq jours avaient fait la traite de l'Elbe au Bober , furent obligées de prendre quelque repos. Elles se remirent en marche le 9 avec des desseins bien opposés. Le roi était dans la nécessité de renouveler ses subsistances ; pour cet effet il voulait gagner Breslau ou Schweidnitz , où se trouvaient les grands magasins de l'armée ; il ne lui en restait que pour dix jours de ce qu'il avait pu mener avec lui. Le dessein du

maréchal Daun était de prendre une position derrière la Katzbach , par laquelle il pût couper le roi de Breslau et de Schweidnitz en même temps ; ce qui mettrait le roi dans le cas, ou de s'engager dans une mauvaise affaire contre des forces supérieures, ou de se replier sur Glogau, par où il aurait donné moyen aux Autrichiens et aux Russes de détruire l'armée du prince Henri , et de prendre Breslau et Schweidnitz. Des vues si opposées devaient produire d'étranges contrastes dans les opérations de ces deux armées , comme nous verrons bientôt. Le roi fit sans contredit une bétise en se portant avec ses troupes à Goldberg, où le maréchal Daun voulait se rendre avec toute son armée ; les Prussiens auraient dû montrer une tête de ce côté-là , et se porter avec leurs forces par Lœwenberg à Hirschberg , pour y ruiner la boulangerie et le dépôt considérable de vivres que les Autrichiens y avaient établi. De-là ils n'avaient qu'à se porter à Landshut pour gagner Schweidnitz. Cette manœuvre aurait obligé l'ennemi , sans combat , à se rejeter dans les montagnes de la Bohême , pour trouver du pain et des subsistances. La véritable raison pourquoi l'on ne tenta point cette entreprise , fut qu'on ignorait que les Impériaux eussent fait des établissemens pour leurs vivres à Hirschberg , c'est ce qu'on apprit dans la suite. Le roi partit donc avec son avant-garde pour Goldberg. Les houlfards et les bataillons francs qui devaient le joindre, n'arrivèrent point, soit par des quiproquo, soit par paresse, soit par d'autres raisons. La troupe que le roi conduisait, aperçut, en s'approchant de Goldberg, un corps d'ennemis qui

pouvait être de 10,000 hommes. L'escarmouche insensiblement s'engagea de part et d'autre, ce qui arrêta l'avant-garde ; car dans cette situation il y aurait eû de l'imprudence à passer la Katzbach, parce que le margrave Charles, qui conduisait l'armée, était encore éloigné, et que l'on n'était point informé avec certitude du lieu où se trouvait M. Laudon. Outre cela le maréchal Daun était en pleine marche : on le vit descendre des hauteurs de Lœwenberg précisément lorsque la tête du margrave Charles joignait l'avant-garde. Les Autrichiens s'étendirent d'abord derrière la Katzbach, de Seifersdau par Praunnitz vers Zofnitz. Cette manœuvre contraignit les Prussiens à garder le ruisseau devant eux, et ils furent se camper à Hohendorf. On découvrit de ce village le corps de M. Laudon, qui s'était joint à la droite de l'armée de Daun. On envoya aussi-tôt reconnaître de tout côté, pour examiner si les passages au bas de la Katzbach étaient également gardés. Les officiers chargés de cette commission rapportèrent qu'ils avaient découvert un corps d'ennemis à Hochkirch, un autre encore sur la hauteur de Wahlstadt, et un troisième derrière Parchwitz. Le lendemain le maréchal Daun se mit en marche, et remplit avec son armée tout l'emplacement qui n'avait été qu'indiqué ou tracé par ces détachemens, et dont ils n'occupaient que les points principaux. Cette armée se trouva distribuée alors de la manière suivante : M. de Nauendorf campait à Parchwitz, M. de Laudon entre Jeschendorf et Koschwitz, le maréchal entre Wahlstadt et Jeschendorf, et M. de Beck, qui faisait la gauche, s'étendait au-delà même de Cossendau.

Cette position avantageuse de l'ennemi défendait sans contredit aux Prussiens le passage de la Katzbach ; cependant le roi le suivit , et se campa , la droite à Schimmelwitz et la gauche à Lignitz. Il comprenait bien qu'avec 30,000 hommes , qui faisaient le fond de son armée , il ne lui convenait pas de lutter contre 90,000 hommes , pour le moins , dont les forces de l'ennemi étaient composées. Dans la situation où il se trouvait , il n'imagina pas d'expédient plus convenable que celui d'imiter la conduite d'un partisan qui varie sa position toutes les nuits , pour se dérober aux coups qu'une armée pourrait lui porter , s'il manquait d'activité et de vigilance. Cette attention devenait importante et nécessaire par la quantité de choses difficiles qu'il fallait combiner pour réussir ; il fallait changer de postes pour la sûreté de l'armée , et en même temps contenir un ennemi plus fort du triple , et ne pas s'en éloigner , pour qu'il ne se tournât pas contre le prince Henri , qui avait déjà en tête une armée de 80,000 Russes. Le seul moyen de remplir tant d'objets était donc de changer souvent de position , sans toutefois en prendre aucune trop éloignée de l'ennemi. Cela le déroutait , il venait reconnaître le camp qu'on avait pris , il faisait ses dispositions avec lenteur , et lorsqu'il les voulait exécuter , ne trouvant plus personne devant lui , il était obligé de recommencer ces formalités. En un mot cela faisait gagner du temps , et comme la force était insuffisante , il fallait réparer ce défaut par l'adresse et par la vigilance. En conséquence de ce plan l'armée du roi se mit en marche la nuit du 10 au 11. Son intention était de tourner l'ennemi par Jauer.

pour gagner Schweidnitz. Lorsque les troupes furent aux environs de Hohendorf, on apprit que M. de Laschy venait d'arriver à Prausnitz. On fit quelques prisonniers, qui confirmèrent la même chose. Comme il était impossible de passer la Katzbach vis-à-vis de ce corps, et des batteries que l'ennemi avait établies sur les bords de ce ruisseau, l'armée fut obligée de le remonter jusqu'à Goldberg. Ce détour donna assez d'avance à M. de Laschy pour se retirer à temps, et pour avertir le maréchal de la manœuvre des Prussiens. Les terrains coupés de cette contrée servirent utilement M. de Laschy dans cette occasion, pour se dérober habilement aux attaques qu'on méditait contre lui. Il y perdit à la vérité son bagage; mais le maréchal Daun, avec la grande armée, arriva à temps pour l'étayer. En se plaçant à Hennersdorf, il pouvait couvrir Jauer, et coupait les Prussiens du chemin de Schweidnitz. Néanmoins Mrs Laudon et Nauendorf demeurèrent dans l'ancien camp, comme si le maréchal Daun leur avait confié la position de la Katzbach. L'armée du roi, arrêtée par quatre à cinq défilés qu'elle avait à passer, n'arriva que tard vis-à-vis des ennemis. M. de Wied fut obligé de se poster à Prausnitz, pour garder le défilé qu'avait le roi derrière sa gauche, et l'armée se campa à Seichau. On avait pris exprès cette fausse position, pour dérouter l'ennemi; la véritable, celle qu'on avait choisie, était à une centaine de pas en arrière. On ne risquait donc rien de se poster à Seichau, parce que d'un moment à l'autre on était maître d'entrer dans ce camp fort. Le lendemain on détacha quelques troupes à Pompsen, pour essayer

de tourner l'ennemi, en prenant par les montagnes la route de Jægerndorf; mais M. de Beck s'y trouvait déjà avec un corps assez considérable, de sorte qu'on ne jugea point à propos d'entreprendre cette marche. D'ailleurs les chemins de traverse par ces montagnes sont si étroits, que le nombreux train de vivres dont on était chargé, et la pesante artillerie, n'auraient jamais pu y passer. Cependant dès le lendemain le roi occupa la croupe des montagnes, et posta ses troupes. Une volée de déferteurs qui arrivèrent, déposèrent unanimement que l'ordre avait été donné dans leur camp de se tenir préparé pour attaquer les Prussiens vers le midi. On voyait en effet les Autrichiens rangés en bataille devant leur place d'armes; et sur le mouvement que le roi fit faire à ses troupes, on vit non-seulement les ennemis rentrer dans leur camp, mais leurs généraux paraître bientôt, qui semblèrent, jusqu'à nuit close, fort attentifs à observer les Prussiens. Si le roi était demeuré dans sa position pendant la nuit, il est indubitable qu'il aurait été attaqué le lendemain dès la pointe du jour. Quoique ses dispositions sur ce terrain fussent bonnes, ç'aurait été trop hasarder que d'y rester, et il y avait toujours à craindre qu'il ne succombât sous le nombre de ses ennemis. Il partit le soir même; les troupes reprirent le chemin de Lignitz, pour occuper le camp d'où elles étaient parties la veille. Le maréchal n'eut point connaissance de cette marche et ne fit aucun mouvement. Le prince de Holstein, qui menait la gauche de la cavalerie, s'égara pendant l'obscurité, et se mêla dans la marche des

autres colonnes. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on put remettre les colonnes en ordre. Si l'ennemi avait entrepris sur les Prussiens dans ce moment de confusion, il aurait sans doute réussi ; mais il n'y pensa point. Les troupes repassèrent tranquillement la

13. Katzbach, et l'armée en fut quitte pour une bonne canonnade qu'elle effuya en frisant les détachemens que Laudon tenait à Cossendau et à Dohna. Peu d'heures après que les Prussiens eurent tendu leurs tentes, on vit paraître le maréchal avec son armée, suivi des corps de Beck, de Janus et de Laschy ; il se plaça dans le même terrain qu'il avait occupé deux jours auparavant. Le roi fut alors informé par des voies secrètes que M. de Czernichef, à la tête de 20,000 Russes, avait passé l'Oder à Auras, et que les Autrichiens n'attendaient que sa jonction pour écraser les Prussiens. Le maréchal Daun avait des troupes de reste, et ce n'était pas ce qui lui manquait ; mais il n'avait pas le talent de s'en servir avec promptitude et à propos. La situation du roi était telle alors ; qu'il ne lui restait de pain et de biscuit que pour trois jours ; il était chargé de 2,000 voitures, tant pour les vivres que pour les munitions, qui causaient un embarras prodigieux dans les marches, et dont il tâcha de se débarrasser, pour donner plus de célérité à ses mouvemens. Il ne pouvait plus tenir auprès de Lignitz, à cause que sa droite n'était pas assez bien appuyée à Schimmelwitz, et qu'il ne pouvait pas empêcher qu'on ne la tournât. Il fallait donc repasser la Katzbach à Lignitz, envoyer à Glogau les chariots inutiles, en tirer des vivres, marcher à Parchwitz, pour pousser en-deçà, on

au-delà de l'Oder , afin de gagner de façon ou d'autre l'armée du prince Henri , à laquelle il fallait se joindre nécessairement , parce que ces deux corps séparés se trouvaient chacun trop faibles pour s'opposer aux Autrichiens et aux Russes , et qu'on risquait à la longue , en les laissant ainsi , de les voir écraser tous les deux , et alors tout était perdu sans ressource. Deux ennemis qui se font la guerre quelques années de suite , acquièrent une si parfaite intelligence de leur façon réciproque de penser , d'agir et d'entreprendre , qu'ils devinrent mutuellement les desseins qu'ils peuvent former. Celui des Autrichiens était alors positivement d'attaquer le roi ; on pouvait juger , par la position des corps de l'ennemi , que M. de Laschy était destiné à tourner la droite des Prussiens , que le maréchal Daun se ferait présenté sur leur front , et que M. Laudon aurait probablement occupé les hauteurs de Pfaffendorf derrière Lignitz , pour leur couper le chemin de Glogau et la retraite. Ces considérations firent résoudre à quitter le camp de Lignitz le même soir , et à repasser la Katzbach selon le projet que nous avons rapporté plus haut. Cette manœuvre ne pouvait s'exécuter de jour à cause de la proximité du camp autrichien. L'ennemi n'aurait pas manqué d'engager une affaire d'arrière-garde , qui aurait tourné d'une manière désavantageuse pour les Prussiens , parce que le terrain de leur droite dominait celui de leur gauche , par lequel il fallait qu'ils se retirassent. On fit partir tout le bagage sous l'escorte de 2 bataillons francs et de 100 chevaux , qui le conduisirent à Glogau. Le roi alla reconnaître , avec ses généraux , la hauteur de

15. Pfaffendorf ; il voulait y former son armée , après avoir passé la Katzbach à Lignitz , pour diriger de-là sa marche sur Parchwitz. Dès que le jour baissa , l'armée se mit en mouvement ; on amena au roi , pendant la marche , un officier déserteur des Autrichiens , irlandais de nation ; il était si plein de vin , qu'il ne pouvait dire qu'en balbutiant qu'il avait un secret d'importance à révéler. Après lui avoir fait avaler quelques mesures d'eau tiède , et après quelques évacuations , il dit ce qu'on avait deviné , que le maréchal Daun voulait ce jour même attaquer le roi. Mais les Prussiens n'avaient rien à redouter ; ils transportaient le lieu de la scène , et par conséquent ils dérangentait tout le plan de l'ennemi , fait sur la disposition du terrain qu'on venait de quitter. Dès que le roi eût atteint les hauteurs de Pfaffendorf , il envoya M. de Hund faire une reconnaissance du côté de Binowitz et de Polnischildern. Pendant ce temps-là l'armée se mit en bataille sur le terrain qui lui avait été assigné. M. de Hund revint bien vite , et apprit au roi qu'il avait donné dans deux colonnes d'infanterie et dans deux colonnes de cavalerie de M. Laudon , qui était en pleine marche et peu éloigné. Il n'y avait pas un moment à perdre pour se mettre en état de lui faire tête. Le roi partagea donc son armée en deux corps : sa droite , aux ordres de Mrs. de Ziethen et de Wédel , demeura immobile sur la place où elle s'était formée ; elle dressa des batteries en hâte , pour enfilcr les deux chemins de Lignitz , les seuls par lesquels le maréchal Daun pouvait déboucher pour venir à elle : il fit en même temps changer de position à sa gauche ,

et la forma, la droite vers la Katzbch et la gauche vers un étang. Tout ce corps ne faisait que 16 bataillons et 30 escadrons. Pendant que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait poussé en avant pour la couvrir, escarmouchait vivement avec l'ennemi, ce qui dura jusqu'à ce qu'on eût établi une grosse batterie sur une éminence qui dominait tous les environs. Ces arrangemens pris, la cavalerie reçut ordre de se retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut distribuée derrière l'infanterie pour la soutenir, au régiment de Krockow près et de quelques houlards qu'on jeta sur la gauche, pour observer l'ennemi de ce côté-là. Cependant M. Laudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il se doutait bien qu'il avait quelques troupes vis-à-vis de lui; mais il faisait si obscur, qu'il ne pouvait discerner ni les Prussiens, ni leur disposition. Il ne s'était point fait précéder par une avant-garde, parce qu'il se proposait de surprendre quelques bataillons francs qui avaient campé la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter sur l'ennemi la grande batterie qu'on avait construite sur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à 800 pas; le canon fit beaucoup d'effet sur ces masses ferrées. M. Laudon s'aperçut en ce moment qu'il y avait quelque mécompte dans son calcul. Voulant former son monde, il ne put faire qu'un front de 5 bataillons, et les Prussiens attaquèrent cette ligne, qui fut aussi-tôt renversée. Il fit en ce moment avancer sa cavalerie, pour prendre en flanc et à dos ceux

qui l'attaquaient ; mais il ne connaissait pas le terrain , ni ne pouvait s'orienter dans l'obscurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krockow ; prise ensuite en flanc par les cuirassiers de Friederich , elle fut rechassée à son tour , et dispersée dans des marais dont elle eut bien de la peine à sortir. Dès l'aube du jour l'infanterie chargea la seconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle se dérangeait , on lâcha sur elle quelques escadrons de cavalerie , qui l'enfoncèrent et la firent presque toute prisonnière. De petits buissons épars dans ce terrain étaient d'un usage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie , qui venaient fondre à l'improviste sur l'ennemi et le mettaient en déroute. M. Laudon essaya d'en faire autant ; sa cavalerie attaqua l'infanterie prussienne , mais la cavalerie du roi la ramena vertement : enfin après cinq attaques consécutives sur ces 5 lignes des Autrichiens , chacune de 5 bataillons , la confusion des ennemis devint si générale , que tout le corps fut mis en déroute et s'enfuit vers Binowitz , pour repasser la Katzbach dans le plus grand désordre. On détacha quelques petits corps à la poursuite des fuyards. M. de Möellendorf mit le feu au village de Binowitz , où il fit beaucoup de prisonniers. Le roi ne voulut pas poursuivre plus vivement M. Laudon , parce qu'il pouvait se trouver dans le cas de se servir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire , pour les joindre à sa droite et les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait passé toute la nuit , avec ses troupes en colonnes , près du ruisseau qui séparait son armée de

l'ancien camp prussien. Le roi y avait laissé par précaution quelques hofards, qui faisant les cris des patrouilles et des sentinelles, entretenrent l'ennemi dans la persuasion que l'armée s'y trouvait encore. A la petite pointe du jour Daun et Laschy se mirent en mouvement pour attaquer les Prussiens ; mais quelle fut leur surprise de trouver le camp vide, et de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée prussienne ! on eût dit que la fortune avait décidé que rien ne réussirait aux Autrichiens ce jour-là ; le vent même leur fut contraire. Ni le maréchal, ni M. de Laschy n'entendirent le bruit de la bataille qui se donnait derrière Pfaffendorf à un demi-mille d'eux, quoique deux cents canons au moins tirassent de part et d'autre. Le maréchal fut long-temps incertain sur le parti qu'il devait prendre ; enfin, après beaucoup de conseils et d'avis différens, il résolut de passer la Katzbach à Lignitz et d'attaquer le corps de M. de Ziethen qu'il voyait en bataille. Il envoya M. de Laschy pour passer plus haut le Schwarzwasser. Cela était impossible, à moins que celui-ci ne fit un détour d'un mille et demi pour trouver un pont ; car les bords de ce ruisseau étant marécageux, il ne suffit pas de ponts, il faut encore élever des chaussées pour le passer au-delà de Lignitz. La bataille était déjà gagnée, et le roi se rendait précisément à sa droite, lorsqu'on aperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Lignitz ; mais l'artillerie prussienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on pouvait juger, à sa contenance, qu'elle était sur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer

au maréchal Daun la défaite de M. Laudon , qu'il soupçonnait déjà , enfin pour accélérer sa retraite , le roi fit faire une réjouissance à ses troupes. A peine eut-on fait le second feu roulant ; que les colonnes de l'ennemi rebroussèrent , et repassèrent la Katzbach auprès de Lignitz.

Il y eut ce même jour une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le ministre d'Angleterre Mitchel , quelques secrétaires , et le bagage du quartier de la cour , sous l'escorte d'une compagnie de grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par trois cents dragons et hofards. M. de Prittwitz , qui commandait ce détachement , se défendit si bien , qu'il ne perdit pas la moindre bagatelle de ce qui lui avait été confié. L'affaire de Pfaffendorf coûta 10,000 hommes à M. Laudon ; le champ de bataille était jonché d'Autrichiens. Les Prussiens occupaient un terrain qui allait en glacis et toujours en s'abaissant du côté d'où les ennemis faisaient leur attaque ; ce fut ce qui leur donna la supériorité pour le feu , et des avantages sur les assaillans. Ils firent beaucoup de prisonniers , 2 généraux , 80 officiers , 6,000 soldats ; les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée 23 drapeaux et 82 canons.

Cependant le fruit de cette bataille aurait été perdu , si l'on n'avait pas incessamment passé la Katzbach à Parchwitz. L'ennemi était en confusion et dispersé. D'un côté les débris du corps de Laudon fuyaient à la débandade vers Wahlstadt ; d'un autre le maréchal Daun se trouvait dans le camp que les Prussiens avaient eu la veille , indéterminé

sur

sur le parti qu'il devait prendre ; enfin M. de Laschy errait à un mille de-là , cherchant inutilement un gué sur le Schwarzwasser. C'était-là sans doute le moment dont il fallait profiter , pour ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Le roi prit sa gauche , qui avait combattu , et marcha droit à Parchwitz. M. de Nauendorf , qui tenait l'autre bord du ruisseau , se trouvant trop faible pour résister aux Prussiens , leur abandonna ce passage si long-temps et si opiniâtrément disputé. On marqua le camp pour l'armée au-delà de Parchwitz. M. de Ziethen , qui devait s'y rendre également , ne s'arrêta sur le champ de bataille que le temps nécessaire pour recueillir les blessés prussiens , dont le nombre montait à 1100 hommes. On apprit à Parchwitz que M. de Czernichef campait depuis quelques jours à Lissa , ce qui fournit une nouvelle matière d'inquiétude. Il pouvait être joint par les Autrichiens , il pouvait prendre une position à Neumarck , et il aurait été fâcheux de remettre en question ce qui venait d'être décidé la veille. Il fallut tenter tous les moyens possibles de se débarrasser d'un ennemi qu'on n'avait aucune envie de combattre. On eut recours à la ruse : le roi écrivit au prince son frère qu'il venait de battre les Autrichiens à plate couture ; qu'il faisait construire un pont pour passer l'Oder , afin de faire un traitement pareil aux Russes ; qu'il comptait d'attaquer M. de Soltikow ; et il pria le prince de faire alors de son côté les mouvemens dont on était convenu. On chargea un paysan de cette lettre , et on lui promit de grosses récompenses pour que dès le

moment même il partit, pour qu'il se laissât prendre par les postes avancés de M. de Czernichef, et lui remit cette lettre comme par la peur du châ-timent. Quoiqu'on ne pût deviner si ce payfan s'acquitterait bien de son rôle, ni quelle impression la lecture de cette lettre ferait sur l'esprit de M.

16. de Czernichef, l'armée du roi partit le lendemain; elle se mit en marche sur trois colonnes, plutôt dans l'ordre d'une escorte de convoi que d'une marche ordinaire; le roi conduisait la colonne de la droite, et couvrait la marche du côté des Autrichiens. M. de Krockow menait une forte avant-garde devant la seconde colonne; il était suivi par les prisonniers de guerre et les canons qu'on avait pris à l'ennemi, et par les blessés de l'armée prussienne; le prince de Holstein conduisait la troisième colonne, composée de cavalerie légère, et soutenue de quelques bataillons, pour couvrir le convoi contre les cosaques qui, de Leubus, où ils se tenaient, pouvaient passer l'Oder par certains gués, parce que les eaux étaient basses; enfin, M. de Ziethen, avec toutes les troupes qui n'avaient point combattu, faisait l'arrière-garde de l'armée. Le roi trouva bientôt M. de Nauendorf sur son chemin. Il s'était posté à Mœticht, d'où quelques volées de canon le délogèrent. Les hussards prussiens aperçurent en route une colonne de bagage des ennemis faiblement escortée; ils donnèrent dessus, et firent un butin considérable. On apprit des prisonniers que ce bagage appartenait au corps du prince de Lœwenstein et de M. de Beck, qui étaient en pleine marche pour Neumarck, où ils devaient se

joindre aux Russes; outre cela on découvrait environ à trois quarts de mille à la droite des troupes du roi, toute l'armée du maréchal Daun, qui était en marche, sans qu'on pût distinguer si elle suivait la route de Neumarck, de Canth ou de Schweidnitz. On était dans la situation peut-être la plus disgracieuse et la plus inquiétante de toute la campagne; l'armée n'avait plus que pour un jour de pain; si les Russes empêchaient d'en tirer de Breslau, et le maréchal Daun de la forteresse de Schweidnitz, la victoire qu'on venait de remporter devenait inutile; car comment se battre avec l'ennemi, ayant 6,000 prisonniers et 1100 blessés à garder, et quelle cruelle résolution aurait-ce été que celle de se replier sur Glogau? Cependant lorsque les têtes des colonnes eurent gagné Blumerode, le roi poussa en avant avec quelques hussards, et se glissant par la forêt, il s'approcha assez près de Neumarck pour découvrir que, de l'autre côté, il n'y avait ni camp, ni troupes. On envoya un officier à la découverte; il revint bientôt et ramena au roi un lieutenant colonel autrichien qu'il avait pris dans Neumarck même, et qui, au désespoir d'être prisonnier, dit tout ce qu'il savait pour prouver que ce n'était point par sa faute que ce malheur lui était arrivé. Il s'emporta beaucoup contre les Russes; il dit qu'il avait été chargé d'une commission pour M. de Czernichef; que non-seulement il ne l'avait plus trouvé, mais que le pont même ayant été abattu, il n'avait pu passer l'Oder pour le joindre. Alors toutes les appréhensions s'évanouirent, et l'armée entra tranquillement dans son camp de Neumarck.

Comme on venait de regagner la communication de Breslau, on était assuré de trouver des subsistances, et l'on donna quelque repos aux troupes, qui, durant neuf jours d'opérations perpétuelles, avaient, avec une constance héroïque, supporté de très-grandes fatigues et surmonté toutes les difficultés qu'elles avaient rencontrées. Le paysan qu'on avait envoyé avec la lettre au prince Henri, s'était bien acquitté de sa commission; à peine M. de Czernichof l'eut-il reçue, que le soir même il repassa l'Oder, et se rendit à tire d'aile auprès de M. de Soltikow, appréhendant même d'arriver trop tard. D'un autre côté l'armée autrichienne avait pris une position sur le Pitschenberg. M. de Laudon se tenait à Striegau, et l'on avait fait avancer le prince de Lœwenstein sur la montagne de Wurben, d'où son corps resserrait légèrement la forteresse de Schweidnitz. Pendant toutes ces manœuvres des Autrichiens et des Prussiens, S. A. R. le prince Henri avait passé l'Oder avec toute son armée et s'était campé à Hunern, pour s'approcher des Russes. Peu après M. de Soltikow se retira par Trachenberg et Herrenstadt en Pologne. Le prince le suivit jusqu'à Vinzig; mais comme de la part des deux armées prussiennes, il ne pouvait se faire d'entreprise importante tant qu'elles resteraient séparées, il fut résolu que M. de Goltz observerait les Russes avec un détachement de 12,000 hommes, et qu'il s'établirait aux environs de Glogau. Le reste de l'armée du prince repassa l'Oder le 29, et se joignit à celle du roi, qui campait aux environs de Breslau, entre Arnolismuhle et Gros-Mochber: il était temps



d'accourir au secours de Schweidnitz, dont les ennemis étaient sur le point de commencer le siège. Le roi se mit en marche le 30; il découvrit de Wernersdorf le camp du maréchal Daun au Pitschenberg, et celui de M. de Laschy sur la montagne de Zobten; il fit pousser un gros corps de cavalerie autrichienne qui venait à la rencontre de l'avant-garde, et que la cavalerie du roi rejeta jusques sous le canon du maréchal Daun. Il n'était pas expédient toutefois de défiler avec l'armée entre ces deux corps ennemis. Le roi tourna par sa gauche à Rogau, et prit une position vis-à-vis la montagne de Zobten près de Ptschiderwitz; on tendit quelques tentes pour la forme, pendant que M. de Ziethen filait par des broussailles, et gagnait sans bruit la gorge de Muhlendorf, qui aboutit à la plaine de Reichenbach et de Schweidnitz. Dès le soir l'armée suivit ce chemin sur deux colonnes. L'avant-garde, à Pfaffendorf, rencontra 200 dragons de St. Ignon, qui, allant à la découverte, donnèrent à l'improviste sur les houfards prussiens. La confusion se mit dans les troupes les plus avancées du roi; mais le régiment de Ziethen vint donner la chasse à l'ennemi et lui fit 40 prisonniers. L'armée ayant regagné par cette marche la communication avec Schweidnitz, se campa à Kœltschen, à un petit mille de cette forteresse. Dès la pointe du jour le maréchal Daun apprit qu'il était tourné; il abandonna incontinent la montagne de Zobten et le Pitschenberg, et prit le camp de Kunzendorf. Sa droite s'appuyait sur la crête de Burckersdorf et sa gauche s'étendait jusqu'à Hohenfriedberg. Le

corps de Janus occupait outre cela les gorges de Wartha et de Silberberg, et M. de Nauendorf tenait les postes du Spitzberg et du Streitberg proche de Striegau,

1 sept. Le lendemain l'armée du roi prit le camp de Palz, où elle séjourna; mais comme cet emplacement n'était pas favorable pour déposter les ennemis des montagnes, elle alla se camper le 3 à Bunzelwitz. On se battit pendant toute la marche, d'abord avec le corps de Ried à Schœnbrunn, ensuite avec celui de Beck à Jauernick; et comme on ne pouvait pas souffrir M. de Nauendorf à Striegau, M. de Zieten alla lui donner la chasse; il le poussa jusqu'à Hohenfriedberg sous les batteries de M. de Laudon, et prit, après avoir fait 400 prisonniers, le camp de Striegau dont il venait de chasser l'ennemi. Le roi désirait d'expulser les Autrichiens de la Silésie, pour se trouver dans la situation d'envoyer de plus gros détachemens contre les Russes. Le meilleur moyen de parvenir à ce but était de tourner la position des Autrichiens, soit pour ruiner leurs magasins, soit pour intercepter les convois qu'ils tiraient de la Bohême. L'exécution n'était pas sans difficulté; car l'ennemi occupait un terrain très-vaste, dont il était difficile de faire le circuit, parce que le maréchal Daun pouvait prévenir les Prussiens par un petit mouvement de son centre; il avait la corde et le roi l'arc à décrire. Néanmoins, quelque obstacle que l'on prévît, la nécessité d'agir, et le besoin présent des affaires l'emportèrent sur toutes ces considérations, et l'on abandonna l'événement à la fortune. L'armée se mit en marche la nuit du

11 de septembre, pour tourner les hauteurs de Friedberg ; l'avant-garde gagna la gorge de Kauder. Aussi-tôt que M. de Laudon aperçut cette tête, il comprit qu'on avait dessein de le tourner ; il abandonna sa position, et se retira vers le village de Reichenau. Le maréchal Daun de son côté, non moins attentif au mouvement des Prussiens, vint se présenter en même temps à l'autre bord du ravin qui coupe Reichenau ; il sauva par cette marche M. Laudon, qui échappa au danger dont les Prussiens le menaçaient. L'armée arriva dans ce camp à jour fermant ; le soldat pouvait à peine dresser ses tentes. Le projet du roi était de détacher sur Landshut, où l'ennemi avait son magasin ; on fut obligé d'en différer l'exécution jusqu'au lendemain. M. de Zieten fut chargé de cette commission ; dès la pointe du jour il devait suivre le chemin de Harta et de Ruhbank ; mais un contretemps imprévu fit manquer l'expédition. M. de Beck avait reçu ordre la veille, lorsque l'armée décampait, de couvrir la droite de M. Laudon. Comme il marchait de Hohenfriedberg à Reichenau dans l'obscurité, il découvrit le camp du roi, qu'il prit pour celui des Autrichiens, et se plaça sur le flanc gauche de ce camp, par où il tournait le dos à l'armée du roi. La nuit même le roi en fut averti. Les Prussiens ne quittèrent point les armes, et avant l'aube du jour on se mit en devoir de l'attaquer. Quelques coups de canon mirent ses troupes en désordre. La cavalerie du roi les chargea dans ce moment, et prit tout un bataillon de pandours de 800 hommes ; elle poursuivit le corps de Beck, qui se sauvant à Hohenfriedberg, fut poussé

jusqu'à Ronstock. Il aurait été plus mal mené encore, si le prince de Lœwenstein ne fût accouru à son secours avec des troupes fraîches, qui recueillirent les fuyards et couvrirent la retraite. Cette canonnade et le bruit du feu d'infanterie firent croire à M. de Ziethen qu'il s'agissait de quelque engagement sérieux à la gauche du roi : il ne voulut point se hasarder à quitter l'armée dans un moment où peut-être sa présence deviendrait nécessaire ; il différa son départ jusqu'à midi : mais le moment favorable était passé ; il ne put avancer que jusqu'à Harta, où il se campa, parce que Laudon venait de garnir toutes les gorges qui mènent à Landshut, et que M. de Laschy avait pris, avec 20,000 hommes, la position de Ruhbank. M. de Nauendorf, dont le corps était demeuré campé à Zirlau proche de Freybourg, se répandait pendant ce temps-là dans la plaine et poussait ses partis jusqu'à Jauer et Lignitz. Le roi envoya M. de Krockow à Wahlstadt, qui surprit un détachement de Nauendorf, fort de plus de trois cents hommes, qu'il ramena tous prisonniers à l'armée.

Cependant le maréchal Daun n'était pas aussi tranquille qu'il le paraissait ; il préparait des chemins de Landshut à Bolkenhayn ; il faisait filer des troupes à Ruhbank, et en combinant tous ces préparatifs, il était facile d'en conclure qu'il couvrait le dessein de surprendre, par une marche détournée, l'armée du roi, et de la prendre à dos par le chemin de Bolkenhayn qu'on réparait. On pouvait éviter ce hasard ; il aurait été téméraire de s'y exposer ; d'ailleurs les Prussiens valent mieux pour l'offensive que pour la

défensive; de plus les fourrages des environs étaient consommés; de sorte qu'au lieu de s'exposer à l'incertitude d'un pareil événement, le roi fit le projet de tourner avec sa gauche la droite du maréchal Daun, à contresens du mouvement qu'il avait exécuté avec sa droite contre M. Laudon. Dès le soir du 16 l'armée quitta le camp de Reichenau et de Baumgarten. La première tentative devait se faire sur la hauteur de Kunzendorf; mais l'ennemi, qui pouvait s'y rendre plus vite, prévint les Prussiens; de plus, comme il fallait traverser le village de Cider, le prince de Lœwenstein, qui campait près de-là, engagea d'abord l'escarmouche, qui bientôt fut suivie d'une vive canonnade. La direction que l'armée du roi prenait, était à 3,000 pas du pied des montagnes, pour moins exposer les troupes aux effets de l'artillerie autrichienne; mais l'ennemi, qui descendait de ses hauteurs, déranger un peu les mesures qu'on avait prises. M. de Ziethen, qui faisait l'arrière-garde, eut à peine quitté le camp, qu'il fut continuellement harcelé dans sa route. Comme cela ralentissait sa marche, la tête de l'armée fut plus d'une fois obligée de faire halte, pour empêcher que les distances ne se perdissent, et pour que l'on fût en état de se secourir mutuellement. Aussi-tôt que l'avant-garde fut à portée de Kunzendorf, on fit occuper cette hauteur par des hussards et des dragons. L'infanterie prussienne ne put pas suivre assez vite pour les soutenir. L'avant-garde du maréchal Daun parut en même temps, venant de Furstenstein. Les hussards et les dragons, trop faibles pour soutenir ce poste important, furent obligés de

l'abandonner. L'arrière-garde, qui arrêtait beaucoup la marche de l'armée du roi, donna lieu à une nouvelle halte du côté de Schœnbrunn, pour lui donner le temps de rejoindre la queue des colonnes. Les généraux des ennemis se flattant de profiter de cette occasion, attaquèrent avec 30 escadrons l'infanterie prussienne; mais ils furent reçus à grands coups de canon, mêlés de beaucoup de feu des petites armes, et rechassés ensuite par les cuirassiers de Henri et de Seidlitz jusqu'à leur ligne. Le roi gagna enfin le village de Bøgendorf, toujours côtoyé par les Impériaux. Il porta de-là son avant-garde droit sur les hauteurs de Hohengiersdorf; on fut obligé d'ouvrir un abatis que l'ennemi y avait pratiqué pour défendre ce chemin dans les montagnes. Le maréchal devinant à peu-près l'intention du roi, se mit, près de Hoch-Bøgendorf, sur cinq ou six lignes de profondeur, pour occuper, par un chemin qui en est proche, le plateau de Hohengiersdorf avant les Prussiens. M. de Ziethen le canonna avec tant de succès, que la confusion devint presque générale dans son corps. M. de Wied gagna cependant le premier la hauteur de Hohengiersdorf avec un bataillon du prince Henri, et un autre de jeune Brunswic; il y trouva 10 escadrons autrichiens qui avaient mis pied à terre et que quelques volées de canon chassèrent tout de suite. De-là, comme il s'avancait pour se poster de manière à couper à l'ennemi le chemin de ce plateau, il rencontra la tête de dix bataillons de grenadiers que le maréchal Daun y envoyait dans la même intention. M. de Wied les attaqua; l'action fut aussi vive que courte; les Autrichiens

furent battus, et perdirent 600 grenadiers et 14 pièces de canon. L'avant-garde et la gauche de l'armée du roi suivirent M. de Wied, et se placèrent de ce plateau au Blaueranzen : on fit reconnaître les hauteurs de Seitendorf, que l'ennemi avait garnies en diligence ; la canonnade, qui avait commencé au point du jour, et qui avait duré toute cette journée, ne finit qu'à 9 heures et demie du soir. Ce bruit, qu'on avait entendu à Breslau, parut si considérable, que les officiers de la garnison crurent qu'il y avait une bataille ; ce n'était à la vérité qu'une marche ; mais dans les temps passés, on s'était battu plus d'une fois sans tirer autant de coups de canon que ce jour-là. On avait voulu gagner Wahlenbourg, où l'ennemi avait une boulangerie, mais on avait si fort été retardé, parce qu'il fallait toujours se battre, qu'il fut impossible aux Prussiens de pousser cette fois plus loin leurs avantages. Le lendemain toute l'armée du roi, à l'exception des cuirassiers, occupa les hauteurs de Giersdorf. On fit une tentative pour pénétrer par Neu-Reufendorf et le Kohlberg à Wahlenbourg. Durant la nuit M. Laudon avait pris les devans, et occupait déjà les gorges qui défendent ce passage ; il fut même joint par M. de Lascy dans cette position, de sorte que l'entreprise des Prussiens n'aboutit qu'à une canonnade. Le roi se rendit en attendant maître des hauteurs de Beersdorf. La gauche de son camp s'appuyait à Kunaft, d'où la ligne tournait par Beersdorf et Dittmansdorf, où était le quartier général. De-là elle passait par le Blaueranzen, et le plateau de Hohengiersdorf, à l'extrémité

de la droite, était occupé par la réserve dont M. de Forcade avait le commandement. L'armée du maréchal Daun tenait un terrain plus vaste. Le corps de Mrs. de Laudon et de Laschy allait à Jauernick et Tanhausen par Neu-Reufendorf jusqu'à Seitendorf. Le maréchal Daun prenait de-là et remplissait toute la croupe qui s'étend jusqu'à Bögendorf. Mrs. de Lœwenstein et de Beck couvraient son flanc gauche, faisant front vers Schweidnitz, et M. de Nauendorf couvrait ses derrières à Furstenstein. Ces deux armées s'étaient tellement emboîtées dans ces montagnes, qu'elles ne pouvaient avancer ni l'une ni l'autre, et leurs camps des deux parts étaient inexpugnables. Ces camps d'ailleurs étaient si voisins, qu'il n'eût dépendu que des généraux de se canonner réciproquement avec succès; mais comme cela ne menait à rien, on fut fort tranquille; les vedettes étaient nez à nez, toute tirillerie fut interdite, on aurait dit qu'on était convenu d'un armistice; cela en vint au point qu'Autrichiens et Prussiens remettaient les patrouilles qui s'égarait pendant l'obscurité de la nuit, dans le chemin qui ramenait à leurs postes. Toutefois dans ces montagnes mêmes, dont la nature s'était complue à faire des espèces de forteresses, les uns et les autres se retranchèrent encore pour plus de sûreté.

La situation où se trouvait le maréchal Daun commençait à lui peser. Il lui était insupportable de voir qu'il allait perdre cette campagne, dans le succès de laquelle il avait mis sa plus grande espérance. Les fourrages des montagnes étaient consumés; il ne pouvait répandre dans la plaine que

de petits partis ; les chemins rompus rendaient plus difficile l'arrivée des convois qu'il tirait de la Bohême ; il était enfin sur le point d'abandonner la Silésie , où désormais il ne lui restait plus d'entreprise à former. Dans son chagrin il n'imagina d'autre ressource , pour rétablir ses affaires , qu'une diversion , qui coupant dans le vif , forçât le roi de s'éloigner. Il remua ciel et terre pour y disposer les généraux russes et sur-tout M. de Soltikow. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin , et pour les encourager à cette manœuvre , il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée , persuadé que ce serait-là le seul moyen d'obliger le roi d'accourir au secours de ses États héréditaires , et par conséquent de quitter la Silésie avant de pouvoir contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohême. Il envoya un officier général dans le camp des Russes , afin de négocier cette affaire ; la cour de Vienne dépêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer le projet ; on offrit aux Russes l'appât du pillage et du butin ; et dès qu'ils eurent consenti , M. de Laszy fut détaché de Seitendorf , pour aider à l'exécution. Quoique le roi fût informé de ces desseins , il ne laissa pas de détacher M. de Wied avec 6,000 hommes pour la haute Silésie. M. de Wied y trouva le corps de Bethlem à Neustadt ; les dragons de Krockow firent une reconnaissance , où , par maladresse , ils perdirent 120 hommes ; mais ce ne sont-là que des bagatelles.

Mrs de Czernichef et de Tottleben s'étaient mis (Octobre.
en marche dès le 20 de septembre , avec environ

20,000 hommes; ils avaient passé l'Oder à Bettthen, d'où ils s'étaient porté sur Christianstadt, tandis que M. de Soltikow dirigeait la marche de Schlichtingheim en Pologne sur Francfort, où il arriva le 6 d'octobre. Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les troupes des cercles occupèrent d'abord Nossen; M. de Hulsen, trop faible pour occuper tous les postes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le prince de Deuxponts de le tourner, ne put conserver la position de Schlettau, et se replia sur Strehla. Il y fut incontinent
20. suivi par les ennemis. M. de Luzinsky se porta sur son flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Prussiens sur de Durrenberg. M. de Braun, qui commandait cette brigade, repoussa vigoureusement l'ennemi. Les dragons de Schorlemmer et les houfards de Kleist donnèrent en même temps sur eux et achevèrent de les mettre en déroute. Ils firent prisonniers le prince de Nassau, colonel au service d'Autriche, 20 officiers et 400 hommes, sur quoi le prince de Deuxponts se retira. Mais il semblait que ce n'en fût pas assez pour M. de Hulsen du nombre d'ennemis qu'il avait à combattre; le hasard lui en suscitait de nouveaux. Le duc de Wirtemberg reparut en campagne; il crut être plus heureux en servant sous les auspices des Autrichiens qu'en faisant la guerre avec les Français; il s'était réservé qu'on l'emploierait en corps séparé, et s'avancait vers la Saxe. Comme il se trouvait alors aux environs de Grimma, M. de Hulsen ne trouva pas convenable de prolonger davantage son séjour de Strehla; il se retira à Torgau, pour couvrir le

magasin qu'il avait dans cette ville, autant que les conjonctures le lui permettraient. Le prince de Deuxponts suivit les Prussiens et vint se camper à Belgern. Le duc de Wirtemberg s'avança de Bitterfeld à Pretsch. M. de Luzinsky se porta sur Dommitsch; il y construisit un pont, et passa l'Elbe le même jour. Le prince de Deuxponts et Mrs. de Had-dick et de Maquire s'avancèrent alors en même temps sur M. de Hulsen, et vinrent occuper les hauteurs de Suptitz. Ces mouvemens combinés des ennemis, et le passage de l'Elbe du corps de Luzinsky, firent appréhender que les ennemis n'eussent le projet d'assiéger Torgau, ou peut-être même de pousser jusqu'à Berlin, où il y avait peu de troupes. M. de Hulsen voulut prévenir des desseins aussi dange- 26.
reux; pour cet effet, il passa l'Elbe à Torgau et établit son camp à Iessen, au confluent de l'Elster et de l'Elbe. D'abord après son départ les ennemis brûlèrent le pont de Torgau. Le commandant de la ville ne fit aucune défense; il se rendit le même jour; sa garnison forte de 800 hommes, beaucoup de malades de l'armée et un magasin considérable, tout fut perdu, et tomba entre les mains des Impériaux. Le prince de Deuxponts s'avança ensuite sur l'Elster, et M. de Hulsen ne pouvant résister aux ennemis qu'il avait devant lui et sur ses derrières, se retira à Coswig, d'où il fut appelé à Berlin, comme nous le dirons d'abord. La ville de Wittemberg fut aussi-tôt assiégée. M. de Salenmon, qui en était commandant, se défendit avec valeur et avec fermeté. Les ennemis bombardèrent la place et en réduisirent les trois quarts en cendres. Les

munitions lui manquèrent à la fin ; il ne le rendit toutefois que le 14 d'octobre, après avoir fait tout ce qu'on devait attendre d'un homme d'honneur.

Le bouleversement de la Saxe, les dangers qui menaçaient la Marche et Berlin, étaient des motifs suffisans pour engager le roi à se porter en diligence au secours de ces contrées. On était déjà dans le mois d'octobre ; il n'était pas à présumer que l'ennemi, si lent dans ses préparatifs, commençât un siège dans cette saison avancée, vu qu'en Silésie toutes ses mesures étaient dérangées. Toutes les probabilités portaient à croire que le roi pouvait quitter la Silésie sans risque. Comme donc sa présence devenait si essentiellement nécessaire ailleurs, il rappela M. de Wied de la haute Silésie, et partit le 7 d'octobre du camp de Dittmansdorf. Il dirigea sa marche par Bunzelwitz, Jauer, Conradsdorf, Primkenau à Sagan, où M. de Goltz le joignit le 11. Ce général avait détaché M. de Werner pour Colberg dès le mois de septembre ; nous en verrons d'abord les raisons. De Sagan, l'armée du roi marcha par Guben à Gros-Mœrau, où elle arriva le 15. Le projet du roi était de prendre à dos les Russes, pour abymer tout le corps qui s'était aventuré jusqu'à Berlin. Mais cela ne fut pas nécessaire ; car voici la tournure que prirent les choses. Mrs. de Czernichef et de Tottleben étaient venus par le chemin de Guben et de Beeskow, et ils arrivèrent le 3 d'octobre devant les portes de Berlin. Le prince de Wirtemberg, qui faisait tête aux Suédois, en avait eu vent ; la guerre qu'il faisait aux Suédois était toujours la même ; l'ennemi passait la Peene, on lui

battait

battait un détachement, il rétrogradait pour avancer d'un autre côté; en un mot, il ne se passait rien dans cette guerre qui méritât l'attention de la postérité. Le prince de Wirtemberg se trouvait à Pafewalk, lorsqu'il fut informé de la marche des Russes. Il avait attiré à lui de la Poméranie M. de Werner, qui avait eu les plus brillans succès contre les Russes. La singularité de son expédition nous engage à la rapporter, pour égayer un peu la tragique gravité de cette matière. Les Russes avaient envoyé leur amiral Zacharie Danielowitz avec 26 vaisseaux de guerre, auxquels se joignit une escadre suédoise, pour mettre le siège devant Colberg. Ils ouvrirent la tranchée le 26 d'août, et continuèrent leurs opérations jusqu'au 18 de septembre. Le commandant et la garnison y firent à l'envi des merveilles par leur défense et par leurs sorties. La nouvelle de ce siège fit partir M. de Werner de la Silésie, pour accourir au secours de Colberg avec 4 bataillons et 9 escadrons. Il vient, surprend l'ennemi à Selnow, s'empare de l'important passage du Kautzenberg, et se jette dans la ville. L'ennemi lève le siège la même nuit, s'embarque sur ses vaisseaux, abandonne 15 canons, 7 mortiers et ses munitions de guerre. Werner fait 600 prisonniers; il se présente le lendemain sur le bord de la Baltique, et par un effet incroyable de la terreur, la flotte lève l'ancre, met à la voile, et cingle en haute mer. Il était sans doute réservé à M. de Werner de mettre une flotte en déroute avec quelques escadrons de houlards. Après que ce général eut achevé d'expulser les Russes de la Poméranie, il se rendit à Brenzlow, où il joignit le prince de Wirtemberg. Mrs. de

Werner et de Belling demeurèrent dans ces environs pour s'opposer aux Suédois, pendant que le prince de Wirtemberg s'avancait à grandes journées vers Berlin, où il arriva le 4 d'octobre.

Tout le monde avait pris les armes dans cette capitale, on employait des invalides et des malades pour se défendre. Les fortifications de la ville consistaient en quelques flèches de terre, élevées devant les portes. Ces postes importants étaient confiés à des généraux de l'armée blessés ou malades, qui se trouvaient dans la ville. Avec sa cavalerie le prince de Wirtemberg sortit de la porte de Silésie, où il rencontra l'ennemi, et fut attaqué durant six heures par M. de Tottleben, qui l'environnait avec un corps de 7 à 8,000 cosaques et dragons. Le prince non-seulement le repoussa, mais le rechassa jusqu'à Kœpenick. La porte fut attaquée le lendemain par 2,000 fantassins russes. M. de Seidlitz, quoiqu'il ne fût pas guéri de ses blessures de Kunersdorf, y commandait; il repoussa l'ennemi. On avait mandé à M. de Hulsen le péril où se trouvait la capitale; il y était accouru de Cofwig, et il arriva sur ces entrefaites. S'il n'y avait eu que les Russes à écarter, on aurait réussi à les chasser; mais ce qui perdit la ville, ce fut l'arrivée de M. de Lascy. Il avait déjà occupé Potsdam et Charlottenbourg, et s'avancait du côté du midi vers Berlin. Cette capitale a trois milles de circuit; or il était impossible que 16,000 hommes défendissent une aussi vaste enceinte, où il n'y a ni ouvrage, ni remparts, contre 20,000 Russes et 18,000 Autrichiens, qui n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi jetait déjà

des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrémité, les troupes couraient risque d'être prises, et la capitale d'être ruinée de fond en comble. Ces considérations essentielles et solides occasionnèrent la résolution que prirent les généraux de se retirer, en intimant aux magistrats d'envoyer des députés aux chefs des ennemis, pour dresser une espèce de capitulation. Le prince de Wirtemberg et M. de Hulsen partirent la nuit du 9 et se replièrent sur Spandau, il n'y eut que le corps des chasseurs qui souffrit dans cette retraite. Le même jour les Russes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoisie lèverait par imposition la somme de deux millions, qu'elle payerait pour se racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que Mrs. de Laschy et de Czernichef ne fussent tentés d'incendier une partie de la ville, et peut-être y aurait-il eu quelque catastrophe sans les solides représentations de M. Verellst ministre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens et leur dépeignit leur dureté avec des couleurs si affreuses, qu'ils en eurent honte. Leur fureur et leur rage se tourna sur Charlottenbourg et Schœnhausen, maisons royales, qui furent pillées par les cosaques et par les Saxons. Le bruit de la marche du roi allait en s'accroissant. Il était venu des avis à Mrs. de Laschy et de Czernichef que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ. Ils se retirèrent le 12. Les Russes repassèrent l'Oder à Francfort et à Schwedt, et le 15 M. de Soltikow marcha vers

Landsberg sur la Warte. Pour M. de Laschy, il pillâ tout ce qu'il rencontra sur sa route, et dans trois jours il eut regagné Torgau. Le prince de Wirtemberg et M. de Hulsen, embarrassés de leur personne, avaient tourné vers Coswig et s'y tenaient cantonnés faute de savoir où aller.

Ce fut à Gross-Mœrau que le roi apprit ces différens détails. Comme il n'y avait plus de Russes à combattre, ce prince eut la liberté de diriger tous ses efforts contre la Saxe; ainsi au lieu de prendre la route de Kœpenick, il prit celle de Lubben. Cependant le maréchal Daun avait suivi le roi en Lusace; il s'approchait alors de Torgau, et comme l'on apprit qu'il avait laissé M. de Laudon à Lœwenberg, M. de Goltz eut ordre de retourner en Silésie, pour s'opposer de son mieux aux entreprises des Autrichiens. L'armée du roi arriva le 22 à Iessen. Les troupes du prince de Deuxponts bordaient toute la rive gauche de l'Elbe, et il se tenait à Prata vis-à-vis de Wittemberg; avec la plus considérable partie de ses forces; il évacua cette forteresse, aussi-tôt que la tête de l'armée du roi parut près de la ville. Les révolutions subites qui venaient d'arriver dans cette campagne, demandaient qu'on prit de nouvelles mesures et qu'on fit de nouvelles dispositions. Il ne restait pas un seul magasin dans toute la Saxe aux Prussiens. L'armée du roi vivait au jour la journée; elle tirait quelque peu de farine de Spandau; ces provisions mêmes allaient s'épuiser; avec cela l'ennemi occupait la Saxe entière. Le maréchal Daun allait arriver à Torgau, les troupes des cercles bordaient le cours de l'Elbe, et le duc de Wirtemberg occu-

pait les environs de Dessau. Pour se délivrer de tant d'ennemis , le roi fit marcher M. de Hulsen et le prince de Wirtemberg à Magdebourg , pour y passer l'Elbe et pour escorter les bateaux chargés de farine qui devaient se rendre à Dessau , où le roi résolut de passer l'Elbe avec la droite de son armée , pour se joindre ensuite à M. de Hulsen. Le prince de Wirtemberg rencontra , dans la principauté de Halberstadt , un détachement du duc son frère , qui fut entièrement détruit ; le duc s'en retourna d'une traite par Mersebourg et Leipzig à Naumbourg. La droite de l'armée du roi passa l'Elbe le 26 , et se joignit à M. de Hulsen et au prince de Wirtemberg proche de Dessau. Sur ce mouvement le prince de Deux-ponts abandonna les bords de l'Elbe , et se retira par Duben à Leipzig. Il avait laissé M. de Ried en arrière dans une forêt , entre Oranienbaum et Kemberg , où cet officier s'était placé avec peu de jugement , ayant garni les bois de ses houlards , et ayant posté ses pandours dans la plaine. L'avant-garde prussienne l'attaqua. Ses troupes , qui se trouvaient toutes éparpillées , furent battues en détail , et son corps fut presque détruit : de 3,600 hommes qu'il avait eus avant l'action , il n'en put rassembler que 1,700 à Pretsch , jusqu'où on le poussa. Dès que l'armée du roi eut atteint Kemberg , M. de Ziethen , qui , avec la gauche , avait contenu l'ennemi à Wittemberg , passa l'Elbe et se joignit au gros de l'armée. Cependant le maréchal Daun venait de joindre M. de Laschy à Torgau. Comme on apprit avec certitude que son avant-garde avait pris le chemin d'Eulenburg , on ne pouvait se figurer autre chose

finon que son dessein était de se joindre à l'armée des cercles. Sur ce soupçon l'armée marcha sur Duben, pour s'opposer à une réunion aussi préjudiciable aux intérêts du roi. En arrivant à Duben, on y trouva un bataillon de croates, qui fut ou pris, ou passé au fil de l'épée. Le roi établit dans cet endroit un dépôt pour ses vivres. Ce poste y parut le plus convenable, parce que c'est une presqu'île, à peu près entièrement environnée par la Mulde. On y construisit quelques redoutes, et on y laissa M. de Sydow avec 10 bataillons, pour la défendre. L'armée du roi marcha de-là sur Eulenburg. Les troupes autrichiennes qui avaient campé dans cette partie, se retirèrent par Mochrena sur Torgau avec tant de précipitation, qu'elles abandonnèrent une partie de leurs tentes. L'armée se campa, la droite à Thalwitz et la gauche à Eulenburg. M. de Hulsen fut obligé de passer la Mulde avec quelques bataillons; il prit une position entre Beltzen et Gostevra, vis-à-vis du prince de Deuxponts, dont l'armée était à Taucha. Dans la situation où l'on se trouvait, c'était un préalable nécessaire que d'écarter les troupes des cercles, tant parce qu'elles se trouvaient à dos des Prussiens, que pour empêcher leur jonction avec les Autrichiens; il n'en coûta pas beaucoup de peine. M. de Hulsen les fit alarmer, sur quoi elles décampèrent la nuit même, passèrent la Pleisse, puis l'Elster, et se retirèrent à Zeitz. Le major Quintus, avec son bataillon franc, chargea vigoureusement leur arrière-garde, sur laquelle il fit 400 prisonniers. Après cette expédition si heureusement terminée, les Prussiens

rentrèrent en possession de Leipzig, et M. de Hulsen rejoignit l'armée.

Tous les événemens jusqu'alors avaient tourné Novem-
bre. à l'avantage du roi. L'irruption des Russes et la prise de Berlin, qui paraissaient devoir entraîner de si grandes conséquences, se terminèrent d'une manière moins fâcheuse qu'on ne pouvait s'y attendre; il n'en coûta que des contributions et de l'argent. L'ennemi venait d'être écarté des frontières du Brandebourg; on avait repris Wittemberg et Leipzig, et l'on avait même éloigné les troupes des cercles à une distance assez considérable pour ne point appréhender qu'elles pussent se joindre promptement aux Impériaux. Mais tout n'était pas fait, et les projets qui restaient à exécuter, étaient la partie la plus difficile de l'ouvrage. Les Russes, qui se tenaient à Landsberg sur la Warte, pouvaient être de-là tranquilles spectateurs des événemens qui se passeraient en Saxe. Cependant le roi était informé que d'autres raisons les engageaient à ne pas trop s'éloigner, leur dessein étant, au cas que les Autrichiens eussent des avantages sur l'armée du roi, ou que le maréchal Daun pût se soutenir à Torgau, de rentrer dans l'électorat de Brandebourg, et d'établir leurs quartiers le long de l'Elbe, conjointement avec les Autrichiens. Les suites de ce projet auraient été funestes et désespérantes pour les Prussiens. Par cette position, ils coupaient l'armée du roi non-seulement de la Silésie et de la Poméranie, mais encore de Berlin, cette mère nourricière qui fournissait uniformes, armes, bagage et tous les besoins des troupes : qu'on ajoute

à ces considérations qu'il ne restait de quartiers à prendre pour l'armée du roi qu'au-delà de la Mulde, entre la Pleisse, la Saale, l'Elster et l'Unstrut. Ce terrain trop resserré ne pouvait pas fournir à la subsistance de tant de troupes pendant l'hiver. D'où seraient venus les magasins pour le printemps ? d'où les uniformes ? d'où les recrues ? Cette armée ainsi pressée et rejetée sur celle des alliés, l'aurait affamée en s'affamant elle-même. Sans avoir de profondes connaissances militaires, tout homme sensé comprendra que si le roi s'en était tenu là pour cet automne, et n'avait pas formé de nouvelles entreprises, il aurait autant valu se livrer pieds et poings liés à la discrétion des ennemis. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire, que les provisions dont on avait formé le dépôt de Duben, pouvaient à peine fournir pour quatre semaines à l'entretien des troupes ; que par le froid qui commençait à se faire sentir, les eaux de l'Elbe devaient être prises incessamment ; que par conséquent les bateaux ne pouvaient plus amener des vivres de Magdebourg : enfin on se serait vu réduit à la dernière misère, si l'on n'avait pas pris alors de bonnes mesures pour écarter l'ennemi, et pour gagner un terrain propre à placer et à faire subsister l'armée. Après avoir bien mûrement examiné et pesé toutes ces raisons, il fut résolu de commettre la fortune de la Prusse au fort d'une bataille, si toutefois on ne pouvait parvenir, par des manœuvres, à déposer le maréchal Daun de Torgau qu'il occupait. Il est bon d'observer que les espèces de jalousies qu'on pouvait lui donner,

ne roulaient que sur ces deux objets : l'un de gagner avant lui Dresde , où l'on n'avait laissé qu'une faible garnison , et l'autre , de s'approcher de l'Elbe et de lui donner des appréhensions pour ses subsistances , qu'il faisait descendre de Dresde sur ce fleuve ; il faut avouer cependant que cette dernière manœuvre ne pouvait guère lui causer d'inquiétude , parce qu'il était maître de toute la rive droite de ce fleuve , et qu'il pouvait faire voiturer par chariots ce que les barques ne pouvaient plus transporter. Ce qu'il y eut de plus difficile dans l'exécution de ce plan , fut de concilier deux choses presque contradictoires , la marche de l'armée sur l'Elbe , et la sûreté du dépôt des vivres. Pour ne point s'écarter des règles , l'armée du roi , en avançant , ne devait point s'éloigner de sa ligne de défense , par laquelle elle couvrait ses subsistances ; et ce mouvement qu'il fallait faire sur l'Elbe , l'écartait tout à fait à droite , en découvrant ses derrières. On tâcha cependant d'accorder l'entreprise sur l'ennemi avec la sûreté du dépôt. Le roi se proposa de se porter à Schilda , pour éprouver la contenance du maréchal Daun , et de l'attaquer à Torgau , s'il était obstinément résolu à s'y maintenir. Comme il n'y avait qu'une marche jusqu'à Schilda , si le maréchal se retirait sur ce mouvement , il n'y avait point à craindre qu'il entreprît sur Duben , et s'il demeurait à Torgau , en attaquant le lendemain , il était apparent qu'on lui donnerait tant d'ouvrage , qu'il n'aurait pas le temps de former des projets pour ruiner les magasins du roi.

Tout conspirant donc à confirmer le roi dans la résolution qu'il avait prise , il fit marcher le 2 de

novembre l'armée à Schilda ; il fut pendant tout le chemin avec l'avant-garde des housfards , pour observer de quel côté se retiraient les postes avancés de l'ennemi , à mesure qu'ils étaient poussés par les troupes du roi. On ne fut pas long-temps en doute ; les détachemens se retirèrent tous à Torgau , à l'exception de M. Brentano , qu'on attaqua à Belgern , et qu'on prit en un tel sens , qu'il ne put se sauver que vers Strehla. M. de Kleist lui fit 800 prisonniers. L'armée du roi se campa de Schilda par Probsthain à Langen-Reichenbach , et le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour , de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Groswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz ; sa gauche se terminait au-delà de Zinna , en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela M. de Ried observait l'armée prussienne , du bord de la forêt de Torgau , M. de Lascy , avec une réserve de 20,000 hommes , couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvait l'ennemi manquait de profondeur , et leurs lignes n'avaient pas 300 pas d'intervalle. C'était une circonstance très-favorable pour les Prussiens , parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos , on mettait l'ennemi entre deux feux , et il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choses à ce point , le roi partagea son armée en deux corps , dont l'un fut destiné à s'approcher de l'Elbe , après avoir

traversé la forêt de Torgau , pour attaquer l'ennemi à dos sur la hauteur de Suptitz ; tandis que l'autre , en suivant la route d'Eulembourg à Torgau , devait établir une batterie sur la colline de Groswich , et attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps , agissant de concert , devaient nécessairement couper l'armée autrichienne par le centre ; après quoi il aurait été facile d'en pousser les débris vers l'Elbe , où le terrain allant toujours en s'abaissant par une pente douce , aurait donné beau jeu aux Prussiens , et leur aurait procuré une victoire complète. Le roi se mit en marche le 3 dès la pointe du jour ; il était suivi de 30 bataillons et de 50 escadrons de sa gauche. Les troupes traversèrent la forêt de Torgau sur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduisait par Mochrena , Wildenhayn , Groswich et Neiden ; la route de la seconde ligne la menait par Pechhutte , Jægerteich , Bruckendorf à Elfnich ; la cavalerie , qui faisait la troisième colonne , passait le bois de Wildenhayn , pour se rendre à Vogelsang. M. de Ziethen se mit en même temps en marche avec la droite de l'armée , consistant en 30 bataillons et 70 escadrons , et il enfila le chemin qui va d'Eulembourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduisait , trouva M. de Ried posté à la lisière du bois de Torgau avec deux régimens de hussards , autant de dragons , et 3 bataillons de pandours. On lui tira quelques volées de canon , sur quoi il se replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhayn il y a une petite plaine dans la forêt , où l'on aperçut 10 bataillons de grenadiers bien postés , qui faisaient mine de disputer le

passage aux Prussiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Prussiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger; mais ils se replièrent sur leur armée. Les hofsards avertirent en même temps que le régiment de St. Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et comme ces dragons ne trouvaient aucune issue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir ensemble pour tenter une entreprise sur Dœbeln, et M. de St. Ignon, que l'on prit, se plaignait amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Prussiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de momens aux troupes; elles poursuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi, au déboucher de la forêt, dans la petite plaine de Neiden. On y aperçut des dragons de Bathiany et 4 bataillons, qui, sortant du village d'Elsnich, tirèrent quelques coups de canon au hasard, et firent une décharge de petites armes, sans doute causée par un mouvement de surprise de ce qu'ils avaient peut-être aperçu quelques hofsards prussiens. Ces troupes se retirèrent sur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui part de Gröswich et va jusqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut passer que par deux chaussées étroites. Sans doute que si ce corps se fût établi sur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût

d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impossible; il aurait fallu renoncer à ce projet, et rebrousser bien vite pour regagner Eulembourg. Mais les choses tournèrent tout autrement. Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Ziethen. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela lui fit prendre le parti de passer le défilé de Neiden avec ses housards et son infanterie; car la cavalerie, qui aurait dû le devancer, n'était pas encore arrivée. Le roi se glissa dans un petit bois, et reconnut lui-même la position des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à se former devant les Autrichiens, qu'en passant ce petit bois, qui mettait en quelque manière ses troupes à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait, contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à 800 pas de l'armée autrichienne, mais le reste du terrain, qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe, était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun, de son côté, eut de la peine à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa seconde ligne fit volte face, et que la plus grande partie du canon de sa première ligne fût menée à la seconde. Quelque précaution que le roi prît pour couvrir la marche de ses troupes, l'ennemi, qui avait 400

bouches à feu en batterie, ne laissa pas de lui tuer beaucoup de monde; 800 soldats furent tués, et trente pièces d'artillerie abymées, avec leurs chevaux, leur train et leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivassent à l'endroit où on voulait les déployer. Le roi forma son infanterie sur trois lignes, dont chacune de 10 bataillons faisait une attaque. S'il avait eu sa cavalerie, il aurait jeté deux régimens de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de son infanterie, pour couvrir son flanc. Mais le prince de Holstein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la disposition des attaques était réglée, elles devaient se faire en même temps; il en devait résulter que le roi, ou M. de Ziethen, percerait le centre de l'ennemi à Suptitz. Mais M. de Ziethen, au lieu d'attaquer, s'amusa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de M. de Laschy, qui était, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau; en un mot la disposition ne fut point exécutée; le roi attaqua seul, sans être secondé de M. de Ziethen, et sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. La première ligne du roi sortit du ravin et marcha à l'ennemi en bonne contenance; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacis lui donnaient trop d'avantage; la plupart des généraux prussiens, des commandeurs des bataillons, et des soldats furent tués ou blessés. La ligne plia et

revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent ; ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne ; celle-ci s'ébranla aussi-tôt , et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut aussi repoussée ; et M. de Bulow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis. Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie si long-temps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée ; le régiment du prince Henri attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. Mrs. de Hund, de Reitzenstein et de Prittwitz le soutinrent avec leurs houfards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait de leurs canons, avait consumé leurs munitions trop promptement. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, et leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions et de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment que leur feu commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Bareuth. M. de Bulow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régimens de l'Empereur, de Neuperg, de Geisruck et de Bareuth impérial ; en même temps les cuirassiers de Spaen et de Frédéric donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour

couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec 80 escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe et sa gauche vers Zinna. C'était M. d'Odonel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer : les ennemis le crurent considérable, parce qu'on faisait mine de le respecter, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant les dragons de Bareuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de 1000 hommes qu'il avait formé de différens régimens repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin M. de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il faisait déjà nuit, et pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. M. de Ziethen l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Laschy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à 9 heures et demie du soir.

Après

Après la bataille les Impériaux et les Prussiens étaient si voisins dans les vignes de Suptitz , que bien des officiers et des soldats de part et d'autre furent faits prisonniers en s'égarant dans l'obscurité , lorsque tout était fini , en ordre et tranquille. Le roi même , en voulant se rendre au village de Neiden , tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille , que pour en publier le succès dans le Brandebourg et en Silésie , entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot , et il fut répondu : *Autrichien*. L'escorte du roi donna dessus , et prit tout un bataillon de pandours , accompagné de deux canons , qui s'était égaré dans l'obscurité de la nuit. A cent pas de-là il rencontra une troupe à cheval , qui répondit sur le qui vive , *carabiniers autrichiens*. L'escorte du roi les attaqua et les dispersa dans la forêt. Ceux que l'on prit déposèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois , et qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée prussienne avait traversée avant la bataille , et que le roi côtoyait alors , était pleine de grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être , et l'on envoya quelques hussards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des soldats habillés de bleu et d'autres de blanc ; mais comme il fallait s'informer plus exactement , on y envoya des officiers , et l'on apprit un fait singulier , dont je doute qu'on trouve des exemples dans l'histoire. C'étaient des soldats des deux armées , qui avaient cherché un asile dans ce bois ; ils avaient passé entr'eux un

accord de neutralité, pour attendre ce que le sort déciderait des Prussiens et des Impériaux, étant résignés des deux côtés à suivre le parti de la fortune et à se rendre aux victorieux. Cette bataille coûta 13,000 hommes aux Prussiens, dont 3,000 furent tués, et 3,000 tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières attaques que ceux-ci repoussèrent. Mrs. de Bulow et de Finck furent de ce nombre. Le roi eut la poitrine effleurée d'un coup de feu, le margrave Charles une contusion; plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta 20,000 hommes aux Impériaux, dont 8,000 hommes furent faits prisonniers, avec 4 généraux. Ils y perdirent 27 drapeaux et 50 canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques. Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille et repassèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain au matin Torgau se rendit à M. de Hulsen; on fit passer l'Elbe au prince de Wirtemberg; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà faits; les Impériaux auraient été totalement défaits, si M. de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si au lieu de placer M. de Laschy derrière les étangs de Torgau

(que 6 bataillons auraient défendus suffisamment) il l'eût posté derrière le défilé de Neiden ; son camp aurait été inexpugnable ; tant les moindres inadvertances , dans ce métier difficile , peuvent tirer à conséquence.

Dès que les Russes furent informés de la manière dont la fortune avait décidé du sort des Autrichiens et des Prussiens à Torgau , ils se retirèrent à Thorn , où ils repassèrent la Vistule. L'armée du roi s'avança le 5 à Strehla et le 6 à Meissen. Les Impériaux avaient laissé M. de Lasoy de ce côté de l'Elbe , pour qu'il pût couvrir le fond de Plauen avant leur arrivée. Il voulut disputer le défilé de Zehren à l'avant-garde du roi , mais dès qu'il s'aperçut que la cavalerie se mettait en mouvement pour le tourner par Lommatzsch , il s'enfuit à Meissen ; où il repassa la Tripsche , et malgré la célérité de sa marche , son arrière-garde fut entamée et perdit 400 hommes. On continua de le poursuivre , afin de tenter , à la faveur du trouble et du désordre où était l'ennemi , de passer avec lui le fond de Plauen , et de s'emparer de ce poste important ; mais quelque diligence que l'on fit , on y vint deux heures trop tard ; car en arrivant à Uckersdorf , on découvrit un autre corps des ennemis , qui avait déjà pris poste au Windberg , et dont la droite s'étendait au Trompeter-Schlössgen ; c'était M. de Haddick. Avec le prince de Deuxponts il avait , en quittant Leipzig , marché à Zeitz , puis à Rosswein. Aussi-tôt qu'ils furent informés du désavantage que les Impériaux avaient eu à Torgau , ils s'avancèrent en grande diligence pour couvrir Dresde , avant que les Prussiens pussent

y. venir. Ce fut à Uckersdorf où se bornèrent les progrès du roi, et les suites de la bataille de Torgau. Comme les blessures du maréchal Daun l'empêchaient de vaquer au commandement de son armée, il en remit le soin à M. d'Odonel. Ce général repassa l'Elbe à Dresde, d'où il envoya les régimens les plus délabrés en Bohême, pour se refaire dans des quartiers tranquilles. Le prince de Wirtemberg, qui n'était plus nécessaire en Saxe, retourna joindre en Poméranie Mrs. de Werner et de Belling, avec lesquels il eut bientôt nettoyé les Etats du roi du reste des Suédois qui les infestaient encore; après quoi il tourna vers le Mecklenbourg, où il établit ses quartiers d'hiver.

Depuis que le roi et le maréchal Daun avaient quitté la Silésie, M. Laudon, en partant de Lœwenberg, avait poussé jusqu'à Léobschütz. Il se proposa de se rendre maître de Cosel; il donna deux assauts consécutifs à la place les 24 et 25 d'octobre, et fut repoussé deux fois par les bonnes dispositions de M. de Lattorf, qui en était commandant. L'approche de M. de Goltz obligea l'autrichien à lever le siège. Il se retira à Ober-Glogau et de-là sur les hauteurs de Kunzendorf. Toutefois lorsqu'il vit que M. de Goltz s'avancait sur lui à la tête de 22 bataillons et de 36 escadrons, il prit le chemin de Wartha, et se retira dans le comté de Glatz, où il mit ses troupes en quartier d'hiver, en les répandant en Bohême dans les cercles voisins. L'armée du roi s'étendait de Neisse par Schweidnitz à Landshut, Lœwenberg et Gœrlitz. Les troupes de Saxe reprenaient par Elsterwerda, Coswig, Torgau, Meissen, Freyberg, Zwickau et Naumbourg.

Octobre
26.

Le roi établit son quartier général à Leipsic, pour être plus à portée de concerter certaines entreprises avec le prince Ferdinand de Brunswic contre les Français et les Saxons, qui étaient avancés de ces côtés jusqu'à Mulhausen et Duderstadt. Pour comprendre la suite des expéditions qui se firent cet hiver, il sera nécessaire de rapporter la campagne des alliés, qui ne fut pas heureuse cette année. Leur armée fut renforcée par 7,000 Anglais, et par un nombre à peu-près égal de troupes légères qui furent levées durant l'hiver. Dès le 20 de mai, le prince Ferdinand de Brunswic entra en campagne. Il rassembla les troupes à Fritzlar, et poussa en avant Mrs. d'Imhof et de Luckner, pour occuper les postes importants de Kirchheim et d'Amenebourg, et il détacha sur leur gauche M. de Gilse, qui s'établit à Hersfeld. Bientôt le prince héréditaire fut obligé d'entrer dans le pays de Fulde pour protéger les livraisons de fourrage qu'en tirait l'armée alliée. D'un autre côté l'armée française ne se rassembla que le 10 de juin auprès de Friedberg. M. de Broglie fit avancer aussi-tôt le comte de Lusace dans l'évêché de Fulde, pour observer les mouvemens du prince héréditaire. Ces premiers pas ne découvriraient point assez les projets de campagne des Français ; on ne pouvait prendre des mesures positives pour les contrecarrer. Le prince Ferdinand était d'ailleurs dans la persuasion que la France ferait cette année les plus grands efforts du côté du bas Rhin. Cette supposition dérangerait les suites de sa campagne, qui peut-être aurait autrement tourné, s'il avait prévenu les Français sur

Juin.

l'Eder. Car l'intention de M. de Broglio était de pénétrer en Hesse, et de-là dans le pays de Hanovre, autant que cela se trouverait praticable. Ce fut sur quoi roulèrent toutes les opérations, et celles du prince Ferdinand tendaient à l'en empêcher, soit en se saisissant de quelques points capitaux, soit en battant des détachemens, ou enfin, comme il ne pouvait point attaquer les postes français à cause de leur force et du terrain avantageux dont ils avaient su profiter, en faisant faire une diversion au prince héréditaire sur Wésel, pour affaiblir les ennemis qu'il avait en Hesse devant lui. Le premier mouvement de M. de Broglio fut sur Grunberg, et le second sur l'Ohm. Le prince Ferdinand se tourna vers Ziegenhain et de-là sur Dietershausen. Ces premières manœuvres donnèrent d'abord l'avantage aux Français de s'emparer de Marbourg. M. de St. Germain, qui était au bas Rhin, devait joindre le maréchal de Broglio, pour dérouter M. de Spærken, qui lui était opposé; il s'avança d'abord à Unna, d'où il tourna subitement vers la Ruhr, et de-là sur la Dimel. Le général hanovrien ne donna pas dans le piège et arriva en même temps
3 juillet. sur la Dimel. Pour faciliter la jonction de M. de St. Germain, M. de Broglio marcha à Neustadt, et de-là sur Corbach. Le prince Ferdinand, qui était encore à Ziegenhain, envoya le prince héréditaire dans le pays de Waldeck, et le suivit de près. Ce dernier s'approcha de Corbach, pour couvrir la marche des alliés, qui passaient le défilé de Sachsenhausen à un mille derrière lui. L'armée française, fort supérieure en nombre à son détachement, l'atta-

qua ; il y perdit du monde et du canon ; il se replia sur Sachsenhausen , où il rejoignit le prince son oncle. Comme toute l'armée française était à Corbach , le prince Ferdinand voulut au moins couvrir l'évêché de Paderborn ; il y envoya M. de Spærken qui , à peine arrivé , trouva vis-à-vis de lui M. de St. Germain , que le maréchal de Broglio lui opposait. Cependant le prince héréditaire supportait avec peine le désavantage qu'il avait eu le jour de Corbach , et ne tarda pas à prendre sa revanche. Il partit du camp à la fourdine et enleva un détachement entier de 3,000 Français à Kirchhayn , avec le brigadier Glaubitz , qui le commandait , et le prince de Cœthen. D'un autre côté , M. de Broglio ne restait pas dans l'inaction ; il essaya d'enlever le corps de M. de Spærken , et quoique ce général hanovrien se retirât à Volkmarfen , et que l'armée des alliés s'approchât pour le soutenir , son arrière-garde n'en fut pas moins maltraitée par les Français. Après cet échec , le prince Ferdinand prit une position à Calben pour couvrir Cassel , le prince héréditaire à Oberwellmar , M. de Wangenheim à Munchof , et M. de Spærken à Westoffen. L'armée française suivit les Allemands au-delà de Freyenhagen , d'où le comte de Lutace se porta sur l'Eder , et M. de Muy sur Warbourg. Comme ce dernier corps ôtait aux alliés la communication avec l'évêché de Paderborn et la ville de Lippstadt , le prince héréditaire et M. de Spærken furent envoyés dans cette partie. L'armée des alliés les suivit immédiatement. Le prince héréditaire avait déjà tourné M. de Muy , lorsque le prince Ferdinand arriva.

L'action s'engagea tout de suite. Les Français ayant perdu 20 pièces de canon et 4,000 hommes , se retirèrent à Volkmarfen , où peut-être on ne les aurait pas laissés tranquilles sans un incident qui dérangerait toutes les mesures que les alliés avaient prises. Dès que le prince Ferdinand se fut éloigné de Cassel , M. de Broglie chargea le comte de Lusace du siège de cette ville ; et à peine parut-il , que cette capitale se rendit à lui. Elle fut prise par les Français le même jour que M. de Muy fut battu à Warbourg par les alliés. L'armée française marcha aussitôt à Volkmarfen sur la Dimel , et poussa M. de Muy à Stadtberg , tandis que , de son côté , le comte de Lusace perça par Munden dans l'électorat de Hanovre. Le prince Ferdinand , resté à Warbourg , opposa M. de Spörcken à M. de Muy , et assura sa communication le mieux qu'il put derrière la Dimel , et le prince héréditaire et Luckner passèrent le 7 août. Wéser à Holzmunden. Ils s'avancèrent sur le comte de Lusace et le contraignirent d'abandonner Eimbeck , Nordheim et Göttingue , et firent au-delà de 600 prisonniers dans le détail de cette opération. Pour le comte de Lusace , il prit la route de Witzenhausen , et fit diligence pour regagner Munden. Le prince héréditaire ayant laissé M. de Wangenheim à Uslar pour observer les Français , s'en retourna joindre l'armée de son oncle. Par l'effet des différentes manœuvres dont nous avons rendu compte , les alliés ne tenaient plus qu'une lisière de la Hesse , et comme ils étaient entièrement coupés de Ziegenhain , cette forteresse tomba au pouvoir des Français , qui en firent la garnison prisonnière de guerre.

Le maréchal de Broglio ayant nettoyé tous ses derrières et se trouvant en possession du pays de Hesse, rassembla tous ses détachemens, se porta sur Durrenberg et fit mine de pénétrer en force dans l'électorat de Hanovre. Sur cette démonstration, les alliés se replièrent sur le Wéser, prirent un camp à Buhne, et occupèrent par des détachemens les postes de Beverungen, Bodenhagen et Teisselberg. Le prince héréditaire demeura à Warbourg, d'où il surprit de nuit à Zierenberg un détachement de 500 Français. Peu de jours après il marcha du côté de l'Eder, pour soutenir l'entreprise de M. de Bulow sur Marbourg. Cet officier s'avança vers cette ville avec la légion britannique; il surprit les Français et leur ruina toute leur boulangerie, et aurait poussé ses avantages plus loin, sans le malheur qui arriva au colonel Fersen, qui devant le soutenir du côté de Corbie, pour protéger sa retraite, se laissa battre par M. de Stainville. M. de Bulow, qui n'en fut pas averti à temps, eut bien de la peine à se retirer et ne gagna le corps du prince héréditaire qu'après avoir eu quelques fâcheuses affaires d'arrière-garde à essuyer. Sur ces entrefaites M. de Broglio étant ^{14 sept.} retourné à Cassel, le prince Ferdinand prit le camp de Geismar. Cependant, comme les Français ne renonçaient pas au dessein de pénétrer dans l'électorat de Hanovre, le maréchal de Broglio renforça le corps du comte de Lutace de 16,000 hommes. Son intention était de surprendre M. de Wangenheim à Uslar. Ce général y fut attaqué le 19. La supériorité de l'ennemi le forçant à la retraite, il l'exécuta sans faire de perte considérable. Aussi-

tôt que le prince Ferdinand fut instruit de ce qui venait de se passer, il envoya des renforts à M. de Wangenheim, avec lesquels ce général retourna occuper son ancien poste. Le comte de Lusace de son côté se porta sur Lutterberg et reprit Gœttingue, tandis que d'autres détachemens français s'emparèrent de Vach, Hersfeld, Eschwege et Muhlhausen, où ils établirent des magasins auxquels les duchés de Gotha et d'Eisenach furent obligés de fournir les livraisons. D'autres détachemens s'étendirent de-là dans la Thuringe, pour prêter la main aux troupes de l'Empire, et à celles du duc de Wirtemberg, qui s'avancait alors vers l'Elbe du côté de Wittemberg et de Torgau. Le prince Ferdinand voyait clairement, par les différentes mesures que prenaient les Français, que le maréchal de Broglio avait intention de se maintenir durant l'hiver, tant en Hesse que dans le pays de Hanovre; il crut ne pouvoir rompre autrement ce dessein que par une puissante diversion, qui, en attirant ailleurs une partie des forces ennemies, lui donnerait jour à former quelque entreprise contre la partie de l'armée ennemie qui demeurerait vis-à-vis de lui.

Il se pressa d'exécuter ce projet, et chargea du siège de Wésel son neveu, le prince héréditaire, qui partit aussi-tôt à la tête de 15,000 hommes pour le bas Rhin. Ce prince renforça son corps dans la marche de tout ce qu'il put tirer des garnisons de Munster et de Lippstadt, et dès le commencement
Octobre. d'octobre il investit la ville de Wésel, dont la garnison consistait alors en 2,600 hommes. Il paraît que cette expédition devait être prompte pour réussir,

et qu'en hasardant un coup de main, en glissant des troupes pourvues d'échelles du côté du Rhin, et en faisant en même temps une fausse attaque du côté de la porte de Berlin, il aurait été possible d'emporter la place et la citadelle en même temps. Peut-être que cette entreprise parut trop incertaine et que le prince héréditaire eut des raisons de lui préférer la manière ordinaire d'attaquer les places. Il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, s'empara de la ville de Clèves, où il fit 600 prisonniers; de-là se rendit à Ruremonde, qui fut pris sans faire de résistance; après quoi il retourna à Burich, où il se retrancha entre cette ville et le Rhin, en établissant ses ponts de communication sur ce fleuve au-dessus et au-dessous de Wéfel. La tranchée devant cette place fut ouverte le 11. D'un autre côté le maréchal de Broglio ne demeura pas dans l'inaction. Il devina, par la route qu'avait prise le prince héréditaire, quelle pouvait être la nature de l'expédition qu'il allait tenter, et il envoya incessamment au bas Rhin M. de Castries, à la tête d'un corps de 20,000 hommes. Ce général traversa la Wettéravie, et fit tant de diligence, qu'il arriva le 14 du mois à Nuys; il s'y fit joindre par 10,000 hommes, qu'il tira tant du pays de Cologne que des garnisons des Pays-Bas. Après leur arrivée, s'avancant à Rheinberg, il prit une position derrière le fossé Eugène, canal qui va de cet endroit à Gueldre, d'où il poussa sa gauche à Closter-Camp. Le prince héréditaire, mal informé de la force des ennemis, ne croyant point avoir à faire à si forte partie, jugea qu'il lui convenait d'aller à la rencontre

des Français , parce que s'il battait ce secours , Wéfel tombait de lui-même , et que s'il laissait à M. de Castries le temps d'augmenter son corps , il fallait se résoudre à lever le siège de cette place sans combattre. Dans cette vue , ce prince s'approcha de Rheinberg , et la nuit du 15 au 16 il marcha à l'ennemi , pour attaquer sa gauche au-delà de Closter-Camp. Le prince ignorait que le corps de Fischer se trouvât posté devant l'armée française. Comme il fut obligé de le déposter , cette tirailerie donna l'alarme au corps de M. de Castries et le combat s'engagea tout de suite ; il fut opiniâtre et dura depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures avant midi. Les alliés poussèrent une ligne des ennemis , mais le nombre l'emporta. Les Français faisant avancer sans cesse de nouvelles troupes , qui n'avaient point encore combattu , débordèrent les assaillans sur leurs deux ailes. Les alliés ne purent y résister , et le prince qui s'aperçut du désavantage que ses gens avaient dans le combat , prit le parti de se retirer à Burich. Cette affaire lui coûta 1,200 hommes. Les Français ne le suivirent point ; mais en revenant dans son camp , il trouva ses ponts emportés par les eaux qui s'étaient accrues. Ce ne fut que le 18 qu'il acheva de les rétablir et qu'il repassa le Rhin , leva le siège de la place , et se campa à Brunen , qui n'est qu'à un mille de Wéfel. De-là le prince observa quelque temps les Français , qui ne firent point mine de le suivre ; après quoi il retourna dans le pays de Munster , d'où ayant envoyé une partie de son corps en basse Saxe , il remit le reste de ses troupes en quartiers de cantonnement.

Il ne se passa rien de considérable durant cette expédition du côté du prince Ferdinand, sinon que M. de Wangenheim, renforcé par quelques troupes qu'il avait reçues de la grande armée, chassa M. de Stainville de Duderstadt et s'y établit. M. de Broglio ayant retranché son camp de Cassel, renvoya sa cavalerie dans l'évêché de Fulde ; le prince Ferdinand repassa le Wéser alors, et renforça ses postes d'Uslar, Moringen et Nordheim. Nous verrons dans peu les ressorts que les généraux firent jouer de part et d'autre, pour reprendre ou pour soutenir la Hesse. Cette lutte dura encore les deux campagnes suivantes, et ne se termina que vers la paix à l'avantage des alliés.

C H A P I T R E X I I I .

De l'hiver de 1760 à 1761.

L'ARMÉE du roi était entrée dans les quartiers d'hiver dès le 8 de décembre. Elle n'avait point à craindre d'être inquiétée par les Impériaux ; ils pensaient trop vivement encore à la bataille de Torgau, et ne s'occupaient que des moyens d'en réparer les pertes. Il n'en était pas de même des Français. Ils avaient eu sur le prince Ferdinand des avantages qui les approchaient des Etats du roi et des frontières de la Saxe. Le maréchal de Broglio occupait la Hesse ; il avait poussé un détachement de Saxons et de Français à Gotha ; il tenait Gœttingue, et par cette position il resserrait également les Prussiens et

les alliés. Pour resserrer l'ennemi à son tour , le roi pressa le prince Ferdinand d'entrer le plutôt qu'il pourrait en action ; car les Prussiens étaient chaque année obligés de se battre avec les mêmes troupes contre les Russes , les Suédois , les Autrichiens et les Français. Le prince Ferdinand se porta sur Gœttingue avec son armée ; des pluies abondantes survinrent , qui firent enfler et déborder les rivières , et abymèrent les chemins. On ne put transporter à l'armée ni munitions de bouche , ni munitions de guerre ; en un mot l'expédition manqua , et le prince Ferdinand reprit sa première position. On ne se découragea point ; au projet qui venait d'échouer on en fit succéder un nouveau. Le prince Ferdinand se proposa d'entrer en Hesse par trois chemins , pour tomber en même temps sur différens quartiers français , au moyen de quoi il y avait lieu de présumer qu'il rejetterait l'ennemi sur le Mein , qu'il reprendrait les places de la Hesse , et rétablirait l'état de la guerre sur un pied plus avantageux pour les alliés. Pour encourager d'autant plus ce prince à cette expédition , le roi lui promit de l'assister d'un corps de ses troupes , qu'il pourrait employer jusqu'aux bords de la Werra et de Vach , et l'on prit de concert des mesures pour mettre cette entreprise en exécution.

1761.
Février
12.
En conséquence 7,000 Prussiens s'avancèrent à Languesalza , où M. de Stainville s'était posté avec un corps de Saxons et de Français. Le petit ruisseau de la Salza séparait la cavalerie française de l'infanterie saxonne. M. de Stainville se tenait à la rive droite de ce ruisseau avec sa troupe , et le comte de

Solms à la gauche, ayant un marais entr'eux. Les Prussiens, dès leur arrivée, canonnèrent la cavalerie française, qui se mit incontinent à fuir. Les Saxons se voyant ainsi abandonnés par M. de Stainville, prirent le parti de se retirer. Mrs. de Lœllhœftel, d'Anhalt et de Prittwitz saisirent le moment qu'ils se mirent en mouvement, fondirent dessus avec la cavalerie prussienne, les enfoncèrent, et prirent 60 officiers, 300 hommes et 5 canons, et eurent tout l'honneur d'une aussi belle action. M. de Spærken survint avec ses Hanovriens et se joignit aux troupes du roi pour la poursuite de l'ennemi. M. de Luckner attaqua de nouveau ces Saxons à Eisenach, puis à Vach, où il dispersa toute leur infanterie. De-là Mrs. de Spærken et de Luckner s'avancèrent sur Hersfeld. Le prince héréditaire de Brunswic s'empara en même temps de Fritzlar et du dépôt que les Français y abandonnèrent. Le prince Ferdinand, qui tenait le centre de ces deux corps avec le gros de l'armée, passa la Fulde, et marcha droit sur Cassel. M. de Broglio, pris au dépourvu, ne l'attendit pas, et se retira, par la ville de Fulde, sur Hanau et Francfort. Quelque peu favorable que parût la saison pour entreprendre des sièges, il était si important de retirer Cassel des mains des Français, que le prince Ferdinand résolut de tenter l'entreprise. Il chargea le comte de la Lippe de cette opération. La place était défendue par une garnison de 6,000 Français. Le comte de la Lippe en fit l'investissement avec 15,000 Hanovriens. Pour profiter de l'occasion qui se présentait et de l'éloignement de l'armée française, le Prince Ferdinand fit assiéger trois places à la fois,

savoir Cassel, Ziegenhain et Marbourg. L'inexpérience des généraux et des ingénieurs, le retardement des munitions, les chemins mauvais et rompus, qui abymaient les chariots, les lui firent manquer toutes trois.

Durant tous ces sièges, le prince héréditaire avait été poussé en avant, pour observer les mouvemens des Français vers Francfort et sur le Mein. Le prince son oncle était un peu trop en arrière avec la grande armée pour pouvoir lui porter de prompts secours. M. de Broglio fondit sur ce détachement avec toute l'armée française. Le prince héréditaire perdit 300 hommes à cette action, et rejoignit, avec les débris de son corps, le prince Ferdinand. M. de Broglio continua de s'avancer en Hesse. Un détachement des alliés, qui assiégeait Ziegenhain, se retira trop tard et sans disposition en présence de l'ennemi, et fut totalement battu et défait. Pour éviter de plus grands malheurs, le prince Ferdinand crut que la prudence demandait qu'il évacuât la Hesse. Il dirigea sa retraite avec tant de précaution, qu'il rentra dans le pays de Hanovre sans avoir fait la moindre perte. M. de Broglio ne se hasarda pas à le suivre; il se contenta de ravitailler la ville de Cassel, et d'en renforcer la garnison, de même que celles de Gießen, de Marbourg et de Ziegenhain, après quoi il se replia derrière le Mein. Les troupes dont le roi s'était servi contre les Français et les Saxons, devenant désormais inutiles sur la Werra, furent alors employées contre l'armée de l'Empire. A peine avait-on battu un ennemi, qu'il en fallait attaquer un autre. M. de Schenkendorf les conduisit au mois de mars

contre

contre un corps de 4,000 hommes des cercles, posté près de Schwartzbourg, qu'il défit, et dont il ramena 1200 hommes prisonniers, et 5 canons.

Après avoir mis sous vos yeux les événemens d'une campagne où, ne respectant point les hivers, on affrontait toutes les saisons, il faudra jeter à présent un coup-d'œil sur ce qui se passait dans les cabinets des princes. La France commençait à se ressentir de la durée de cette guerre; elle s'affaiblissait par l'interruption totale de son commerce, par les pertes qu'elle faisait dans les Indes orientales et occidentales, et par les dépenses énormes que lui occasionnait la guerre d'Allemagne. L'alliance avec la maison d'Autriche avait perdu la fleur de sa nouveauté, de sorte que le premier enthousiasme de la mode en était passé. Le peuple, cet animal à beaucoup de langues et à un petit nombre d'yeux, se plaignait de la guerre dont il portait le fardeau, et qu'on faisait pour la maison d'Autriche, l'ennemie héréditaire de la France. Une voix plus respectable, celle des gens sensés, s'élevait de même contre une guerre qui ruinait le royaume, pour agrandir un ennemi réconcilié, et cette voix commençait à prendre le dessus. Mais la cour avait des vues particulières. Il y a dans tous les Etats un nombre de citoyens qui, loin du tumulte des affaires, les envisagent sans passion, et en jugent par-là même sagement, tandis que ceux qui tiennent en main le gouvernail, ne voient les objets qu'avec des yeux fascinés, ne raisonnent que sur des fantômes que leur imagination leur présente, et souvent sont entraînés, par les suites d'une fausse mesure, dans un enchaînement de conséquences qu'ils n'ont pu

prévoir. C'était à peu-près le cas où se trouvait le ministère de Versailles. Au commencement de cette année, il donna par écrit à ses alliés une déclaration qui portait, que la France, ayant fait depuis quatre ans, conjointement avec ses alliés, des efforts inutiles pour écraser le roi de Prusse, et n'ayant pu y réussir, elle ne se trouvait plus en état de continuer les dépenses énormes auxquelles elle l'avait fourni jusqu'alors; qu'en continuant la guerre, on achèverait de ruiner et de dévaster l'Allemagne, qui en était le théâtre; il concluait par conseiller aux autres puissances de renoncer pour cette fois à tout dessein de conquêtes et d'agrandissement, pour penser sérieusement à rétablir la paix. La même déclaration se fit en termes plus forts encore à Stockholm. La raison en était que, dans la diète des Etats assemblés dans cette capitale, le parti de la cour avait vivement attaqué la faction française, en la taxant d'avoir allumé cette guerre, de la fomenter, et d'y avoir entraîné la Suède pour sa ruine. Ainsi les dispositions pacifiques qu'établissait la déclaration française, n'avaient eu pour but que de calmer les esprits agités, de détruire les argumens dont le parti contraire s'était servi, et de maintenir les créatures que la France foudroyait dans le sénat. Les deux impératrices et le roi de Pologne reçurent cette déclaration avec des sentimens différens que devaient leur inspirer leurs divers intérêts. Le roi de Pologne, dans le fond, était las de la guerre; il commençait à s'apercevoir que son pays en était le théâtre, et serait également ruiné par ceux qu'il appelait ses amis et par ses ennemis; il se flattait

néanmoins encore d'obtenir quelque dédommagement par la voie de la négociation. L'impératrice de Russie aimait la paix et aurait désiré la fin des troubles, parce qu'elle haïssait les affaires, le travail et l'effusion du sang; mais facile à prendre des impressions de la part de ceux qui avaient de l'ascendant sur son esprit, excitée par ceux qui l'entouraient, elle s'était persuadée que sa dignité ne lui permettait de faire la paix qu'après l'abaissement de la puissance prussienne. Pour l'impératrice-reine, qui jouissait des efforts que faisait toute l'Europe pour abattre l'ennemi capital de sa maison, elle aurait désiré de prolonger un enthousiasme qui lui était si avantageux, et de ne quitter les armes qu'après avoir entièrement mis en exécution tout ce qu'elle méditait contre la Prusse. Cependant pour ne point indisposer la cour de Versailles, et pour concilier en apparence des intérêts aussi incompatibles, elle proposa la tenue d'un congrès général à Augsbourg, assurée de flatter ainsi la France, en même temps qu'elle affecterait aux yeux du public une conduite pleine de modération; ce qui, dans la réalité, ne pouvait préjudicier en rien à ses intentions, ni à ses intérêts, parce qu'elle était la maîtresse de traîner cette négociation autant qu'elle le jugerait convenable, et de pousser en attendant la guerre avec vigueur durant la campagne qui allait s'ouvrir, et sur le succès de laquelle elle fondait les plus grandes espérances.

La proposition de ce congrès fut faite à Londres par le prince Gallitzin, ministre de Russie auprès du roi de la Grande-Bretagne. Les rois de Prusse et d'Angleterre y donnèrent les mains avec d'autant

moins de répugnance, qu'ils avaient eux-mêmes proposé ce congrès l'année précédente, sans que leurs ennemis eussent alors daigné répondre à cette ouverture. La France cachait des vues plus profondes sous des apparences pacifiques. Elle offrit à l'Angleterre une suspension d'armes et l'envoi réciproque de ministres, pour terminer leurs différens à l'amiable. Ses intentions secrètes étaient d'amuser l'Angleterre par cette négociation, pour retarder les préparatifs immenses que cette nation faisait sur mer, pour lui faire perdre cette campagne, remettre sa propre flotte en état, engager l'Espagne dans cette guerre; ou, si les Anglais se trouvaient disposés à la paix, la France espérait, sous le masque de médiatrice, d'être l'arbitre du congrès d'Augsbourg, et d'y jouer un rôle semblable à celui qu'elle avait fait au congrès de la paix de Westphalie. Après quelques pourparlers, le ministère britannique consentit à l'envoi réciproque des ministres, et en même temps déclina la conclusion de la suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on fût convenu des préliminaires. Le roi, qui connaissait la façon de penser de ses ennemis, nomma des ministres pour le congrès d'Augsbourg. Leur instruction portait de recevoir toutes les propositions qu'on leur ferait, sans y donner de réponse, parce que le roi se proposait de faire négocier sérieusement la paix par ses ministres à Londres, où il trouvait l'avantage de pouvoir convenir directement de ses intérêts avec la France, et de n'avoir point à faire en même temps avec tant de princes à la fois. Le roi ne pouvait point, dans les circonstances où il se trouvait, s'opposer à une paix

séparée des Anglais et des Français ; il ne s'agissait que de rendre ses conditions les meilleures qu'il se pourrait, et en conséquence on stipula que les Français seraient obligés de restituer les provinces de la domination prussienne qu'ils avaient envahies pendant cette guerre, et que l'Angleterre fournirait au roi des subsides et des troupes, afin qu'il pût forcer les ennemis qui lui restaient à consentir à un accommodement honnête ; on convint de plus qu'aucun ambassadeur de l'empereur ne pourrait être admis à ce congrès, parce qu'on avait fait la guerre à l'impératrice-reine, et non au chef de l'Empire. Cette clause, toute légère qu'elle était au fond, fut cause que ce fameux congrès n'eût jamais lieu.

Dans ce temps l'Angleterre perdit le roi George II ; Novemb.
1760. il termina son règne glorieux par une mort douce et prompte. Il eut, avant sa fin, la satisfaction d'apprendre la prise de Mont-Réal, par où les Anglais achevèrent la conquête du Canada. Ce prince, entr'autres bonnes qualités, avait une fermeté héroïque, qui faisait que ses alliés pouvaient prendre une confiance entière en sa personne. Son petit-fils lui succéda ; il était à peine majeur ; c'est celui qui règne à présent sous le nom de George III.

La négociation qui se continuait à Constantinople de la part de la Prusse, et dont il a été si souvent fait mention dans cet ouvrage, commençait alors à prendre une espèce de consistance. Le 2 d'avril le ministre prussien signa un traité d'amitié avec le grand-visir, et fut admis à son audience publique. On s'était réservé des deux parts la liberté de resserrer

cette union , et de la convertir en alliance défensive. Quelque peu de réalité qu'il y eût dans ce traité , il ne laissait pas de causer des inquiétudes à la cour de Vienne , et même à la Russie. On soupçonnait que l'engagement que les deux puissances venaient de contracter , était plus étroit qu'il n'était annoncé. Cependant comme les troupes ottomanes ne faisaient aucun mouvement , l'impératrice-reine se crut pour cette campagne à l'abri de toute diversion.

Les troupes demeurèrent tranquilles dans leurs quartiers jusqu'à la fin de mars. Dès le mois d'avril , celles de Saxe s'assemblèrent en cantonnemens , et le roi transféra son quartier de Leipzig à Meissen.

Fin de la première Partie.

T A B L E

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

*DES arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche
durant la paix.* page 9

CHAPITRE II.

De la Guerre et de la Politique depuis 1746 jusqu'à 1756. 29

CHAPITRE III.

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre; négociation de milord Holdernes; alliance de la Prusse et de l'Angleterre; offres de M. Rouillé; ambassade du duc de Nivernois; la France piquée; guerre déclarée aux Anglais; le duc de Richelieu prend le Cap-Breton; bateaux plats qui épouvantent les Anglais; ils font venir des Hanovriens et des Hessois; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohême; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre; brouilleries avec l'Autriche; raisons pour déclarer la guerre; première disposition des troupes; projet de campagne. 41

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohême; bataille de Lowositz; campagne du maréchal Schwerin; secours de Schandau battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon. 58

392 TABLE DES MATIERES.

CHARITRE V.

De l'hiver de 1756 à 1757. 83

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757. 97

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 à 1758. 180

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758. 189

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 à 1759. 238

CHAPITRE X.

Campagne de 1759. 251

CHAPITRE XI.

De l'hiver de 1759 à 1760. 295

CHAPITRE XII.

Campagne de 1760. 305

CHAPITRE XIII.

De l'hiver de 1760 à 1761. 381

Fin de la Table des Matières.



62632554



